

**D<sup>r</sup> Edmond LOCARD**

Directeur du Laboratoire de Police Technique de Lyon

# **CONFIDENCES**

*Souvenirs d'un policier*

**Éditions  
LUGDUNUM**

**CONFIDENCES**

## ŒUVRES DU MÊME AUTEUR

---

CONTES APACHES (*Souvenirs d'un policier*), 1 vol. in-12,  
*Editions Lugdunum*. Lyon, 1935.

LA CRIMINALISTIQUE à l'usage des gens du monde et  
des auteurs de romans policiers, 1 vol. in-8°. J. DES-  
VIGNES. Lyon, 1937.

LA MALLE SANGLANTE DE MILLERY (*Affaire  
Gouffé*), 1 vol. in-12. *Gallimard*. Paris, 1933.

NOTIONS ÉLÉMENTAIRES SUR L'HISTOIRE DU  
THÉÂTRE LYRIQUE. 1 vol. in-12 carré. DESVIGNES.  
Lyon, 1933.

TRAITÉ DE CRIMINALISTIQUE. 7 vol. gr. in-8°. DES-  
VIGNES. Lyon, 1931-1940.

---

**Dr Edmond LOCARD**

Directeur du Laboratoire de Police Technique de Lyon

---



# CONFIDENCES

*Souvenirs d'un policier*

---

**LES ÉDITIONS LUGDUNUM**

**54, rue Centrale, 54**

**LYON**

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

*35 exemplaires sur Arches  
numérotés de 1 à 35,*

*15 exemplaires sur papier de Rives  
numérotés de 36 à 50,*

et

*60 exemplaires sur pur fil Lafuma  
numérotés de 51 à 110.*

*Copyright by Éditions Lugdunum 1942*

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation cinématographique ou radiophonique réservés pour tous pays, y compris l'U. R. S. S.

## PRÉFACE

J'occupe, dans la vie, l'emploi de confesseur laïc. Je vois dans mon laboratoire, c'est-à-dire dans les combles d'un Palais de Justice, le plus laid et le plus triste du monde, défiler toutes les turpitudes et toutes les souffrances. Je reçois quelques jolies femmes et d'autres qui le sont moins ; toutes sortes d'hommes, des fous, des demi-fous, des criminels et des victimes. Et l'on me raconte des choses lamentables, ou tragiques, ou honteuses, ou grotesques, bien plus impressionnantes que les imaginations des nouvellistes ou des dramaturges.

Parmi les récits qui m'ont été faits, j'ai choisi quelques aventures dont les héros sont morts ou ont été publiquement jugés. Encore ai-je pris soin de dépayser les gens



et les choses, et, bien entendu, de changer les noms. Mais j'ai conservé de mon mieux ce qui seul importe : la psychologie des personnages. Les récits que l'on va lire ne sont pas des contes. Ce sont, pour employer le langage des cliniciens, des observations, sans autre mérite que leur véracité.

## VIOLETTE

### I

M. Jouplane, agrégé des lettres, promène sous un ciel noir des pensées couleur du temps. La pluie fine qui, depuis trois jours, n'a pas interrompu sa chute pénétrante, ne serait rien si le vent du nord ne la dispersait pas. Elle ne tombe plus, elle enveloppe. L'atmosphère est un bain glacé. A travers ce nimbe, les lumières de la rue étroite sont lugubres, et sinistres les éventaires bâchés. On ne distingue rien des pauvres étalages dans ce quartier misérable, tant la buée froide rend opaques les vitres où elle colle aux poussières. Les passants ont les épaules rentrées, la tête basse, le dos rond : il réduisent leurs dia-

mètres, se contractent et se resserrent comme des tortues persécutées. Choses et gens, tout est maussade.

M. Jouplane est sorti de chez lui à la hâte. Il ne s'est pas armé d'un parapluie. Il a un manteau léger qu'on aurait tort de dire imperméable. Malgré le col relevé, la pluie qui lui baigne la nuque commence à glisser dans son dos en filets divergents. Les souliers découverts évoquent la navrante image de barques où une longue négligence du calfat imposerait le maniement continu de l'écope. Les mains n'ont pas trouvé dans les poches du manteau un sûr abri : là aussi des ruisselets se forment qui roidissent de froid les phalanges nues. Car, ainsi qu'il a négligé son parapluie, M. Jouplane a oublié ses gants.

M. Jouplane a négligé son parapluie et oublié ses gants parce qu'il a quitté son domicile avec une précipitation qui ne convient ni à son âge, ni à son caractère, et moins encore à la dignité d'un agrégé des lettres. Et sous la pluie qu'agite le vent froid, il remâche les raisons désolantes qui l'ont jeté hors de chez lui.

Prosper Jouplane a reçu du ciel les plus honorables vertus. Il est travailleur, consciencieux et pondéré. Au collègue déjà, où il était boursier, il eût mérité qu'on lui appli-

quât la devise qui définit l'Aig'le de Meaux : « bos suetus aratro ». Son patient labeur l'a mené d'une marche rapide et sûre à la conquête des lauriers dont Alma parens couronne le mérite. Bachelier, licencié, agrégé, il a cueilli toutes les palmes, enrichies de somptueuses mentions. Sa famille, il ne l'a pas connue ; seul dès l'enfance, il a suivi la voie étroite des concours, en vertu d'une prédisposition et, comme disait Renan, d'un décret nominatif de la Providence.

Il était encore tout petit que son destin était fixé avec son rêve. Pauvre, et médiocrement nourri, il a constitué son idéal lointain sous les espèces d'un mortier et d'une robe de soie jaune avec une épitoge à trois rangs d'hermine, qui est l'uniforme insigne à quoi se reconnaissent les professeurs de lettres. Seulement, dans ce steeple-chase où les obstacles étaient de sorte académique, il y avait un lieu où il fallait prendre un parti. Agrégé, M. Jouplane avait droit de répandre les lumières dans une classe de lycée. C'est bien. Mais ce n'est point le couronnement d'une carrière si brillamment entreprise. Seule, une chaire de Faculté pouvait combler ses vœux. Encore fallait-il passer la redoutable épreuve du doctorat. En soi, cela n'était rien pour un tel athlète. Ni la grande thèse, ni la

petite ne l'inquiétaient. Seulement, il restait à choisir la matière, ou, pour parler le langage technique, la discipline où se concentreraient ses efforts. Cela semble tout simple aux esprits superficiels. Mais Prosper Jouplane est le contraire d'un esprit superficiel. Il ne saurait envisager un côté principal d'une question ; car aucun côté n'est principal, attendu que chacun peut l'être. Le côté principal pour le commun est l'utilitaire. Il aurait donc fallu déterminer l'ordre de questions le moins concurrencé, ou celui qui ménageait l'issue vers une chaire bientôt disponible. Mais d'autre part on pouvait considérer que certains sujets, en vérité peu usuels et dont l'usage pratique semble incertain aux masses, comportent plus de distinction et mettent en meilleure lumière celui qui leur consacre son zèle.

Ainsi M. Jouplane avait pensé que la chaire de sanscrit et de philologie indo-européenne représentait le summum de la transcendance, du moins dans l'ordre des lettres. Il forma donc le projet de consacrer sa grande thèse à l'évolution de l'alphabet dewanagari dans les langues si diverses de l'Inde et de l'Iran. Mais la grammaire comparée est un steppe tout parsemé d'embûches insoupçonnées de ceux qui entendent seulement la langue vul-

gaire et maternelle. Pour avoir entamé un parallèle entre l'alphabet du Mahâ-Bhârata et celui des autres textes orientaux, M. Jouplane, aiguillé par les cruels démons d'une inquiète curiosité, versa dans le zend, et de là dans le haut persan. On conviendra que ce sont bien les plus mauvaises branches de cet arbre dont Eve a mordu le fruit avec les suites que l'on connaît. Encore Eve avait-elle choisi une pomme dont le suc, dit-on, persiste de nos jours encore à n'être pas sans joie. Tandis que le haut persan égara M. Jouplane en des ivresses dont la volupté était coupable dans la mesure où elle était inféconde. Car il n'y a pas dans nos Universités aux programmes étroits de chaire pour les passionnés du haut persan. Ainsi M. Jouplane s'égarait en un jardin d'Armide d'où il ne devait plus sortir.

La trentaine vint, et la quarantaine savoureuse, après quoi le déclin menace. Et M. Jouplane toujours agrégé, mais non point titulaire d'une chaire magistrale continuait de promener doctement ses pensées dans des parterres, non certes défendus, mais où l'autorité compétente ne jette point de regards. Il y demeurerait oublié. Voilà comment, victime d'un amour coupable pour des syllabaires désuets, cet honnête homme piétinait depuis

des années déjà longues dans les sentiers battus de la simple agrégation.

Il ne faudrait cependant pas croire que M. Jouplane, perdu dans les délices des branches iraniennes, eût renoncé à la rédaction de ses thèses. Mais, là encore, le goût de l'érudition transcendante l'avait cruellement desservi. Cet esprit distingué était préoccupé, comme bien d'autres, des origines du langage articulé : il sentait que ce problème, l'un des plus ardues qui s'offrent à l'entendement, recevrait de grandes lumières si l'on pouvait, par une première démarche, établir la communauté ou la disparité d'origine des divers rameaux linguistiques. Or, M. Prosper Jouplane qui, outre une connaissance approfondie des langues dérivées de l'européen primitif, avait des clartés étendues sur l'hébreu, le samaritain et le syrochaldaïque, crut discerner de remarquables coïncidences entre ces idiomes sémitiques et ceux qu'il avait d'abord étudiés. Ramener le sémitique et l'indo-européen à une même souche eût été l'une de ces victoires de l'esprit qui égalent son auteur à un Burnouf découvrant le sanscrit ou à un Champollion décryptant les hiéroglyphes. M. Jouplane, humble dans la vie pratique et familière, eut le fol orgueil de se sentir

appelé à cette grande tâche. Précisément, il décida d'écrire sa thèse sur l'assimilation des radicaux européens aux groupes trilitères du sémitique. De bons esprits tiennent cette prétention ou cette espérance pour absurde. Et il est assez probable que ces bons esprits, en l'espèce, y voient clair. Mais M. Jouplane, enivré d'un espoir peut-être vain, consacra toute son énergie à cette conquête incertaine, et n'en retira aux yeux de ses chefs que les traits d'un ironique dédain.

Cela n'eût rien été si M. Jouplane fût resté seul. Car l'ennui de corriger des compositions et le tapage d'un quarteron de badois indisciplinés sont des maux supportables pour qui peut s'évader dans les joies de l'orientalisme, fût-il alphabétique. Mais M. Jouplane, comme tant d'autres, avait cru à la nécessité de fonder un foyer. Des confrères, farcis de bonnes intentions, ainsi que le cheval d'Epéios l'était de guerriers armés, lui firent rencontrer un certain soir, dans un terne salon aux girandoles poussiéreuses, une vierge issue d'un puissant chef. Elle avait passé l'âge des premières candeurs sans être cependant surie. Suivant un mot heureux de Labiche, elle était mieux de profil, parce qu'on n'en voyait que la moitié.

Mais son père siégeait en des conseils dont les décrets sont souverains pour les collations de robes, de mortiers et d'épitoges. De sorte qu'en fermant les yeux, M. Jouplane voyait à travers les chairs indésirables de la vierge, la chaire à jamais désirable que lui faisait attendre l'Université. Et ce fut les yeux encore fermés qu'il dit oui devant le maire et, de surcroît, devant un ecclésiastique d'il ne savait quelle obédience.

\*  
\* \*  
\*

Adèle Jouplane, née Parangon, est une créature injurieuse. Ainsi que la princesse évoquée en un conte de Perrault, et qui ne pouvait ouvrir la bouche sans qu'il en sortit des crapauds et des serpents, cette dame, d'un aspect cependant bourgeois et débonnaire, surprenait par la désobligeance ininterrompue de ses propos. Le ciel lui avait accordé le don de découvrir instantanément, et en toute conjoncture, le mot le plus exactement propre à blesser l'interlocuteur. Et, qu'elle s'adressât à des fournisseurs, à des serviteurs à gages, à son époux ou à l'homme de la rue, une intuition, ou, plus proprement, une sorte particulière de génie, lui décelait, même chez

un inconnu, le point sensible où le trait barbelé porterait une cruelle blessure. Ainsi l'instinct guide, au dire des entomologistes, le dard des sphex vers les régions cachées où gîtent les centres nerveux des arachnoïdes dont ils font leur proie : et ils n'ont qu'un seul coup à férir, toujours sûr.

Adèle Jouplane avait, de surcroît, cette ressemblance avec l'hyménoptère précité, qu'elle n'avait rien inventé de son art maléfique. Comme lui, elle le tenait tout entier de la nature, l'ayant hérité de sa mère. Feue Irma Parangon avait reçu dans les milieux universitaires, où le nom de Mégère eût semblé trop banal, le pseudonyme de Tisiphone. Elle justifiait cette assimilation à la puînée des Furies par la plus parfaite continuité dans l'injure, à l'égard de tout venant, mais singulièrement envers son époux, encore qu'il fût membre de l'Institut. Et il convient de préciser ici une curieuse nuance. Lorsque le professeur Parangon revêtait l'habit vert, l'irrésistible besoin d'insulter qui était, si l'on ose dire, le propre de sa femme, subissait un phénomène d'inhibition absolue. Le respect, que le caractère, les titres et la gloire du maître ne suffisaient pas à lui inspirer, la vue des palmes brodées en soie verte le déclenchait instantanément. Devant la livrée

académique, Irma demeurait muette. Mais il suffisait que Parangon en eût retiré une manche, pour que le flot, non point tari, mais redoutablement accumulé, franchît les biefs et les écluses, et déferlât en ondes écumantes. De sorte que Parangon ne redoutait rien tant que les cérémonies officielles, parce qu'il savait que la bonace serait suivie des plus rudes tempêtes. Un autre eût résolu de ne jamais quitter ce voile protecteur et aurait exigé que l'on ornât de palmes vertes jusqu'à ses lingerie nocturnes. Mais il avait, autant que sa femme, bien que d'une façon moins purement réflexe, le respect des symboles, et, n'osant se draper dans ce Tanit à d'autres heures que celles prévues par les règlements ou les usages, il renonçait dans la vie courante au seul moyen qu'il eût d'être tabou.

M. Jouplane n'étant pas membre de l'Institut, et non pas même correspondant de cette illustre compagnie, ne pouvait pas jouir des mêmes répits que son vénérable beau-père. Certes, M. Jouplane eût pu siéger dignement parmi les immortels, tout au moins à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, car enfin personne en France n'entendait aussi clairement que lui le zend et le haut persan. Mais il semble que pour être accueilli en ces

milieux inclytes, la diplomatie et les discours miellés, les démarches insistantes, et l'art de saisir les occasions jouent, à côté du mérite, un rôle auquel les malveillants attribuent une sorte de prépondérance. M. Prosper Jouplane ignorait tout des stratégies académiques et s'il rêvait de l'habit vert, c'était dans la mesure où un stropiat peut se voir en songe grim pant aux Grandes Jorasses par la face nord, jusqu'ici inviolée.

Ainsi M. Jouplane ne connaissait dans l'harmonie de son ménage que les plus cruelles dissonances. Adèle, bien que fille d'académicien, ne s'intéressait à rien de ce qui préoccupait son époux. Elle le tenait pour un sot, parce qu'il ne gagnait nulle pécune en dehors des maigres émoluments que lui valait son rôle obscur dans l'enseignement secondaire. Elle lui reprochait durement l'étroitesse de leur condition, et la médiocrité où il la contraignait, sans qu'il osât jamais répliquer que la dot promise, pourtant bien petite, n'avait jamais été versée, et qu'il entretenait donc une furie sans l'ombre de compensation. En outre, elle l'humiliait en lui reprochant de ne lui avoir pas donné d'enfant ; à quoi M. Jouplane répondait, *in petto* bien entendu, que, d'une part, il avait fait de son mieux, et qu'il

n'était pas évident qu'il fût coupable, et que, d'autre part, il était excellent, du point de vue humain, que la race de Mégère s'éteignît avec ce dernier et redoutable échantillon. Enfin la terrifiante Adèle tenait rigueur à son mari de ne pas la conduire dans le monde, ce dont il s'abstenait justement, pour cette raison patente qu'il tremblait en écoutant sa femme agonir les personnes présentes ou absentes indifféremment, et aussi pour cette raison inavouée que lui-même faisait piètre figure dans des assemblées où personne ne semblait s'intéresser à la reconstitution de l'euro péen primitif.

Et puis, en dehors de ces graves divergences tout servait de prétexte à Adèle pour couvrir son mari d'opprobre. M. Jouplane courbait les épaules, et ne répondait point. Car c'était un faible et un pacifique. D'ailleurs il n'eût trouvé la réponse topique, qu'au bas de l'escalier, si tant est qu'il l'eût jamais inventée. Et l'eût-il découverte, il n'aurait jamais eu la bravoure de la proférer. Il eût souhaité que d'autres préoccupations détournassent M<sup>me</sup> Jouplane de le brimer : il se fût lâchement réjoui si elle avait eu quelque vice qui la bonifiât. Mais elle n'avait de goût ni pour la haute cuisine, ni pour les cocktails, ni pour les œuvres, ni pour le bridge. Même

il n'aurait pas détesté être cocu, et partager avec d'autres les ouragans et les cyclones. Mais la destinée qui écoute mal nos vœux les plus humbles ne lui avait pas accordé ce menu suffrage qu'elle dispense cependant avec munificence à tant de gens qui ne le réclament pas.

Ce jour-là, Adèle avait fait irruption dans le cabinet où M. Jouplane tentait d'établir avec plus de zèle que de solidité le parallélisme des formes piél et niphale de la conjugaison hébraïque avec les voix innombrables et souples de la syntaxe indi. Or Tisiphone venait de découvrir un pertuis au talon d'une chaussette conjugale. Elle en prit texte pour vitupérer le désordre et la malpropreté des hommes en général et singulièrement de celui qu'elle avait eu si grand tort d'épouser. Remontant des effets aux causes, elle affirma qu'une aussi reprochable incurie ne pouvait provenir que d'une éducation négligée. Cette inférence conduisit Adèle à proclamer que les parents de M. Jouplane devaient être de fort petites gens, d'une tenue incorrecte et de mœurs douteuses. M. Jouplane n'avait point connu sa mère ni son père, mais un instinct plus fort que toute raison l'avait soulevé contre l'injustice et la méchanceté de ces propos. Et, comme il ne savait pas

répondre, il avait, sans rien dire, pris à tâtons un chapeau et un pardessus et, sans s'apercevoir que le temps était horrible, — moins cependant que l'atmosphère domestique —, il était sorti.

## II

Cependant qu'il mène ainsi un cortège de pensées amères, M. Jouplane égare ses pas. Des rues s'entrecroisent où il erre et qu'il ne connaît point. Il les connaît d'autant moins que les voies publiques n'ont jamais été pour lui qu'un itinéraire et non pas un spectacle. Perdu dans de hautes spéculations, parfois aussi dans ses chagrins domestiques, il n'a jamais rien vu parce qu'il n'a jamais rien regardé. Mais aujourd'hui l'attaque lancinante du monde extérieur l'oblige à considérer que ce monde existe, qui s'affirme par des ruisselets insinuants et la barbarie d'un froid humide. M. Jouplane découvre le réel par des sensations désobligeantes qui lui raidissent les extrémités et le moirent tout entier de frissons. M. Jouplane éternue : il



tamponne ses narines avec un mouchoir trempé de pluie, et qu'il tient mal dans ses doigts gourds. Et, dans la mesure où il perçoit ce que les classiques hindous nomment la grande Maïa, c'est-à-dire la nature, il en découvre la méchanceté. Tout l'opprime à la fois, l'injustice des hommes vociférée par Adèle, et la malveillance du ciel que tra-duisent les prodromes d'un coryza. Comme il éternue pour la troisième fois, une voix mur-mure à son oreille :

— Entrez donc, mon pauvre Monsieur ; c'est pas raisonnable, d'un temps pareil, de rester dehors sans parapluie.

En d'autres circonstances, M. Jouplane eût été rebroussé par la structure déplorable de ces propositions. Mais, en l'espèce, la voix inconnue lui semble celle même de la Provi-dence. Et, sans connaître où il accepte d'entrer, M. Jouplane franchit le seuil. Sa pre-mière sensation, exquise, est de ne plus re-cevoir la pluie et d'avoir chaud. Il découvre ensuite qu'il est dans une sorte de café, avec des banquettes et des tables sur les côtés, et, au milieu, un espace libre. Au fond est un piano mécanique. Les murs sont à peu près entièrement recouverts de glaces. L'atmos-phère est de parfums économiques avec quel-ques relents d'alcool. Il y a seulement dans

la salle la voix qui a introduit M. Jouplane, — et qui, tout compte fait, est une dame d'allure cordiale et d'âge marqué —, et deux hommes qui jouent aux cartes. Devant eux fume dans un récipient de métal un liquide sombre qui répand des aromes propices. L'un des hommes lève la tête, invite d'un geste assez noble M. Jouplane à s'asseoir, et l'accueille en ces termes :

— Sale temps, hein, Monsieur ? Il fait bon être au chaud. Pour vous, qu'est-ce que ça sera ?

Cette interrogation risquerait d'être in-comprise, si elle n'était accompagnée d'un geste désignant le saladier d'où montent les aromes. M. Jouplane déclare que rien ne lui serait plus agréable que de participer à des libations de vin chaud. Au vrai, il ne buvait guère de vin, ignorant le bon et redoutant le mauvais. Mais il avait distingué sur la table la liqueur fumante, pourpre, parfumée de canelle et de citrons en tranches. M. Jouplane se fût fait scrupule de ne point paraître es-timer ce qui plaisait à ses commensaux. En outre, curieux de folklore, il s'intéressait à un breuvage qui lui paraissait adéquat au milieu, et qui l'est en effet. Au surplus, le saladier de vin chaud embaumait et M. Jou-plane, arrivant du dehors et de sa maison

médiocrement chauffée, se sentait revigoré rien qu'en humant les vapeurs odorantes. Il s'assit donc : on lui apporta un verre, que le patron, M. Raoul, emplit à l'aide d'une louche.

— A la bonne vôtre, dit-il.

M. Jouplane observa qu'au lieu de choquer entre eux les verres comme il est d'usage dans le monde bourgeois, M. Raoul et son ami les heurtaient au rebord de la table. Il prit bonne note de ce rite, en observant mentalement que rien de semblable ne nous est signalé par les classiques hébreux, sanscrits, zends ou grecs. Mais peut-être Hérodote a-t-il négligé, sinon de l'observer, du moins de nous en avertir.

Cependant, M. Raoul, après avoir fait raison à son hôte, avait repris ses cartes. Tourné vers la personne d'un âge certain, il décréta :

— Allez chercher une dame pour Monsieur.

Ainsi M. Jouplane connut que le destin l'avait introduit dans un lupanar.

Sans doute, en d'autres conjonctures, une telle découverte l'eût-il incité à une prompte retraite. Mais, en cet instant, le froid extérieur lui inspirait une horreur réflexe, alors que les fumées inhabituelles du vin épicié le pénétraient d'un alanguissement dont

jamais, avant ce jour, il n'avait connu la douceur. Enfin, il ne se sentait en rien responsable de sa présence en un lieu, certes reprochable, mais où il n'avait nullement délibéré de venir ; et il ne jugeait pas indigne d'un érudit de se documenter sur ce monde totalement inconnu. D'ailleurs il ne lui apparaissait pas que la situation pût évoluer autrement que vers des conversations propres à étendre le champ de ses connaissances. Car M. Jouplane, parvenu au delà du huitième lustre, avait toujours ignoré les aiguillons de la chair, ou, plus proprement, il les avait négligés. D'autres préoccupations, toutes spirituelles, l'avaient défendu. N'ayant jamais considéré les hommes que dans la mesure où ils apportaient quelques clartés nouvelles à la sémantique ou à la philologie, il avait, par voie de conséquence, absolument ignoré le sexe complémentaire, où personne, jusqu'ici, n'a brillé dans la grammaire générale.

La porte du fond s'ouvrit, et la voix annonça :

— C'est Violette.

Violette était une créature de taille médiocre, dont le visage avait quelque chose d'inachevé, et qui, de ce caractère négatif, tirait une expression de douceur et de mansuétude. Son corps ne semblait pas de ceux

pour qui les hommes périssent, la lèvre écumante et le glaive au poing. Elle n'évoquait ni cette Hélène qui fut la perte d'Ilion, ni Briséis qui déchaîna les fureurs d'Achille, ni Cléopâtre pour qui Antoine sacrifia son empire et sa vie ; mais bien plutôt ces compagnes fidèles, servantes de l'homme qui les élut : la gémissante Agar que chassa l'injuste patriarche, Ruth qui s'offrit au vieillard sous les étoiles de Chaldée, et la compagne de Thraséas qui le précéda dans la mort. Son vêtement était chaste : une tunique céruleenne, serrée à la taille par une cordelière, l'enveloppait du col jusqu'aux chevilles, en accusant des saillies modestes, mais qui paraissaient assurées. Si Violette eût revêtu quelque agressive tenue professionnelle, propre à heurter la pudeur, M. Jouplane se fût sûrement replié, sous quelque prétexte poli. Mais cette personne en qui rien n'offensait la décence, pour quoi la fuir, alors qu'on était si bien en ce lieu clos, tiède, parfumé d'un vin aux épices suaves et d'une indiscernable odor di femina ?

Violette vint s'asseoir en face de M. Jouplane, et non à ses côtés, comme l'aurait voulu la règle du jeu. Mais ce client inconnu ruisselait. Elle redoutait qu'il s'ébrouât en projetant sur le voisinage l'humidité froide

dont il était baigné. Elle voyait avec commiseration ce quadragénaire piteux et timide. Cependant son regard s'arrêtait à la boutonnière et discernait la rosette, non point rouge mais violette. Elle pensa : « C'est quelqu'un de bien qui est dans la mouise. » Et, prise de pitié, elle sourit.

M. Jouplane fut bouleversé par ce sourire. Il n'avait pas connu le foyer maternel. Il était de ceux à qui s'applique la douloureuse maxime « *cui non risere parentes* », un des rares mots où la brute latine ait montré quelque chose d'humain. Depuis, il avait ignoré toute aventure. Et ce n'est pas chez lui qu'il avait connu jamais une expression apitoyée. C'est peut-être ce qui lui avait fait le plus cruellement défaut ; car l'homme le plus grave, le plus fort, le plus conscient de sa puissance et de sa volonté, garde, en des minutes qui peuvent être rares, mais qui toujours adviennent, ce besoin et ce bonheur d'être plaint, reste des états d'âme de la première enfance, où la femme, qu'elle soit épouse, maîtresse, confidente ou amie, joue pour une minute, le rôle de l'irremplaçable mère. Or M. Jouplane, qui n'était ni un fort ni un volontaire, eût aimé, plus que bien d'autres, le refuge d'un attendrissement. Il ne l'avait jamais trouvé. Et il fallait qu'il fût entré en ce lieu, qu'il

n'osait nommer, pour qu'une misérable créature lui révélât cette douceur. Il demeurait en contemplation, muet, les yeux agrandis, devant ce pauvre visage où il discernait ce qu'il y a de plus précieux au monde et qui ne lui avait jamais été imparti.

Pendant, le voyant sans parole, Violette lui dit doucement : « C'est beau d'avoir la croix. Est-ce que vous avez fait la guerre ? » Ces simples mots ouvrirent à M. Jouplane des abîmes insoupçonnés. Eh quoi ! il existait des êtres humains qui ne savaient pas distinguer la rosette de l'Instruction Publique de celle de la Légion d'Honneur ! Quelle leçon pour un homme qui, depuis sa plus petite enfance, n'avait désiré rien autre chose que des distinctions honorifiques. M. Jouplane qui avait tant appris, ignorait de tout son cœur ceci qui est essentiel : il n'y a pas un Français sur cent mille qui puisse nommer, sans consulter un dictionnaire, les cinq sections de l'Institut ; et il n'y a pas une Française sur un million qui sache distinguer par ses insignes un grand-officier d'un grand-croix. Il conviendrait d'ajouter que l'à peu près universalité des citoyens de ce pays est hors d'état de dire si elle est en présence d'un académicien en tenue ou d'un garçon de recettes. Ce sont des choses auxquelles on ré-

fléchit trop peu, qui sont propres à faire aimer la retraite, abattre la superbe et détourner d'inquiètes candidatures. Ce sont des choses sur quoi M. Jouplane n'avait jamais médité avant l'heureuse rencontre qu'il fit ce jour-là d'une petite prostituée bienveillante et humble.

M. Jouplane avait horreur du mensonge, ou même de l'inexactitude. Il ne supporta pas une seconde l'idée que l'on pouvait croire son nom inscrit, parmi tant d'autres, sur les prestigieux registres conservés dans l'ancien hôtel de Salm, qui est aujourd'hui, comme chacun sait, le Palais de la Légion d'Honneur. Il entreprit donc de dissiper une illusion qui lui était trop favorable. Si Violette avait choisi pour exorde quelque propos badin, M. Jouplane se fût senti déferré. Mais le sujet qu'elle avait élu était de ceux où brillait l'excellente documentation du professeur. Il y a des hommes pour qui la vie est un perpétuel baccalauréat. M. Jouplane fut reconnaissant au destin qui l'avait conduit en ce décor inaccoutumé de se voir poser une question qu'il savait bien. Il aimait instruire. Il parla avec abondance des origines et des fastes de l'Ordre National, rappela le Camp de Boulogne, les croix des premiers légionnaires entassées dans le casque de Bayard et le bou-

clier de Duguesclin. Il n'avait plus l'air timide ni sot. M. Raoul et son partenaire avaient posé leurs cartes et l'écoutaient. Ce succès oratoire lui était d'autant plus sensible que, chez lui, Adèle ne tolérait pas qu'il ouvrît la bouche, et, lorsqu'il tentait une anecdote, lui coupait aussitôt la parole en donnant à la servante des ordres avec la même véhémence que si elle eût commandé l'assaut. Et, tout en écoutant, M. Raoul et son ami branlaient du chef pour apprécier les évocations napoléoniennes sans omettre de remplir les verres. Quand le discours fut achevé, Violette opina :

— Eh ben ! vous en savez des choses !

Mais M. Jouplane, ayant levé les yeux vers le cadran de l'horloge, connut qu'il était temps de faire retraite : car il n'y avait pas d'exemple qu'il fût rentré chez lui passé 19 heures. Il solda la dépense, en laissant une pièce qu'il n'osait offrir à Violette, craignant de l'offenser, et jugeant cependant qu'il était tenu à une redevance par une sorte de contrat tacite dont la nature juridique ne laissait pas d'offrir d'assez grandes obscurités. Comme il franchissait le seuil, Violette lui tendit, non ses lèvres qui étaient d'un incarnat contagieux, mais sa joue. Le professeur y mit un baiser rapide qui manquait peut-être plus

d'expérience que de conviction. Cependant M. Raoul protesta qu'il ne laisserait pas un monsieur aussi bien sortir sans abri par ce temps infect, et mit de force un parapluie dans les mains de M. Jouplane qui le prit avec reconnaissance, sans envisager une seconde qu'il ne pourrait tout de même pas le faire rendre par la servante et qu'il lui faudrait le rapporter.

## III

Le dîner, ce soir-là, fut le temps d'un des plus effroyables orages qu'Adèle eut jamais orchestrés. Mais, ainsi qu'une mer, sur laquelle un naute ingénieux a fait couler quelques gallons d'huile, se rit des tourmentes et oppose au typhon une plaine partout unie, l'époux, la pensée au loin, souriait aux brocards. Son cœur était resté dans ce refuge tiède où le vin chaud réconfortait ses membres glacés, où l'on souriait avec bienveillance à son infortune, où l'on écoutait ses récits.

Fort avant dans la nuit, M. Jouplane rédigea des pages définitives sur l'assimilation des groupes trilittères aux radicaux aryens. Il travaillait avec enthousiasme, parce qu'il était euphorique. Les phrases se pressaient sous sa plume au point que son écriture, sage

en tout autre temps, en devenait illisible.

Et, le lendemain, la tâche quotidienne achevée, il s'avisa qu'il eût été discourtois de différer davantage la restitution de l'appareil dont M. Raoul l'avait armé contre la pluie. Il refit avec application le trajet qu'il avait suivi la veille. Il manquait de repères, et envia les cailloux blancs du Petit Poucet. Car il ne pouvait pas décemment demander sa route. Il en eût été d'ailleurs bien empêché, ne sachant ni le nom ni l'adresse de l'établissement administré par M. Raoul. Comme il désespérait, un hasard obligeant le mit, non point sur la voie, mais à la porte même. La gardienne veillait fidèle, sous une lumière colorée, et, l'ayant salué de propos allègres et d'un sourire gaillard, l'introduisit dans le salon des glaces qui, — M. Jouplane l'apprit ultérieurement, mais il devait apprendre là tant de choses —, portait le nom d'estaminet. M. Jouplane s'assit devant la même table, à la même place, demanda la même boisson, car l'homme est un animal d'habitude. Et, sans même qu'il en eût exprimé le désir, il vit apparaître Violette. Son cœur battit allègrement, tandis que son regard s'illuminait.

Ainsi, jour après jour, cet homme chaste et grave fit de ce lieu le havre quotidien où il se mettait à l'abri des dures avanies domes-

tiques. Il fit amitié avec M. Raoul qui, à sa façon, était un sage, respectant les lois et plus encore les règlements, et fort ami de la paix, encore qu'il fût capable de faire régner l'ordre par la force. En quoi, il était pascalien, sans avoir lu jamais une ligne des *Pensées*. Il apprit à son hôte les premiers rudiments d'un langage inconnu et l'instruisit des mœurs du Milieu. M. Jouplane écoutait cet initiateur, comme il eût fait pour Hérodote lui-même décrivant les usages des Scythes, ou le divin Ulysse racontant ses aventures au pays des Lestrygons, proche l'Etna où forgent les Cyclopes. Quand la révélation était importante, M. Jouplane, peu sûr de sa mémoire, tirait son calepin et prenait des notes. C'est ainsi que, sous le regard attendri de Violette, cet explorateur en lieu clos transcrivit sur son carnet, au bas d'une citation du Mahâ-Bhârata, la définition de l'Affranchi que lui dictait M. Raoul : « Pour être un homme du Milieu, il faut huit choses : avoir fait du ballon, être bousillé, savoir valser à l'envers, être nasi, ne pas se dégonfler, avoir une femme sur le tapin, savoir jouer à la belotte et jaspiner le jar. » M. Jouplane n'avait saisi en première lecture qu'une partie de cet énoncé. « Auriez-vous, demanda-t-il à M. Raoul qui avait interrompu sa partie de

cartes avec M. Jules, son collègue et ami, auriez-vous la bonté de m'apporter quelques éclaircissements sur ces divers points. Je pense que valser à l'envers n'est pas une expression d'un sens hermétique, et j'imagine que la belotte dont j'ignore, il est vrai, la règle, est une sorte de bridge ou de whist, mais tout le reste de votre définition m'échappe et j'en suis bien honteux. »

Les deux amis riaient silencieusement, non pas avec le vain souci d'imiter les trappeurs de Fenimore Cooper, mais parce qu'ils avaient l'habitude de faire toutes sortes de choses à petit bruit. Ce fut M. Jules qui entreprit de donner à M. Jouplane sa première leçon de jar.

— Je reprends dans l'ordre. Le ballon, c'est la maison d'arrêt. Avoir fait du ballon, c'est avoir été emprisonné. D'ailleurs, on n'est un vrai de vrai qu'après avoir été en maison centrale. C'est seulement là qu'on se fait des relations et qu'on apprend le métier. Etre bousillé, c'est avoir des tatouages. Etre nasi, ça veut dire qu'on a la grande variole...

— Je comprends, je comprends, coupa M. Jouplane, avec un trouble où la pudeur qui lui était naturelle se doublait d'effroi. Car la possibilité des accidents pathologiques était

une de ces prévisions sinistres où son esprit n'aimait pas s'arrêter.

— Ne pas se dégonfler, repris M. Jules, ça, voyez-vous, c'est l'essentiel. Un homme du Milieu n'est vraiment affranchi que lorsqu'il ne boude pas devant le travail après qu'il a promis de l'entreprendre. Il ne faut pas non plus qu'il se mette à table quand il est devant les poulets ou chez le curieux. Quand même on le passerait dans la chambre des aveux spontanés. Et surtout, faut pas qu'il donne les frangins : un mec fait pas ça.

Les deux hommes, si gracieux tout à l'heure, avaient pris un air assez tragique. M. Jouplane perdit un peu de sa sérénité. M. Jules avait relevé haut sa manche gauche. Sur la face antérieure de l'avant-bras, on lisait, tatoué en petites capitales : « Mort aux donneurs. » M. Jouplane prit connaissance avec respect de ce document épigraphique. Lentement M. Jules baissa la manche de sa veste. Il reprit un visage aimable et un sourire confident.

— Une femme sur le tapin, vous vous doutez de ce que c'est. Bien sûr, ce n'est pas pour nous. On n'est pas des barbeaux ; on est des tauliers.

Un juste orgueil illuminait sa face. Un pair

de France parlant des ducs à brevet. Approuvé par M. Raoul, il continua :

— Quant à jaspiner le jar, c'est ce que vous appelez probablement parler argot.

— Voilà justement le point qui m'intéresse le plus, dit M. Jouplane. M. Raoul le sait, j'ai consacré ma vie à l'étude de diverses langues. Et je m'aperçois maintenant que j'ai négligé, à grand tort, un idiome qui se parle dans nos villes, et qu'il est plus utile de connaître que le sanscrit, le lithuanien ou le zend. Je ne dis pas seulement pour des raisons pratiques dont je sens aujourd'hui l'évidence, mais pour des raisons scientifiques, et parce que rien n'est plus passionnant que de suivre sur le vif la transformation d'une langue véritablement vivante. Est-ce que vous auriez la complaisance de me dire quelques phrases en argot ?

— Pas en argot, en jar.

— Où est la différence ?

— Tout le monde parle argot ; les hommes du Milieu jaspinent le jar.

M. Jouplane se rappela que la première de ces propositions est dans les *Misérables*. « Toutes ces façons de dire la droite et la gauche, le matelot bâbord et tribord, le machiniste côté cour et côté jardin, le bedeau côté de l'épître et côté de l'évangile, sont de l'argot. » M. Jouplane prit une haute idée de



M. Jules, en si parfaite conformité d'opinion et de langage avec Victor Hugo.

Ainsi M. Prosper Jouplane, agrégé des lettres, étendait ses connaissances en des zones que ses maîtres de l'École Normale Supérieure n'avaient peut-être pas envisagées. Cependant l'attrait des langages hermétiques n'était point seul à le retenir en ces lieux. Semblable au fils de Laerte parmi les compagnes de Calypso, il avait appris à connaître par leurs noms qui étaient pseudonymes, et par les traits de leurs visages, les diverses pensionnaires de M. Raoul. Toutes lui marquaient de la sympathie et une sorte de déférence, parce qu'il était avec elles d'une politesse exacte et que l'idée ne lui était jamais apparue de prendre avec ces personnes des libertés familières et, par exemple, de les tutoyer. Et d'ailleurs il ne s'intéressait qu'à Violette. Il y en avait pourtant de plus jolies, ou de plus sculpturales, — M. Raoul disait : de mieux balancées —, mais le sourire pitoyable dont elle l'avait accueilli le premier soir, alors qu'il se présentait devant elle, lamentable et détrempé, comme à une autre Nausicaa, l'avait pénétré d'une reconnaissance attendrie. Chaque jour, elle venait s'asseoir à ses côtés. Il lui parlait en termes choisis de ses misères, mais aussi de ses travaux et de ses espérances.

Elle écoutait avec une bienveillance attentive, ne l'interrompait point, lui disait des choses douces et banales qu'il jugeait délicieuses parce qu'il avait été jusqu'alors sevré de cette grâce. Comme il venait à une heure où la clientèle est rare, ils n'étaient guère importunés. Cependant, un jour, des jeunes gens firent irruption. Leur présence gênait affreusement M. Jouplane. Violette lui dit très simplement qu'ils seraient beaucoup plus tranquilles s'ils montaient dans sa chambre. Et quand ce changement dans leurs habitudes se fut produit une fois, il se renouvela périodiquement par la force de l'accoutumance. Ainsi des liens enveloppaient M. Jouplane dont il ne sentait nullement l'indécence parce que, pour la première fois de sa vie, il était heureux.

Un soir de tragédie domestique, où Adèle avait trouvé dans son carquois des flèches aux barbelures inédites, M. Jouplane prit brusquement son parti. Ou plutôt le dessein qui mûrissait depuis de nombreuses semaines au fond de son subconscient lui apparut tout d'un coup au grand jour. Il allait quitter cette furie, désertier ce foyer où présidait la haine, divorcer, et, dans des conditions qu'il n'entrevoyait pas encore très bien, il vivrait aux côtés de Violette, non point dans l'ombre et

la promiscuité d'une maison où tant d'autres avaient des droits sur elle, mais dans un ménage qu'il verrait à organiser. Et, pour commencer, dès cette semaine, il allait prier Viollette de sortir un jour avec lui. Cette excursion dans la lumière déciderait de l'avenir.

## IV

M. Jouplane ne possédait sur les divers restaurants de sa ville natale que des notions imprécises et de seconde main. Son érudition ne s'étendait pas aux choses de bouche parce qu'il n'en avait eu nulle curiosité. Grand dommage pour un homme qui habitait depuis son enfance la capitale du bien manger. S'il avait reçu de ses ascendants au premier degré ou de quelque sage parrain l'impulsion congrue, il eût découvert, éparses à travers la cité, trente cuisines savoureuses et saines où il lui eût été loisible de goûter d'honnêtes joies.

Dans la ville où M. Jouplane s'était consacré au culte seul des belles-lettres et des sciences austères, un ciel souvent terni dissuade des joies en plein air et incite aux refuges. Comme l'esprit de la race répugne nor

seulement au tapage, mais à la montre, on voit florir, en des rez-de-chaussée obscurs, quand ce n'est en de maupiteux entre-sols, des laboratoires de succulence où l'on sert d'innombrables merveilles. Encore faut-il connaître ces repaires et se tenir au courant. Le secret passe de bouche en oreille qu'à l'ombre de telle orde ruelle, au fond de tel cul-de-sac gluant, un traiteur, un marchand de vins, un gargottier offre un menu dont il faut que l'on tâte. On y va, glissant devant la porte sur les équevilles, qui sont ordures ménagères en ce pays ; on pénètre, ou plutôt on s'insinue dans un antre qui rappelle à ceux qui ont connu les jours de triste gloire les abris de bombardement. Il fait noir à midi : les tables se touchent ; les murs sont gris ; celui qui prétend se tenir droit se rompt la symphyse pariétale contre le plafond immédiat ; la maritorne n'est pas accorte ; le patron a, comme dit notre Molière, le repart brusque et l'accueil loup-garou. Mais une suavité prend aux narines qui oblige et retient. On s'assied sur un banc devant le couvert grossier, la nappe de papier, les assiettes lourdes. Et l'on ne sent aucune de ces disgrâces tant les hors-d'œuvre caressent les papilles, et parce qu'au premier verre, connaisseur ou nice, on est illuminé par la flamme

douce et tiède que verse le roi des vins, celui qui exalte mais ne grise, qui incite à la gaîté mais jamais à la violence, qui double le prix de toute nourriture, qui rend aimable le plus sombre des ciels, le beaujolais.

Comment ne reviendrait-on pas ? D'autant que la dépense est tellement légère qu'on ne peut discerner par quel miracle le patron s'en tire. Un étranger croirait que ce n'est pas l'addition qu'on lui présente, mais un pour-boire qu'on l'engage à verser. Et l'on se retient de remercier l'hôte pour son aimable invitation. Il est vrai qu'au bout de quelques semaines, quand le succès est affirmé, les prix montent à l'instant précis où la chère défaillance et où d'affreux coupages mêlent au nectar de Juliéna les plus reprochables aramons. C'est l'instant d'aller chercher ailleurs d'autres délectables aventures qu'on est toujours sûr de rencontrer.

A côté de ces joies incertaines, il en est de stables. Ce n'est point assez dire : vénérables est le mot qui convient. D'illustres cuisines pavoisent la cité de leur gloire. Certaines l'honorent jusqu'aux pampas, jusqu'au veld, jusqu'à la jungle. Par une coïncidence qui ne saurait faillir d'émouvoir le philosophe, ces nobles maisons, comme les concepts goethiens, portent toutes le nom de « mères ». Le voya-

geur n'est pas débarqué qu'il s'enquiert de leurs adresses. Retourné chez lui, il en parlera avec plus d'émotion peut-être que des monuments et des institutions. Et, lorsqu'il énumérera en des conversations, des livres ou des conférences les personnages représentatifs de cette grande ville, il nommera les mères avant les sommités de la science et de la politique, avant même le plus notoire des officiers municipaux. Telle mère est immortelle pour ses volailles, telle autre pour ses matelotes, telle autre pour ses quenelles, mais toutes pour leur beaujolais. Et le hérauldiste se prend à douter si cette ville ne devrait pas gratter sur son écusson le lion issant lampassé de gueules, pour adopter des armes parlantes où brocherait une lèchefrite au naturel.

M. Jouplane, il faut l'avouer à sa honte, n'avait pas fréquenté les mères. Il n'en connaissait aucune. Il n'avait pas mangé de matelote sur ce quai où Jean-Jacques Rousseau arrivant par les bords de la Saône, fit une si belle méditation. Il n'avait pas goûté les quenelles que l'on sert pendant les beaux jours, dans le site enchanteur d'un col boisé, pendant la saison froide, dans un demi-étage qui n'est point sans analogie pour la discrétion de ses diamètres avec la cage où la méchanceté de Louis XI accroupit le cardinal La Balue.

Il ne savait même pas qu'au voisinage de sa demeure, la plus fameuse des mères, avant de quitter ses fourneaux pour le séjour des bienheureux avait légué à ses hoirs, le secret de bien cuire les volailles de Bresse.

Et d'autre part, M. Jouplane connaissait moins encore les temples éphémères où la mode fuyante conduisait les gourmands. Il ne savait de la vie que les amertumes d'un foyer sans flamme, les joies profondes mais discrètes de l'érudition, et, depuis peu, ce que borne l'horizon clos de l'établissement où trône M. Raoul. De sorte que, désirant traiter avec largesse son invitée sortie pour la première fois de l'ombre, comme une Proserpine arrachée au Cocyte, il avait délibéré en vain sur le choix d'un décor qu'il rêvait somptueux et tout éclatant de lumière. Par bonheur, si M. Jouplane n'était pas gastronome, dans une ville où le dernier ressemeleur est expert en harnois de gueule, il avait, par intermittence, le goût de la nature. Tout au moins d'une nature ordonnée et qui ne fût pas dépourvue d'étiquettes ; ce dernier mot étant pris au propre et mis au pluriel. Soyons précis. Il était arrivé à ce consciencieux grammairien d'étudier, tant sous l'aspect sémantique que du point de vue phonétique, un nom de plante. Ce n'est pas la partie la moins

difficile ni la moins fructueuse de la grammaire comparée. En telle occurrence, M. Jouplane, qui ne faisait rien à demi, se rendait volontiers au jardin botanique, quand il en avait le loisir, et examinait le végétal dont il était cas. La forme de la plante, la couleur des pétales, les utilisations pratiques, celles surtout de la pharmacopée, sur quoi le documentait la plaque de métal peinte en vert piquée devant la tige, lui avaient plus d'une fois donné la clef d'un obscur problème étymologique. Au cours de ces promenades instructives à travers un beau parc, M. Jouplane, malgré son détachement des illusions et des prestiges, avait constaté l'existence d'un chalet où l'on servait des rafraîchissements et des repas aux sons d'une musique gracieuse. Et il lui était apparu tout ensemble que cela représentait l'extrême fleur d'une civilisation raffinée, et que ce monde lui était à tout jamais inaccessible. Mais, depuis ce temps, M. Jouplane avait appris bien des choses et renouvelé, ainsi que parlent les psychologues, le polypied de ses sensations. Il décida de pénétrer en cet Eden, et qu'il verrait là, pour la première fois dans la lumière d'Hélios, son amie tirée de l'Érèbe.

M. Jouplane mit à exécution, méticuleusement, son dessein. D'un pas timide, mais

d'une âme résolue, il s'en fut au chalet vers onze heures, franchit les rangs de tables et de chaises où s'éparpillaient de rares consommateurs, pour la plupart cavaliers ou cyclistes, aborda un maître d'hôtel, et, avec quelques impropriétés de termes, sollicita pour le jour même, midi, la jouissance d'une table à deux couverts sur la terrasse. Il n'eut qu'à choisir. Ces lieux enchanteurs sont peu courus, malgré leur charme, et un client, même fort gauche, y est toujours le bienvenu. Le menu ne fut point discuté, mais imposé, comme on peut croire ; et aussi les vins. Ces devoirs accomplis, M. Jouplane s'en fut voir les daims et les biches, erra dans les allées désertes, et, un quart d'heure avant midi, revint au chalet et à sa table. Il s'assit.

M. Jouplane était fort ému. Il sentait obscurément que cette heure allait décider de sa vie. Cela n'était pas raisonnable, puisque son dessein était arrêté depuis la veille. Ferme-ment arrêté. Rien ne l'attachait à son foyer ennemi. Il aimait Violette, et, tous préjugés éteints, ne voulait plus savoir en quels lieux déplorables il l'avait rencontrée. Il allait enfin connaître la paix, et sinon l'ardeur, à quoi il ne se sentait pas appelé, du moins une tiédeur, qui, après tant de solitude amère, lui était le seul paradis désiré. On ne parlerait

jamais du passé. Il aurait une compagne fidèle. Oui, fidèle, il le savait bien ; et il ne trouvait en ce mot nulle ironie. Et attentive, patiente, capable de silence. Il aurait du linge bien tenu, des vêtements brossés ; peut-être de meilleure coupe, parce que Violette l'accompagnerait chez le tailleur. Surtout il pourrait enfin travailler. Comme l'affection que l'on éprouve pour une femme, amour ou amitié, oblige à découvrir qu'elle est intelligente, même lorsqu'elle ne l'est point du tout, — et c'est tout le mythe si pénétrant de Riquet-à-la-Houpe —, il admettait que Violette s'adapterait fort bien aux recherches de la linguistique. Tout au moins, car elle avait une calligraphie suffisante, encore que divorcée d'avec l'orthographe, elle copierait très utilement ses manuscrits. Elle laisserait seulement en blanc les citations de textes orientaux. L'idée de reprendre les pages tracées par Violette, et de remplir les blancs par quelques nobles caractères du dewanagâri sacré l'émut tout soudain, au point qu'il eut la gorge serrée et qu'il dut s'essuyer les yeux.

Dans ce mouvement, M. Jouplane, qui jusqu'alors n'avait regardé qu'en lui, ce qui était son attitude habituelle quand il ne regardait pas dans les livres, découvrit la splendeur du jour. M. Jouplane n'était pas de ces

bienheureux à propos de qui Théophile Gauthier disait : il y a un petit nombre d'hommes pour qui le monde extérieur existe. Il était capable de longues introspections, mais là se bornait son champ visuel. Car il avait accoutumé de vivre la tête basse, au réel ainsi qu'au figuré. Et il ne savait pas qu'il tient autant de joie dans ce que peut atteindre un regard, que de tristesse dans ce que l'on discerne au fond du moi pensant. Pour la première fois, sans doute parce qu'il était fort ému, et comme jeté hors de lui même, il vit le monde extérieur et reconnut qu'il pouvait être ravissant.

Autour de la terrasse, un cadre sylvestre mariait toutes les pourpres à tous les ors. C'était aux derniers jours d'octobre ; l'air était pur et il y avait du soleil. Non point le dur éclat de juillet, mais la lumière tamisée qu'une brume, même invisible, argente, répartit et disperse. Le ciel de midi, d'un bleu pâle répandait une clarté douce, qui ne semblait pas venir d'un astre enflammé, mais de tout le zénith et de tout l'horizon. La frondaison mêlait des teintes innombrables, la rouille des chênes, le jaune vif des sycomores, l'or des marronniers, le vermeil des tilleuls, l'étain des peupliers, avec le sang des ampélopsis sur les murs du châlet, et le vert sombre

persistant du lierre sur les balustrades. Dans un massif mouraient quelques dernières roses, plus exquises d'être automnales. Le lac, à travers les branches, quelques-unes déjà dénudées et sombres, agitait de sa moire les feuilles pourrissantes des nymphéas. Et tout cela baignait dans le silence. Au milieu de l'éblouissante splendeur, M. Jouplane venait de percevoir une ombre. Au détour d'une allée proche, sortant du feuillage orangé, Violette débouchait en pleine lumière, à dix mètres de la terrasse où son ami l'attendait. Mais M. Jouplane ne reconnut pas d'abord des traits qui lui étaient pourtant quotidiens, et qui lui étaient chers. C'est que nous savons mal nos compagnons de chaque jour. Ou plutôt nous les ignorons. L'image que nous en construisons comporte plus de création que de mémoire. Surtout, nous associons invinciblement nos commensaux et nos proches avec le cadre de nos rencontres ordinaires. Violette n'existait dans l'esprit et dans le cœur de M. Jouplane qu'aux lumières factices d'un décor immuable. Celle qui apparaissait maintenant dans le jour splendide, au milieu du glorieux automne, était autre. Et M. Jouplane fut surpris. Proprement, il fut choqué.

Cependant Violette avait gravi les marches.

Elle allait, sur la terrasse, vers son ami immobile auprès de la table et qui ne semblait pas songer à s'avancer pour lui faire accueil. Cette apparente froideur glaça l'humble sourire aux lèvres de la pauvre fille. Elle avait revêtu, pour ce rendez-vous honorable, sa plus élégante toilette de sortie, — et d'ailleurs elle n'en avait guère. Et l'on ne pouvait lui reprocher d'avoir eu mauvais goût, car sa robe n'était pas de nuance criarde, à quoi l'on aurait pu s'attendre, elle était seulement mal ajustée. Mais, craignant sans doute de paraître pâle au grand jour, Violette s'était maquillée avec un art qui rappelait celui des sioux et des pawnies, tels qu'on les voit encore dans les national parks ou dans les réserves d'Amérique. Et sous le bleu pastel d'un ciel délicieux, le carmin de sa lèvre, la garance de sa joue et le violet de sa paupière, acides comme les teintes d'un vitrail moderne, hurlaient et détonnaient atrocement.

Comme elle était maintenant devant lui, M. Jouplane, sans perdre tout à fait son air interdit, tendait la main. Elle le regardait avec de pauvres yeux tendres, surprise de le sentir si froid, intimidée et ne sachant que dire. Et lui non plus ne trouvait pas un mot. Le maître d'hôtel, accouru, poussait les chaises, et le couple s'assit face à face avant

d'avoir prononcé une parole. Ce fut une rupture muette, un déchirement sans commentaire. Ils étaient étrangers l'un à l'autre comme deux voyageurs que le hasard accouple à la table d'un paquebot ou d'un dining-car. Tout leur proche passé, toute cette tiédeur douce, cette confiance et cette confiance qui les avait rivés l'un à l'autre, tout cela n'était plus rien dans cette atmosphère ennemie, trop belle, et qui n'était pas la leur.

Le regard navré de Violette remplit de pitié M. Jouplane, et de remords, car il se jugeait cruel. Il parla. Mais chaque mot était une dissonance, et tous deux, face à face, écoutaient, par delà les paroles inutiles, le gémissement qui pleurait en eux. Violette, à qui la malchance apparaissait toujours sa part normale dans la vie, comprenait que plus jamais elle ne reverrait son ami. Le rêve qu'elle n'osait pas s'avouer à elle-même d'une vie paisible près d'un homme honoré, elle le sentait perdu.

M. Jouplane fait un loyal effort pour retrouver dans sa compagne les traits qui lui furent si chers. Mais le jour, atténué pourtant et doux, met des rides sous le fard et fripe le jeune visage. A l'heure précisément où l'ami qui rêvait d'être époux aurait voulu oublier tant de choses, trop de rouge offensait le re-

gard et rappelait en quel lieu séjourna ce Fragonard désencadré. M. Jouplane n'a pas assez de sagesse pour n'être pas désolé, et pas assez de maîtrise pour cacher sa désolation.

Le repas s'achève dans une hâte morne. Violette s'en va. M. Jouplane ne suit pas du regard cette image qui s'efface. Il se replie. La seule femme qui lui aura été douce vient de le fuir. Il ne voit plus l'orgueilleuse splendeur du jour. Il ne connaît plus que lui même, sans foyer désormais et sans guide, seul avec sa tâche intellectuelle, avec ce qui fut l'idée-force de sa vie. Mais dans cela encore, qui représente l'unité de son moi, la continuité de son être, il perçoit douloureusement une fêlure. Parce que Violette n'est plus là, parce que le jour trop beau l'a ébloui, parce que le monde extérieur l'a troublé, il ne tient plus la certitude dans la doctrine audacieuse qui devait porter son nom à travers les âges. Pour la première fois, Prosper Jouplane, agrégé des lettres, connaît le doute. Il n'est plus absolument sûr que les racines européennes et les radicaux trillittères soient identiques et superposables. Dans les allées où le soleil qui décline verse l'or langoureux de l'automne, M. Jouplane médite amèrement. Il ne croit plus à la science parce que le triste et doux regard d'une malheureuse, a illuminé quel-



ques heures de sa vie et qu'il a laissé l'humble flambeau s'éteindre. Sans foyer, sans tendresse, et sans foi, pourquoi vivre ? M. Joulane ne veut plus rien connaître du monde ni de lui-même. Il avance en aveugle dans le chemin sans but, tandis que s'appesantit sur son épaule désespérée l'écrasant fardeau de la solitude.

## UNE TASSE DE THÉ

### I

Le soleil d'hiver rutilé : la corniche, la mer calme, les rochers de la Réserve composent un paysage aussi propre à illustrer des cartes postales en chromolithographie que si l'on était dans la chaleur de juin. Éliane Marétel n'est pas choquée de ce qu'il y a de conventionnel et de trop déjà vu dans cette belle lumière. Marchant sans hâte sur le trottoir étroit qui domine la grève, elle jouit en paix de la chaleur douce et de l'air salin. Il y a des fleurs aux interstices des rochers et des murailles, des fleurs dont Éliane ne sait pas les noms. Mais elle ne souffre point de cette ignorance, estimant qu'il faut jouir des grâces que le ciel nous accorde sans jamais compliquer

son bonheur par de vaines préoccupations intellectuelles. Et pour ce qui est de l'esthétique, elle ne hait ni la mer trop bleue, ni la chaussée aveuglante, ni le style informe des villas, car elle a été élevée parmi ces tons et ces architectures, congruents à un air limpide. Et tout compte fait, elle a certainement raison. Éliane Marétel est donc heureuse parce que la paix habite son âme sans détours, et qu'il est agréable de se promener au soleil à une époque où tant de gens grelottent au coin de l'âtre.

Ainsi, menant le chœur de pensées diaphanes, Éliane passe en dessous de la Réserve, quand des cris discords la font se retourner. Une bande de gamins tourbillonne avec grand tapage, en proférant des paroles qu'Éliane estime injurieuses et même grossières, encore qu'elle saisisse mal leur signification. Elle cherche des yeux à qui ce flot d'épithètes péjoratives a dessein de s'ajuster, mais elle ne découvre, entre elle et la horde puérile, nulle victime possible. Hors elle-même et les jeunes voyous, la rive est déserte. Elle suppose d'abord que la bande s'anime à vider une querelle intestine. Mais il lui faut bien reconnaître que c'est à elle, et non autre, que les brocards sont destinés. Avant qu'elle ait pu songer à faire retraite

ou à gagner un abri, toute la horde est sur elle, et les vociférations l'entourent. Éliane est noyée dans ce flot d'insulteurs chez qui elle reconnaît le langage affreux des nervi, mêlé de provençal, de français, d'italien et de sabir, et le plus propre qui soit à l'injure, pour le nombre et l'intensité des termes hauts en couleur. Il ne fait pas de doute, pour cette honnête femme, que les discours qu'on lui hurle dans les oreilles, bravent l'austère pudeur, beaucoup plus sûrement que le ferait le latin classique, suivant une réputation d'ailleurs usurpée. Elle discerne qu'on lui impute, avec la plus reprochable crudité, toutes sortes d'actions incongrues. Mais elle eût encore supporté, non sans grande honte, des diffamations qu'elle sait mieux que personne tout à fait imméritées, si les dépenaillés se fussent tenus à quelque distance. Malheureusement, il semble bien qu'on va passer des discours aux actes. Des mains se lèvent, dont on discerne les paumes fangeuses et les ongles affligés d'un deuil éternel. Et la bourrasque est si forte qu'Éliane se demande tout de bon si elle ne vas pas être jetée à la mer. Elle invoque Notre-Dame de la Garde, objet de sa constante hyperdulie, et en ce moment son seul recours, quand le troupeau se dissipe, ainsi qu'un vol de moineaux surpris en un

pillage. Un silence surprenant fait suite au hurvari ; les gamins sont au diable ; il n'y a plus devant Éliane qu'un monsieur dont la canne encore levée vient d'accomplir ce miracle. Un monsieur fort bien, juge Éliane. Mais voit-on Andromède objecter quelque chose à Persée dans l'instant que le dragon vient de périr. Un monsieur fort bien, pas très jeune, rasé de frais, en jaquette, pantalon rayé et chapeau melon, brandissant un authentique jonc à pomme d'or ; un monsieur dont la boutonnière s'orne d'une rosette rouge de bonne taille, format réglementaire, et non ce point rose indiscernable qui semble marquer chez celui qui le porte une modestie qui ne trompe personne, ou un singulier dédain pour l'ordre national. Cependant, le mousquetaire a fait reprendre à son jonc une position plus pacifique : il a tiré son chapeau, en saluant fort bas comme s'il eût eu le dessein de balayer le sol avec une plume imaginaire. Il s'est incliné comme on ne s'incline plus qu'à la Comédie-Française, ou peut-être à l'Ambigu. Lors, ayant donné ces marques de respect, il fait demi-tour, et, muet, s'en va. Éliane éberluée reprend avec lenteur des sens ébranlés par cette succession d'événements incompréhensibles. Elle regarde immobile le sauveur qui s'en va dans la direction des Ca-

talans. Quand il est loin, Éliane, méditative, rebrousse chemin, soit qu'elle redoute une nouvelle rencontre avec les assaillants, soit qu'elle ait besoin de coordonner ses pensées en déroute : et, tout probablement en vertu de ces deux motifs associés.

Contrairement à Milon de Crotone, mais comme Porthos et comme beaucoup de jolies femmes, Éliane n'a pas sa force dans la tête. Elle n'y prétend point, craignant la migraine, qui est chez elle le fruit ordinaire de la réflexion. Cependant, elle ne peut s'astreindre à oublier la bagarre et son sauveur. Après deux jours de rêverie, elle est arrivée à cet état que les psychiatres nomment obnubilation. Qu'elle lève les yeux sur la photographie encadrée de feu son époux, ou qu'elle les jette sur le tricot qu'elle œuvre, la pensée au loin, une seule image s'impose : un homme qui abaisse sa canne et salue, comme on ne l'a jamais saluée, surtout en plein air. Éliane n'est pas coquette. Elle est à ce plein de la maturité où les femmes sont le plus appétissantes, au dire des compétents. Depuis qu'elle est veuve, on lui a fait la cour, mais bourgeoisement, sans rien de romantique comme cette chasse aux malandrins, ce jonc dressé et ce silence. Ah ! ce silence ! C'est cela surtout qui impressionne Éliane. Seul, un

gentilhomme, après un tel exploit, se retire muet sans même attendre un mot de grâces. A l'idée qu'elle ignore le nom de son héros, sa profession et jusqu'au son de sa voix, Éliane éprouve une amertume où il y a bien du trouble. Si elle avait eu des lettres, elle eût évoqué l'ennui d'Antiochus dans l'Orient désert : mais elle ne lit que Georges Ohnet et Xavier de Montépin, et le Ciel lui avait accordé cette bénédiction qu'elle n'en retenait ni les trames ni le style. Cependant la rêverie tourne à l'obsession. Éliane prend le parti de chercher quelque distraction dans la promenade, et, sitôt dehors, gagne les lieux témoins de son inoubliable aventure.

Ce jour-là, Éliane ne fit aucune rencontre, ni celle qu'elle eût pu redouter, ni celle que son cœur appelait en sourdine. Mais, le lendemain, exactement au même endroit, sur le trottoir de la Corniche, au tournant que domine la Réserve, elle aperçut au loin une silhouette dont la vue lui fit battre le cœur. C'était bien, dans le même costume, avec le jonc victorieux, celui dont elle rêvait depuis trois jours. Elle se contraignit à marcher avec calme, à ne point se hâter vers lui. Quand il l'aperçoit, il semble surpris. Il salue moins scéniquement que le jour du drame, mais avec un respect marqué. Il allait passer. Éliane,

sans délibérer, hors d'elle-même, s'avance : « Monsieur, dit-elle d'une voix tremblante, vous m'avez sauvé la vie l'autre jour. » On eût pu trouver là une notable exagération, mais cela lui apparaissait comme la plus aveuglante vérité. « Permettez que je vous remercie. » « Je ne me serais pas permis de vous aborder, Madame, mais puisque vous me faites la grâce de m'en offrir l'occasion, je suis heureux de pouvoir prendre de vos nouvelles. » Éliane assura qu'elle était encore fort ébranlée et qu'elle avait l'esprit en déroute, sans préciser si le héros en était cause ou bien les agresseurs. Sur quoi Persée se présenta « Commandant Chalin de Mérargues, chef d'escadrons de spahis, actuellement en congé d'un mois après une rude campagne dans l'Oubanghi. » La conversation fut brève. Le commandant était modeste comme tous les héros. Ce qu'il avait fait n'était rien. Il ne demanda pas à Éliane l'autorisation de l'aller voir, et n'exprima ni désir ni espoir d'une rencontre prochaine.

Ce furent précisément cette froideur et cette discrétion qui achevèrent de troubler Éliane. Feu son époux était notaire : elle n'avait jamais fréquenté de spahis. Qu'était-elle pour qu'un tel homme daignât tourner les yeux vers sa médiocrité. Elle l'imaginait

chargeant, non plus de jeunes nervi avec sa canne levée, mais des sauvages, sabre au poing. Et, pour bercer sa mélancolie, elle revenait chaque jour à la Corniche, avec l'espoir de l'y rencontrer encore.

Le hasard combla les désirs d'Éliane quelques jours plus tard. C'était tout au bout de la promenade, avant le parc Borély. Le commandant accueilli par un sourire, ne put se dispenser d'aborder Éliane. Après quelques propos d'ordre météorologique, il proposa d'entrer dans une sorte de guinguette au bord de la mer. Cela s'intitulait salon de thé : on y voyait peut-être du beau monde en d'autres saisons, mais, pour le moment, l'endroit était désert. Le service était fait par une jeune personne fort avenante, un peu trop maquillée, mais non sans charme, qui apporta deux tasses de thé. Il était à ce moment 17 heures, très exactement.

## II

Éliane s'éveille. Sa première impression est une douleur en casque, atroce, plus affreuse que ses plus terribles migraines. Elle ouvre cependant les yeux, et met longtemps à s'apercevoir que ce lieu n'est pas son cadre accoutumé. Le lit n'est pas son lit. La chambre est petite, étroite, basse de plafond, meublée avec un luxe criard. Cette constatation achève de la tirer d'une torpeur cependant accablante. Ses bras semblent de plomb, ses jambes sont aussi difficiles à mouvoir que si elles étaient ligotées. Surtout la céphalée l'accable, une douleur inhabituelle, lancinante que complique l'écoeurement. Mais Éliane veut comprendre : elle veut savoir où elle est, et pourquoi elle est couchée dans ce lit étranger. Elle se souvient qu'hier ou tout

à l'heure, elle est entrée dans une salle avec le commandant ; ils ont causé quelques instants ; ils ont parlé de l'Afrique, de sa vie au désert : elle l'a trouvé admirable. On a servi le thé. Puis, plus rien : un trou noir : l'obscurité totale. Mais d'autres devaient savoir. Est-elle à l'hôpital ? Et pourquoi ? Que lui est-il arrivé ? Pourquoi la laisse-t-on seule ? Et quelle étrange chambre pour une clinique. Éliane vient de découvrir deux tableaux l'un au-dessus d'elle, l'autre en vis-à-vis. Elle devient très rouge, et baisse les yeux. Puis elle décide qu'il faut partir. Même malade, blessée peut-être, elle trouvera la force de quitter ce lieu inquiétant où elle sent bien qu'elle n'est pas à sa place. Elle rejette les couvertures et pousse un cri. Elle est nue. Nue comme un mur d'église, nue comme le discours d'un académicien. Mais, encore une fois, Éliane n'a pas de lettres : elle n'a pas à se remémorer la série d'images par quoi Musset précise la nudité totale de Hassan dans *Namouna*. La pudeur qui lui est naturelle l'incite moins que la crainte d'avoir sali ses linges au cours d'un empoisonnement. Cela expliquerait en même temps la douleur qui la tenaille. Mais non, sa chemise est là, et ses bas, et le reste, jetés en désordre sur les chaises avec ses vêtements. Elle s'habille

avec une hâte exaspérée par la crainte de voir survenir quelque intrus. Sa montre n'est pas à son bras ; elle n'a plus son sac qui contenait sa bourse et quelques objets auxquels elle attache du prix. Elle ouvre la porte, trouve un couloir étroit, un escalier sans faste, et, au rez-de-chaussée, le salon où quelques heures auparavant, elle a pris le thé. La servante fardée est derrière un comptoir.

« Comme vous vous levez tôt, Madame » dit-elle, avec un clin d'œil dont la signification paraît obscure à Éliane. Celle-ci vient de découvrir la pendule. Il est huit heures et il fait jour. Elle a passé la nuit dans cette maison. Alors, sans rien demander, sans réclamer ce qu'elle avait perdu, sans vouloir connaître ce qu'est devenu le compagnon dont elle avait été si fière, elle part. L'air froid dissipe la douleur qui lui térébrait les tempes. Mais elle est incapable de discerner un fil conducteur dans d'aussi fabuleuses conjonctures.

## III

Éliane avait été volée : ce point était le seul qui lui parut acquis. Il ne lui semblait pas douteux, d'autre part, qu'elle avait été endormie. On avait mêlé à son thé un narcotique. Mais qui ? Et quel rôle jouait là-dedans le héros de ses rêves ? Tantôt des soupçons atroces la harcelaient : et tantôt elle imaginait l'officier endormi comme elle, volé comme elle, et croyant peut-être qu'elle était complice des bandits. Cette pensée lui faisait horreur. Et plus encore l'idée que peut-être il n'avait pas survécu à l'aventure, qu'on avait fait disparaître son cadavre. Des rêves terrifiants lui montraient le gentilhomme cousu dans un sac comme Edmond Dantès, et comme lui jeté à la mer, aux alentours de Tiboulou ou du Château d'If. Éliane n'aimait

pas les cauchemars, et pas davantage la réflexion à quoi elle était malhabile. Elle résolut de s'en remettre à quelqu'un qui prendrait la peine de penser à sa place et aurait mission de découvrir une vérité qui risquait fort de lui demeurer à jamais inaccessible. Après avoir consulté la dernière page du *Sémaphore*, elle s'en fut trouver Racalin, policier privé.

Le métier de détective officieux est injustement décrié. Car s'il compte les plus étonnantes fripouilles, il est parfois exercé par de fort honnêtes gens, droits jusqu'au scrupule, et, de surcroît, instruits et habiles. Le sieur Racalin n'avait aucun titre à être rangé dans cette honorable catégorie. Chassé de la police officielle —, où il tenait un bon rang —, pour des complaisances excessives envers les mères supérieures des rues Bouterie, Ventomagne et de la Reynarde, — et il fallait que ces complaisances fussent vraiment prodigieuses, pour que, dans le Marseille d'alors, on y portât attention —, Racalin avait fondé une institution privée qui, dès ses premiers pas, battit tous les records de Tricoche et de Cacolet. Sa technique était simple : quand un client le chargeait de prendre des renseignements sur un suspect, Racalin s'en allait trouver ledit suspect et lui offrait, moyennant

d'importantes pécunes, de rédiger lui-même le rapport. Quand un mari lui demandait de surveiller son épouse adultère, Racalin se présentait chez la femme ou bien chez son amant, — s'il y en avait plusieurs, malgré sa paresse toute méridionale, il n'hésitait pas à monter tous les étages nécessaires — ; et il négociait au plus juste prix un certificat de vertu pour la dame, et un procès-verbal de carence pour les copartageants. Joignez des intérêts dans diverses opérations de gangster, des parts dans le commerce de la neige, et de somptueux pourcentages sur la traite des blanches, et vous sentirez combien Racalin faisait grande figure place Colbert et rue Saint-Ferréol. Depuis quelque temps, il était agent électoral d'un personnage du premier plan, ce qui lui avait permis de négliger le quartier réservé, son ordure et sa misère, pour acquérir des parts dans certains établissements de la rue Thubaneau, de la rue Pisançon et de la rue Venture. Il y avait monopolisé la fourniture des films, source abondante de gains auprès de la clientèle étrangère, puis de subsides exorbitants arrachés à un personnage qui, avant de tenir les premiers rôles à Paris, avait posé dans des films spéciaux des scènes, disons de fausse monnaie, pour emprunter leur langage aux

marquises du XVIII<sup>e</sup> négligées pour d'autres jeux.

L'innocente Éliane ignorait tout de ces trafics coupables ; candeur d'autant plus excusable que la police officielle recommandait chaudement Racalin aux plaignants qui trouvaient les services de l'Évêché un peu mous. (Dois-je rappeler que l'ancien Évêché a été promu Hôtel de Police, et qu'on lui a gardé son nom ?) Car, en ce temps-là, les deux maisons apparemment concurrentes, la nationale et la véreuse, échangeaient souvent de menus services, et quelques ristournes à l'occasion. Elle vint donc, assez tremblante, consulter l'augure. Le maître de l'officine, occupé à d'autres trafics, ne put la recevoir. Un adjoint accueillit sa plainte. Il se montra grandement indigné et promit toutes diligences, moyennant provision d'une certaine ampleur. Le lendemain, l'adjoint se présenta chez Éliane : il avait l'air funèbre de ceux qui apportent des nouvelles tragiques. Après un exorde où la cliente était invitée à s'armer de bravoure, il révéla que le commandant Chalin de Mérargues avait été repêché au large, par le travers de Pomègue et de Ratonneau, un poignard enfoncé entre les épaules. Éliane, bien qu'elle s'attendît au pire, s'avançait tout de bon. Quand des chocs



palmaires appropriés, et des inhalations de substances où dominait l'acétate d'ammoniaque, lui eurent rendu ses facultés perceptives, elle discerna que le front du policier s'était fait plus sombre encore. Que pouvait-il lui annoncer de pire, après la mort du héros ? « Madame, j'ai autre chose à vous apprendre. Soyez courageuse. Nous savons tout. » Éliane pensa d'abord que cette formule était un slogan, la devise de l'agence. Mais l'homme précisa : « Nous savons le rôle que vous avez joué dans la maison de thé. Je ne vous fais pas de reproches : ce n'est pas mon rôle ; mais enfin vous avez entraîné ce malheureux militaire dans une maison louche où vous aviez vos habitudes. Vous vous êtes livrée en sa présence aux pires débauches ; puis vous l'avez endormi en mêlant de l'opium à son thé, et, pour n'être pas dénoncée par lui, vous l'avez fait assassiner. » Pour le coup, Éliane renonça à s'évanouir : elle se mit à pousser des hurlements inarticulés qui prétendaient traduire à la fois sa réprobation, son horreur et son désespoir. Cependant le policier, que ces clameurs ne paraissaient ni surprendre ni émouvoir, tira de sa serviette quelques épreuves photographiques dont la vue coupa court aux protestations. Éliane, affaissée, silencieuse, prostrée, regarde avec

des yeux idiots ces clichés où elle se reconnaît dans des attitudes inouïes, mêlée à des exercices dont elle n'avait jamais imaginé qu'ils fussent possibles, et, dans un costume qui est précisément celui qu'elle avait à son réveil dans la maison du crime. Atterrée, elle entendit ceci : « Madame, je n'ai pas à apprécier ce que vous avez cru devoir faire : vous êtes notre cliente ; mon rôle est de vous sauver. J'ai pu arracher à vos complices ces photographies qui vous accablent. Si vous voulez les racheter, vous aurez la paix. » Éliane ne voulait qu'une chose : ne plus voir ces ignominies, les détruire, les jeter au feu tout de suite. Elle paya le prix que le détective lui indiquait.

Mais, chaque semaine, le chantage reprit : il y avait d'autres épreuves des mêmes clichés chez d'autres bandits. On n'avait rien fait tant qu'on n'avait pas acheté et détruit les négatifs. Les clichés obtenus à prix d'or, il y en avait d'autres, faits sur des positifs subsistants. L'argent fuyait par liasses. Éliane devenait folle, sentant que le gouffre était sans fond, et terrorisée par l'idée de cet homme qui était mort pour elle, qui l'avait crue coupable, qui l'avait sûrement prise pour une gourgandine. Ses nuits lui montraient sans cesse ce gentilhomme, ce soldat,

sur les dalles de la morgue, avec sa rosette de la Légion d'honneur. Et cela était si atroce qu'elle se résolut à mourir.

Cependant, elle mourait innocente, victime comme lui. Et il y avait des coupables, les voleurs, les meurtriers, là-bas, dans la maison de thé, sur la Corniche. Il fallait qu'ils fussent pris, que le héros fût vengé. Qu'importaient désormais le scandale et la honte, puisqu'elle n'y survivrait pas. Et, sans rien dire au policier qui, le matin encore, lui avait fait verser ses rentes d'un an, elle s'en fut trouver le Procureur de la République. Elle le connaissait un peu, l'ayant rencontré à des réunions au temps où son mari vivait encore. C'était un magistrat rigide, soupçonnant les vilénies qui se trafiquaient à petite distance, et sévissant quand il en trouvait l'occasion sûre, avec des coups de boutoir qui eussent remis les choses en ordre, si elles avaient pu l'être au pays de la facilité.

Le Procureur la reçut aussitôt. Elle raconta l'effarante aventure. Le magistrat la regardait avec une commisération où il y avait de la pitié pour son malheur, et aussi un peu de mépris pour sa crédulité et sa sottise. Quand elle eut achevé : « Vous êtes victime, Madame, de maîtres-chanteurs fortement organisés. L'agence de police privée à laquelle

vous avez eu le grand tort de vous confier est peut-être complice, sinon pire. D'ailleurs nous allons tout savoir. Je viens de faire arrêter le directeur de l'agence. Je devrais dire le chef de la bande. » Il sonna : « Amenez ici le sieur Racalin » dit-il. Et il attendit.

Éliane s'était levée, regardait la porte qui s'ouvrait. Et, d'un coup, elle tomba sur le parquet, comme si on l'eût frappée au cœur. Racalin entra. Elle avait reconnu le commandant Chalin de Mérargues, chef d'escadrons de spahis, officier de la Légion d'honneur.

## LES CHEVEUX

### I

— Ma chère, c'est la mode.

Bien que ses études n'eussent pas été poussées jusqu'à la philosophie, Juliette sentit qu'un tel jugement était de ceux qui ne comportent pas de réplique. Elle contempla la chevelure de sa camarade Anna, tondue comme celle de ses frères. Juliette avait sur les épaules des coques dont les ondulations ressortissaient pour une part à la nature et pour une autre aux soins d'une mère diligente ; des coques d'un ton auburn qu'un préraphaélite eût aimées. Mais Juliette n'avait cure du sentiment qu'aurait pu exprimer Dante-Gabriel Rossetti et, avec lui, Ruskin, Millais et Hunt, Mac Callum et Hamerton,

car elle ignorait jusqu'à leurs noms. Mais ce qu'elle savait intensément c'est que la mode impérieuse voulait que les filles eussent les cheveux coupés fort court, au bol, à la Jeanne d'Arc, à la garçonne, fût-ce même à l'ordonnance : c'est que ses amies, toutes ses amies, n'avaient plus ni chignons, ni tresses, ni coques, ni mèches, ni anglaises ; c'est qu'elle était seule dans son cas ; et c'est aussi que sa mère ne voulait rien entendre, et ne tolérerait pas plus la réforme capillaire chez sa fille qu'elle n'accepterait pour elle-même de sacrifier le casque lourd et placé bas qui honorait sa tête ronde de Savoyarde. Quant au père, il avait émis sur ce grave problème esthétique une opinion fortement motivée : « Avec des cheveux, tu as déjà une figure à claques ; sans cheveux, tu auras une figure à gifles. » Et le père ne changeait pas souvent d'avis, lorsque surtout son opinion était basée sur des raisons aussi péremptoires.

Juliette, n'ayant rien à répondre au jugement synthétique que venait d'émettre Anna, restait plantée à l'angle de la route. L'envie de pleurer lui serrait la gorge.

— Il faut rentrer, dit Anna, les parents n'aiment pas qu'on reste tard dehors depuis l'histoire de la religieuse.

L'histoire de la religieuse était un drame

abominable et récent qui avait rempli, pendant une semaine, les quotidiens de la France entière. Un manouvrier de vingt-cinq ans, nommé Portigliati, s'était présenté à la fin du jour chez une très vieille femme qui avait été religieuse et qui, sa congrégation dissoute, était rentrée au village et y vivait seule, de charités et d'un secours municipal. Portigliati s'était jeté sur elle, l'avait assommée à coups de bouteille, l'avait violée, puis avait mis le cadavre en lambeaux. Crime de fou, imprévisible, inévitable, d'autant plus effrayant. Aussitôt identifié et pris, Portigliati avait été guillotiné. Son défenseur avait plaidé l'irresponsabilité, qui était évidente ; les psychiatres avaient apporté des conclusions incertaines et d'ailleurs contradictoires, tout à fait incompréhensibles pour les profanes. Le jury avait voulu répondre seulement à une question, laquelle ne lui était posée qu'implicitement : « Quel est le plus sûr moyen de débarrasser la société de cette crapule ? » Ils avaient jugé, non sans quelques solides raisons, que l'internement est une garantie infidèle, le bain bien plus encore, et que l'outil de M. Anatole Deibler apporterait un obstacle définitif à toute tentative nouvelle de Portigliati dans la voie de l'égorgeage, du viol et du dépeçage.

Ainsi, une fois de plus, se justifia le mot de Galippe, d'une mélancolie transcendante, sur le traitement de l'aliénation par la guillotine. Mais cela est trop quotidien pour émouvoir le sage.

Le frisson qui avait secoué le village après le crime de Portigliati continuait ses ondes, malgré la fin du meurtrier. Comme s'il y avait eu un tremblement de terre, comme si un sommet se fût écroulé, les montagnards avaient senti le *Fatum* planer sur eux : l'atmosphère était demeurée tragique. Et bien qu'il fût hautement improbable qu'une seconde horreur du même ordre se reproduisît aux mêmes lieux et dans un temps voisin, le village avait quelque illusion de vivre dangereusement. Les enfants ne devaient pas quitter la maison dès qu'il faisait sombre. La nuit, on se barricadait. Un forain qui avait eu l'idée d'apporter un lot de verrous l'écoula en une heure. Tous les étrangers étaient suspects, et singulièrement les Italiens, comme si le crime de Portigliati fût racial et que toute la Péninsule eût été collectivement responsable de sa perpétration. Ainsi les Lyonnais punirent Caserio en ouvrant les cages des marchands d'oiseaux italiens, et en peuplant les quais en quelques secondes d'aras, de perruches et de kakatoès.

## II

— Sept heures et demie. Pourquoi est-ce que Juliette n'est pas là ?

La question resta sans réponse. La mère était aussi angoissée que son mari. La petite avait quitté la maison vers 17 heures, sans prévenir. Elle n'avait rien à faire dehors. La chose eût paru toute simple en d'autres temps. On était au mois de juin ; le ciel était clair. Juliette avait pu aller au bois cueillir des baies ou des fleurs. Mais le souvenir du crime atroce et récent empoisonnait la vie. Dix fois, sous de vains prétextes, les parents allèrent regarder la route.

— Dinons ; ça la fera venir.

On se mit à table, la gorge serrée ; les deux frères et la petite sœur n'osaient pas lever le nez. On se taisait. A vingt heures quinze,

la porte s'ouvrit. Tout le monde fut debout. Juliette entrait, titubait, s'écroulait dans les bras de sa mère. Elle avait le visage ensanglanté, sa robe fendue, les manches déchirées, les cheveux pleins de brindilles et de mousse.

— L'homme, l'homme ! J'ai couru. Il est là.

Le père décrocha son fusil au coin de l'âtre et sortit. Il n'y avait personne sur la route.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? Raconte.

En phrases décousues, Juliette dit sa sortie, la promenade dans le bois, la rencontre d'un inconnu qui s'était rué sur elle, l'avait frappée au visage, jetée sur le sol, piétinée. Elle s'était débattue, avait hurlé tellement que l'homme avait pris peur et s'était sauvé. Elle était rentrée aussi vite qu'elle avait pu. Mais elle était exténuée.

Cependant le père avait expédié un des petits chez le médecin, un autre chez les gendarmes. En moins d'un quart d'heure la nouvelle avait gagné tout le village. Toutes les maisons s'étaient vidées. On accourait chez les parents de Juliette. Et c'était un concert d'imprécations et de menaces. Le maire qui, depuis le crime de Portigliati, s'attendait à quelque nouveau drame, n'avait pas perdu la tête : il avait aussitôt alerté le parquet de

Chambéry, le colonel de gendarmerie, le service forestier. La battue allait commencer à l'instant ; on y passerait la nuit entière, s'il le fallait. Déjà les communes voisines étaient averties par téléphone. Les routes seraient barrées, les gares surveillées, avant que la canaille eût eu le temps de s'enfuir. Et puis tout le monde en était, tous les hommes avaient sorti leurs fusils, leurs revolvers et leurs triques. Les femmes jacassaient dans les rues, sur le pas des portes, à ne pas entendre Dieu tonner, ainsi que s'exprime dans *Carmen* le brigadier don José. Le vieux curé était accouru tremblant, s'inquiétant de savoir s'il fallait apporter l'extrême-onction ou seulement les Saintes Espèces. Mais il n'était besoin que de bonnes paroles. Il les joignit aux prescriptions du médecin qui ne trouva pas de lésions tragiques : quelques griffures et estafilades, des contusions pour le moment peu discernables : mais les ecchymoses bleues, jaunes et marron seraient pour les jours suivants. Il fit une ordonnance, qui ne fut pas suivie, parce que les commères avaient apporté les unes de l'eau d'arquebuse, les autres du genépi qui est bon pour le dehors comme pour le dedans, et d'autres des pétales de lis confits dans de l'huile, baume souverain pour tous les mauvais coups. On

délibéra de télégraphier à Violet, le sorcier de Pinsot, près d'Allevard : mais on décida d'attendre au lendemain, quand on saurait au juste la gravité des violences que la pauvre petite avait subies.

Pendant que Juliette, couchée, bordée, pansée, munie d'une cruche malgré la chaleur, et le visage enveloppé tout ensemble de linges, de baumes et de sortilèges, répondait avec fièvre aux interrogatoires sans cesse renaissants, la battue avait commencé. Non sans ordre ni méthode. Les side-cars de la gendarmerie suivaient les routes, celle du Désert, la nationale 6, celle du Guiers-Vif, celle qui rejoint Entremont, pendant que les montagnards et les forestiers se lançaient dans les sentiers et les dessertes. De temps à autre on entendait des cris de ralliement. Parfois un coup de fusil. Dans l'ombre, à plusieurs reprises, s'élevaient des fusées servant de signaux, comme à la guerre.

Ce fut en vain : le criminel n'avait pas pu fuir ; mais il était terré. La troupe rentra bredouille pour repartir à l'aube. Non sans renfort. Tout le massif de la Chartreuse était battu, toute la forêt domaniale, les cols, les sommets et les sentes. Les maréchaussées voisines étaient en quête. De Chambéry arrivaient les chasseurs alpins. La brigade

mobile de Lyon avait expédié à la première heure ses plus fins limiers. Le *Petit Dauphinois* avait fait une édition spéciale et promettait une prime somptueuse à celui qui découvrirait l'agresseur.

Tout cela pour rien. A la nuit tombante, les brigades rentrèrent, harassées, recrues, empoussiérées jusqu'au képi. Et rien, pas une piste, pas une indication, pas une trace. Le pire était qu'un adjudant de gendarmerie avait reçu une volée de plombs dans le fond de sa culotte bleue. La terreur régnait au village. Tandis qu'on le cherchait, et si loin, le malfaiteur n'était-il pas dans quelque grange, à portée de reprendre ses forfaits exécrables. On proposa des visites domiciliaires. Le maire, très ennuyé d'avoir mobilisé tant de monde et de n'avoir pas abouti, cherchait un texte qui lui donnât le droit de proclamer l'état de siège dans l'étendue de la commune, et ne le trouvait pas.

Cependant la pâle victime, toujours ceinte de bandeaux, toujours encadrée de commères, continuait à donner sur l'agresseur les détails les plus minutieux. Elle le peignait svelte, d'un roux ardent, d'une grande taille et d'une force irrésistible. Il lui avait labouré le visage et le cou avec ses ongles.

Subitement, le père eut une illumination.

— C'est-y encore avec ses ongles qu'il t'a coupé les cheveux ?

Car nul, dans le hourvari, n'y avait pris garde : Juliette avait les cheveux coupés. Oh ! pas au bol, ni à la Jeanne d'Arc, ni à la garçonne, ni même à l'ordonnance. Mais ses mèches auburn avaient été saccagées de-ci de-là, par des ciseaux rageurs. Ces mêmes ciseaux qui avaient fait les griffures, pas bien méchantes, du visage et du cou. Les ciseaux maternels à n'en pas douter qui, de fait, n'étaient plus dans la corbeille à ouvrage, et que l'on découvrit, un peu ensanglantés, et tout empanachés de cheveux fins, dans la poche de la fabulatrice.

Le père levait, non sans fureur, une main vengeresse que la mère, clémente, arrêta.

Ainsi faillit se vérifier le diagnostic remarquable du père : « Avec tes cheveux, tu as une figure à claques ; mais sans tes cheveux tu auras une figure à gifles. »

## UNE HISTOIRE DE BONNE

### I

— Encore une histoire de bonne !

Ainsi s'exclamait M. Petit-Brunier, agrégé d'histoire. Et toute son attitude disait ensemble son incurable désespoir et le mépris profond où il s'abîmait. Épisode sans relief d'une bataille quotidienne, où, la soupe dans les assiettes, la serviette en corne autour du col, M. Petit-Brunier cherchait à maintenir la conversation dans les altitudes alors qu'Amélie, son épouse, s'égarait dans le plus méprisable terre-à-terre. Car M. Petit-Brunier, tout en mangeant grande platée d'une soupe épaisse et savoureuse, encore qu'il crût devoir la qualifier de potage, eût aimé éblouir un auditoire choisi, tandis que sa



conjointe estimait convenable et urgent de ne rien celer au chef de la communauté d'incidents domestiques, où de menues prévarications ancillaires, le bris d'une tasse ou l'heure tardive d'un retour constituaient une trame en grisaille. Et c'était toujours à l'instant où M. Petit-Brunier prenait son vol, qu'Amélie retrouvait dans son implacable mémoire un tout petit fait qu'il lui était impossible de taire une seconde de plus.

Amélie avait diverses excuses. C'est d'abord qu'elle soignait pieusement un homme dont elle admirait la rare intelligence. On mangeait à l'heure et fort bien ; un ordre méticuleux régnait et une propreté sans hiatus. Le cabinet de travail avait cet aspect de saccage auquel tant de travailleurs tiennent et il n'y avait qu'une place pour chaque chose. Qu'il écrivît un article, qu'il corrigât des copies ou qu'il s'attaquât à un livre pour lequel il avait traité avec Plon, M. Petit-Brunier avait tout ensemble la jouissance de ce désordre apparent qui depuis certain drame du père Dumas est la condition du génie, et la commodité de n'avoir jamais à perdre une minute en vaines recherches. Donc Amélie, ménagère sans reproche, avait droit à toutes les mansuétudes. Mais elle avait une autre excuse, celle-là

de l'ordre purement intellectuel. La seule chose qui préoccupât son maître, M. Petit-Brunier, quand il planait, était prodigieusement ennuyeuse, de sorte que, ne pouvant le suivre dans son vol, son interlocutrice avait bien quelque raison d'être distraite par des pensées médiocres et ménagères. C'est que, depuis son agrégation, M. Petit-Brunier avait tendu toutes les forces de son esprit qui était vaste à la seule préoccupation de ce qu'avaient pu faire les souverains de la première dynastie : savoir les descendants de Mérovée et de l'improbable Pharamond. Tout ce que l'on possède sur Clovis et Clotaire et leurs déplorables héritiers, M. Petit-Brunier l'avait lu d'un œil attendri et annoté d'une main diligente. Grégoire de Tours, les chroniques de Frédégaire, Cassiodore avaient été le pain de son esprit. La dot modeste d'Amélie, que cette sage ménagère eût aimé investir en argenterie et en linge de maison, était muée en recueils inestimables : *Epistolae merovingici aevi* et *Concilia aevi merovingici*. Avec tout cela, M. Petit-Brunier n'était pas plus capable que son Amélie elle-même de préciser si le premier des Mérovingiens fut vraiment le fruit des amours effroyables d'une reine franque et d'un monstre marin, et si tout simplement Pharamond a

existé ailleurs que dans les chansons de geste. Mais il prononçait Merouechus pour Mérovée et se fût laissé hacher plutôt que de ne pas mettre un H initial à Clovis. Le recteur lui reprochait de ne jamais parler à ses élèves que de héros dont l'existence même présente des aléas. Un cancre qu'il vitupérait, l'inculpant de ne pouvoir citer aucun document original sur les dynastes francs lui avait répondu cette insolence : « Mais si, Monsieur, la chanson du roi Dagobert. »

Or M. Petit-Brunier, à l'heure où commence ce récit véridique, exprimait des doutes justifiés sur la chronologie des premiers mérovingiens. Depuis dix minutes, tout en faisant force de louche, il s'emportait contre Basine, femme du roi Basin, qui abandonna ce monarque pour aller rejoindre le farouche Chilpéric. Le terrible était que, pour un érudit aussi fin, le mot Chilpéric ou Hilpéric comporte plusieurs *h* diversement aspirés, et qu'on ne peut pas prononcer correctement un mot qui comporte plusieurs *h* diversement aspirés en mangeant proprement sa soupe. Déjà fort distraite par les malheurs de la serviette et de la nappe, Amélie s'était rappelé tout d'un coup qu'elle avait engagé une nouvelle servante. Et, n'ayant pas la force de différer jusqu'à la fin de la période conjugale

une information aussi capitale, elle articula avec une ferme douceur :

— Le nom de la nouvelle, c'est Julie.

M. Petit-Brunier pensa d'abord qu'il s'agissait d'une nouvelle femme du roi Basin, contre-vérité patente, puisque ce prince infortuné fut assassiné avant même d'être cocu. Mais un regard sur l'interruptrice lui fit comprendre l'horreur de son forfait. Et, d'une voix qui sombrait vers le lamento, il dit :

— Encore une histoire de bonne !

Il n'en fut d'ailleurs pas quitte avec cette désolante constatation. Il lui fallut apprendre que Françoise avait fait danser l'anse du panier jusqu'à concurrence de plusieurs décimes par semaine, qu'elle avait introduit de façon subreptice un gardien de la paix dans la cuisine et l'avait régala de café au lait et autres blandices en échange d'on ne savait trop quoi. Enfin elle avait « répondu ». Car Amélie avait accoutumé d'user du verbe répondre dans la voix intransitive et absolue, malgré les conseils des grammairiens les plus éprouvés et les exemples des meilleurs classiques. Son réquisitoire prononcé, la maîtresse de céans ajouta :

— Le nom de la nouvelle, c'est Julie.

Le lendemain, la relève s'opéra sans drame. Françoise munie d'un certificat de teinte

neutre, vida les lieux après une perquisition des bagages qui lui eût rappelé les douanes autrichiennes, si les hasards de la vie l'eussent conduite plus loin qu'Orléans. A dix heures, Julie prenait possession de la cuisine, explorait les aîtres, et, à midi précis, eut l'honneur d'être présentée à son maître retour du lycée.

M. Petit-Brunier ignorait tout des femmes, hors celles de l'époque mérovingienne dont les comportements privés devaient en plus d'un point ressembler fort à ceux dont nous sommes les victimes ; mais les gestes historiques sont hiératisés par la légende au point d'en être inhumains. Et puis Grégoire de Tours et Cassiodore ne ressemblent pas à Amélie : ils ne racontent pour ainsi dire pas d'histoires de bonnes. Cependant la vue de Julie impressionna le chroniqueur des Francs : il lui trouva un air audacieux, constata qu'elle ne baissait pas les yeux devant lui, et qu'elle avait des intonations décidées. Il conclut : c'est une Frédégonde ; sans attribuer d'ailleurs aucune importance à un diagnostic aussi rare. Il ne s'avisa pas qu'elle était fort belle fille et très jeune. M. Petit-Brunier aimait les livres et quelques idées : il n'avait point de concupiscence, en quoi il ressemblait mal à Chilpéric et même à Dagobert dont on a dit que ce n'est pas seulement par la sagesse qu'il

était un autre Salomon. M. Petit-Brunier n'était même pas sensible à ce qu'il peut y avoir d'humblement agréable à être servi par autre chose que par une souillon.

La première semaine se passa fort bien. Julie abattait le travail comme un homme, se levait avant le jour, était polie et ne « répondait » pas. Amélie en était enchantée, M. Petit-Brunier n'y pensait pas. Mais un soir Julie demanda la permission de sortir. « Sortir après dîner ; sortir le soir ? » demanda Amélie qui ne pouvait en croire ses oreilles. Fermeement, la servante répondit : « Je veux aller au bal. » « Mais, ma fille, vous ne connaissez personne. On ne vous a pas invitée. Chez qui voulez-vous aller danser ? » Julie, devant la prodigieuse candeur d'une bourgeoise qui, en 1923, ignorait le dancing, adopta un parti que bien des sages lui eussent envié. Elle se tut, retourna dans son antre, accommoda les mets, servit le dîner, lava la vaisselle, et souhaita cordialement une bonne nuit à ses maîtres. A 23 h. 05, M. Petit-Brunier concluait d'un point d'exclamation vengeur de justes imprécations contre la femme du roi Chlodio, laquelle ne fut jamais qu'une drôlesse. Dix minutes après, Julie ouvrait sans bruit la porte palière et descendait. Elle ne disposait pas de la clef d'allée : mais un

sûr instinct lui avait fait connaître qu'à Lyon, cité où brille M. Petit-Brunier, avec une modeste collection de trois clefs on ouvre toutes les portes cochères, et qu'au surplus cette anthologie, cependant médiocre, peut être utilement suppléée par un simple crochet à bottines. Ayant assuré son retour, Julie aspira l'air nocturne de la rue Bourgelat où demeuraient ses maîtres. Quittant cette Thébaïde où nul passant ne se devait risquer avant l'aube, elle mit résolument le cap au sud, un instinctif repérage au son, ainsi que parlent les canonniers, lui ayant fait comprendre qu'elle avait chance de trouver un dancing aux abords de Perrache. Comme elle arrivait place Carnot, un groupe de quatre jeunes gens l'aborda sans timidité. Avant qu'ils eussent débité la première des banalités usuelles, Julie demanda de sa voix autoritaire :

— Où c'est qu'il y a un dancing ?

Elle prononçait dancinge : mais si M. Petit-Brunier avait interpellé Chilpéric ou Mérovée par leurs noms tels qu'il avait décidé qu'on devait les dire, il est à croire que ces potentats ne l'eussent pas entendu, Tandis que le quatuor comprit aussitôt Julie.

— Un guinche, ma gironde ? Viens avec nousorgues.

Julie n'aurait pas suivi un monsieur seul, mais elle n'estima pas que la fréquentation simultanée de quatre jeunes hommes pût être périlleuse, alors même que leurs allures étaient celles du Milieu, et bien qu'au surplus, ils s'exprimassent en un langage qui laissait peu de doutes sur leur profession. D'ailleurs le quartier était brillamment éclairé, et Julie n'ignorait pas qu'il y avait un commissariat spécial à la gare, et, dans ce temps-là, un poste de gardes dans la Manufacture des Tabacs. Et puis, les quatre garçons se tenaient fort correctement. Julie ne se méfia qu'à la minute où ses compagnons prétendirent l'entraîner sous les voûtes de Perrache. Cependant, elle avait résolu de danser : c'était devenu un besoin aigu depuis huit jours qu'elle était cloîtrée. Et les hommes, toujours « jaspinant le jar » qu'elle n'entendait qu'à demi, lui décrivaient une salle de danse au voisinage de Sainte-Blandine, tellement belle, avec un orchestre tellement nombreux, et une clientèle si extraordinairement distinguée, que Julie, bien raisonnable cependant, suivit ses guides sur le cours Charlemagne. La bande tourna à droite, pénétra dans un enclos loin des lumières. Un genou dans les reins, un bras autour du cou, Julie tomba dans l'herbe. L'opération se déroula avec la technique pré-

cise des cliniques bien organisées. Chacun de ces messieurs se servit à son tour, pendant que les autres immobilisaient la victime et la bâillonnaient avec la ceinture de l'un d'eux.

A la première vague de l'offensive, Julie se débattit et hurla. Bien vainement : on ne l'aurait pas entendue à dix mètres. Sans doute, n'aimait-elle pas les protestations inefficaces, car au deuxième agresseur elle n'opposa qu'un dédain silencieux. Et de même pour le troisième. Mais quand vint le dernier, qui était prénommé Marcel, et qui était celui qui l'avait abordée, elle parut revenir de fort loin. Comme il allait se relever et que les autres relâchaient la brutalité de leur contention, elle mit ses bras autour de l'homme et le serra contre elle. Cela fut à peine indiqué : cela fut sensible cependant. Tellement sensible que le troisième ayant proposé :

— Et maintenant, on la sonne ?

— Essaye un peu, répondit Marcel, si tu veux voir mon lingue.

— De quoi ? Tu l'as à la bonne maintenant ? Tu t'en ressens ? Et si elle nous donne ?

— Je te bonnis qu'elle nous donnera pas. Elle est affranchie. Caltez, si vous avez les foies.

Le partisan de la manière forte ne s'attarda pas à rechercher si, comme le pensent certains érudits, l'expression « avoir les foies » pour « trembler » est d'origine shakespearienne. Il était dans cet état d'euphorie dépressive qui suit les conversations rapides, où il a fallu apporter plus de décision que de grâce. Et puis Marcel sortait son lingue avec une promptitude souvent fâcheuse. Le groupe se composa des attitudes réservées. On sortit de l'enclos : Marcel en tête, Julie accrochée à son bras ; les autres suivaient, les mains ballantes et l'air assez sot.

« On va picter », proposa Marcel, d'abord pour meubler le silence, et puis parce que, même dans ce milieu, de psychologie simple, la situation était un peu délicate, et que, à part boire pot, qui peut se faire en toute conjoncture et en toute saison, on ne voyait pas très clairement quelles allaient être les occupations collectives du groupe après l'incident de l'enclos. L'idée d'aller au guinche n'était venue à personne. Pour des raisons diverses, bien que convergentes, tout le monde avait un peu de lumbago.

Cependant, et toujours dans le même ordre, la théorie avait franchi les voûtes et traversé en diagonale le cours de Verdun, la tête de colonne visant l'est-nord-est.

— Où qu'on va, s'inquiéta l'un des hommes. Y a pas de bistro par là.

Marcel ne répondit pas. Sans doute n'avait-il pas entendu. Julie appuyait sa main sur le bras du mâle. Et, sans qu'il s'en rendit compte, cette main le guidait vers un but inconnu. Marcel avait une vie intérieure dénuée de chausse-trapes. Il aimait d'abord le far niente pour des motifs honorables, les mêmes qui inspirèrent si longtemps les plus nobles gentilhommes : puis le vin, la nourriture, et, à un beaucoup moindre degré, les filles. Mais il était orgueilleux. Pour diverses raisons : parce qu'il se sentait un chef : parce qu'il se jugeait brave ; parce qu'il n'avait jamais failli au code du Milieu, n'ayant jamais travaillé et jamais trahi ; parce qu'il avait de beaux tatouages ; parce qu'il était nourri par deux femmes. Son âme obscure venait de discerner un nouveau motif d'être fier : cette fille, qui n'était pas du Milieu, qu'ils avaient eue par un lâche stratagème, cette fille n'avait pu résister à l'attrait invincible qu'il inspirait et dont il n'avait jamais eu telle preuve. Après la plus cruelle aventure, elle se pendait à son bras, cherchant auprès de lui, auprès du chef, une protection contre les autres, contre la bande. Non certes que cela lui parût extraordinaire : mais enfin c'était la première fois

que pareille chose lui advenait. Il n'en était attendri à aucun degré, mais il en concevait un juste et violent orgueil qui, proprement, l'enivrait. Et, sans réfléchir, ce dont il n'était point capable, il allait, tiré par cette petite main vers un destin nouveau.

Le quart après minuit sonnait à l'horloge de la manufacture. La bande venait d'atteindre le quai. Brusquement Julie se jeta au cou de Marcel, l'empoigna, s'agrippa à lui en hurlant de toutes ses forces. Les trois autres regardaient ahuris, plantés devant le couple, tandis que Marcel caressait les joues et les cheveux de la fille pour la calmer, sans comprendre ce qui arrivait. Aux cris, le poste s'était ému : les agents se précipitaient. Avant d'être revenus de leur surprise, les quatre avaient les menottes au poignet.

Le lendemain matin à l'heure rituelle, Julie servait à ses maîtres un chocolat irréprochable. Amélie ne fit aucune allusion à la demande incompréhensible de la veille, et à la sagesse de la petite bonne qui n'avait pas insisté et venait de chastement dormir. Mais, deux jours après, arrivait la citation à témoin.

L'effet fut celui d'une bombe dans un territoire neutre. Plus Amélie découvrait de faits nouveaux, moins sa pénétration naturelle se

refusait à lui rendre quelque office. Quant à M. Petit-Brunier, ce fut le seul événement qui, une fois dans sa vie, put le distraire des fastes mérovingiens. Une longue méditation lui fit construire un curieux parallèle entre les audaces furieuses de Brunehaut et la ruse héroïque de Julie. Un jour où Amélie avait, au dîner, fait une observation à sa servante rentrée tard du Palais de Justice, avec peut-être un bref crochet dans quelque dancier de la rue Mercière, M. Petit-Brunier lui coupa la parole : « Tais-toi, tu ne sens pas ce que cette créature a de mérovingien ». Paroles pleines de sens multiples et cachés, qui eussent incité Amélie à de bien sombres inquiétudes si le Ciel, en récompense de ses vertus, ne lui eût donné dès le berceau et de façon immarcescible cette couronne des simples : la paix du cœur.

Pour ce qui est de Marcel et de ses acolytes, leur destin fut tissé de malencontreuses. Des juges sans douceur, en considération de la peccadille qui vient d'être racontée, mais qu'assortissaient divers cassements et buttages, pour emprunter la couleur de leurs propos, les envoyèrent coloniser la Guyane. Marcel y périt d'une forte hémorragie de la fémorale gauche un jour qu'il dut abandonner un de ses membres inférieurs à un caïman,

amateur forcené de chair humaine. Les trois autres, portés manquants au cours d'une colonne dans le sud, eurent des ennuis divers mais définitifs avec une araignée du groupe des mygales, des fourmis rouges mangeuses d'hommes vivants, et le venin d'un trigonocéphale fer-de-lance.

## LES DEUX PIGEONS

### I

Ils étaient quatre autour de la table : trois officiers brevetés, les capitaines Baradas, Saint-Servan et Chimay, plus un lieutenant de réserve, Ferrière, qui faisait un stage. Deux étaient penchés sur les cartes au dix millième, — plus proprement des canevas de tir. Les deux autres tenaient de petits cadres en bois dans lesquels ils faisaient glisser des bandes de papier avec un zèle d'enfants très sages appliqués à un jeu difficile. Pour décor, un salon qui avait dû être somptueux à en juger par les trumeaux et les lambris, mais que déshonorait le mobilier ordinaire des bureaux. Par les fenêtres on entendait les bruits de la rue Saint-Dominique, atténués par le



bitume. Précisément, cela se passait dans le vieil hôtel qu'enclave le ministère de la guerre juxta le cabinet du ministre, et où loge la section du chiffre. Et l'on jouait au jeu de la guerre, au kriegspiel comme disent les camarades de l'équipe adverse. L'exercice consistait en ceci : on était en pleine bataille imaginaire, quelque part vers Spincourt ou Audun-le-Roman ; on venait d'intercepter un message radiophonique ; il s'agissait de le lire.

— Pas commode à déchiffrer, dit Baradas, l'un de ceux qui maniaient les bandelettes.

— Mon cher, riposta d'un ton pincé Chîmay, le nez dans sa carte, perdez donc l'habitude de parler un français approximatif. On déchiffre un texte dont on a la clef. Quand on n'a pas la clef, on décrypte. Le déchiffrement est une opération de secrétaire. Le décryptement seul convient à un breveté.

— Merci mon capitaine, murmura doucement le lieutenant de réserve qui, seul en cette compagnie d'élite, ne sortait pas de l'École de guerre.

— Je ne dis pas cela pour vous, Ferrière : ce n'est pas vous qui auriez fait cette faute de français.

— Ce qui est sûr c'est que ce cryptogramme n'est pas commode. Bien entendu, on a supprimé tous les *u* après les *q*. Cela ne

facilite pas la recherche des séquences. S'il vous plaît, dites nous encore les noms des villages, que l'on voie si l'on peut en découvrir un.

Le travail reprit. Il s'agissait de tirer et de pousser les bandelettes où les lettres du texte chiffré étaient inscrites en colonnes verticales, jusqu'à ce que le tâtonnement eût placé côte à côte des consonnes et des voyelles formant des syllabes possibles. Dans un coin, derrière un bureau-ministre, le colonel Carrier souriait en regardant son équipe. L'exercice imposé par lui était, en fait, fort difficile. Mais on en verrait bien d'autres, avec des textes incomplètement interceptés et pleins de fautes, quand il faudrait décrypter pour de bon, au bruit des moteurs et du pilonnage ; bientôt peut-être.

— Quelle sacrée idée ont-ils eue là-bas d'employer les transpositions, dit Baradas. C'est une méthode sans prestige. Le décryptement est un travail de patience. L'intelligence n'y est pour rien. Parlez-moi des substitutions polyalphabétiques. Il ne s'agit que de calculer, et on sait où l'on va. Cela se résout comme une équation.

— J'aime bien mieux encore les dictionnaires, dit Saint-Servan. Cela aussi prête au calcul : il n'y a rien de plus amusant que de

vérifier les hypothèses par les recoupements. J'ai toujours envié le commandant Bazeries de s'être attaqué au grand chiffre de Louis XIV au moment où personne n'osait plus l'affronter. Avec une bonne méthode, il a trouvé le secret du masque de fer, et, ce qui est bien plus intéressant, les ordres donnés à Turenne en Palatinat, et à Catinat au Pas de Suse.

Le colonel Carrier intervint comme Baradas allait répondre. « Vous vous trompez l'un et l'autre, dit-il : il ne suffit jamais dans notre métier de savoir la technique. Bien entendu, il faut la connaître, et à fond. Mais si vous comptez seulement sur le calcul pour les chiffres carrés, et sur les vérifications successives des hypothèses pour les dictionnaires, vous n'arriverez jamais en temps utile. Ce qu'il faut d'abord, — j'allais dire c'est du génie —, soyons modestes : c'est de l'imagination. Bazeries en avait, et splendide. Tous les grands décrypteurs en ont eu. Avec vos calculs, vous auriez trouvé le secret du masque de fer après sa mort. et les ordres à Catinat quand il était déjà à Turin. Et, quand il faudra travailler pour de bon, si vous bavardez comme aujourd'hui, vous connaîtrez l'ordre de bataille de ces messieurs quand les uhlands seront à Château-Thierry. Cela rendra

vraiment grand service aux camarades du deuxième bureau. Dieu sait cependant s'ils ont besoin qu'on les éclaire !

Car un officier du chiffre a toujours considéré le service des renseignements comme une maison d'ignares pour cette raison décisive qu'on n'y distinguerait pas un carré de Vigenère d'un carré de Porta. Ce qui, en effet, est tout à fait fâcheux, encore que ce malheur arrive à nombre d'honnêtes gens.

Les décrypteurs s'étaient remis au travail dans le silence qui suit une algarade. Non certes qu'au fond de leur cœur ils donnassent raison à leur chef. Polytechnique avait dressé les trois capitaines à ne rien mettre au-dessus d'une équation, si ce n'est la courbe qui la représente. La cryptographie, comme toute chose au monde, devait être mathématique ou ne pas être. Seul Ferrière pensait comme le colonel parce que, précisément, il avait l'habitude de déchiffrer autre chose que des kriegsspiele, et que, dans le réel, dans la pratique, dans la vie, il lui était arrivé dix fois de se tirer d'affaire par une imagination de prime apparence déraisonnable. Mais il avait un galon de moins que ses camarades, et il était réserviste, double raison de se sentir ilote, et bien qu'on eut la gentillesse de ne point le lui faire sentir, d'instinct il se tenait

à son rang, qui n'était pas du tout le premier. Et il se remit à tirer sagement sur ses bandes-lettres, pendant que Saint-Servan et Chimay appelaient tous les noms d'écart et de lieux-dits inscrits sur le canevas de tir. Quant à Baradas, méprisant cet exercice sans joie, il essayait de construire, suivant les principes de Bonaparte, que les Moltke et les Falkenhayn ont toujours copié, un plan stratégique qui logiquement eût été inclus dans le cryptogramme objet de tant d'efforts.

Un planton frappa, et après avoir correctement claqué les talons et pris la position du soldat sans armes, tendit au colonel une fiche. On n'entre pas au ministère de la guerre, ni surtout au chiffre, comme dans un moulin. A part les gens de la maison, sont seuls admis sans faire antichambre les officiers généraux et les parlementaires. Tous les autres visiteurs, fussent-ils colonels ou préfets, doivent remplir un bulletin indiquant leur nom et le but de leur visite. Admirable mesure qui permet d'éliminer les bavards, les quémandeurs et les gache-besogne. Le colonel examinait la fiche. « Nous sommes perdus, dit-il, c'est un inventeur. Enfin il ne faut pas décourager les bonnes volontés. Faites monter ». Les officiers firent mine de sortir. « Non, non, c'est pour vous instruire que je reçois

ce monsieur. Vous allez l'entendre expliquer qu'il a découvert une méthode indéchiffable. Or, de deux choses l'une, ou le chiffrement est relativement facile, et nous avons aussi bien, sinon mieux ; ou il est embrouillé à plaisir ; et alors, si le décryptement est long, le déchiffrement l'est aussi. Dans la pratique, — je veux dire en service en campagne —, on achève de lire la dépêche au moment où les renseignements ne peuvent plus servir, et où les ordres ne peuvent plus être exécutés. Je vous préviens qu'il s'agit d'un ecclésiastique, et breton. Tâchez de vous tenir convenablement. »

La recommandation aurait pu paraître superflue : trois des officiers sortaient de chez les jésuites, le quatrième avait été élevé par les dominicains. Mais le colonel supposait *a priori* que la méthode inventée par le recteur paraîtrait plaisante à des techniciens, et il craignait que ses officiers ne s'en divertissent trop apparemment.

Le temps de franchir quelques hectomètres de couloirs, d'ouvrir et de fermer une vingtaine de portes, le recteur, qui était entré par le boulevard Saint-Germain, arrivait dans le petit salon. C'était un prêtre grand et droit, haut en couleur, avec une bonne figure. Il n'avait pas le moins du monde l'air

intimidé ; sans doute parce qu'il avait la certitude d'apporter une révélation et un bienfait. D'ailleurs ce fut bref. Il tira d'une poche profonde de sa soutane un papier qu'il déplia. « Mon colonel, dit-il, j'ai découvert une méthode pour chiffrer les dépêches, absolument impossible à lire quand on n'a pas le secret. Je vous apporte un texte. Si vous le permettez, je reviendrai après-demain. Si un de ces messieurs a pu lire ce papier, c'est que je me suis trompé, et nous n'en parlerons plus. Si vous échouez, ce dont je suis persuadé, je vous révélerai mon secret. Je ne demande aucune récompense, ni de l'argent pour mes pauvres, ni la légion d'honneur. Je veux seulement vous aider à sauver la France. » Le colonel ne répondit rien. Aussi bien n'y avait-il rien à répondre. On scella le pacte d'une poignée de mains qui fut vigoureuse de part et d'autre. Mais, à peine le recteur avait-il franchi le seuil, le colonel brandit le papier :

— Un curé ! Sûr, c'est une fable de La Fontaine. Ferrière, vite, vite, quelle est la fable de La Fontaine qui a cette longueur-là ? Et au milieu de l'ahurissement de tous, Ferrière, absolument au petit bonheur, répondit : « Les deux pigeons, mon colonel. »

Carrier s'était précipité vers la fenêtre.

Comme il l'ouvrait, le recteur qui n'avait eu qu'un étage à descendre, apparaissait sur les trois marches du petit hôtel. Le colonel cria :

— L'abbé ! C'est « les deux pigeons » !

Et pas au figuré, au propre, le recteur sidéré tomba assis sur la deuxième marche.

C'était bien « les deux pigeons ». Ainsi, dans l'antre de la cryptographie, triompha la méthode intuitive.

## SOUS LE TUNNEL DE PERRACHE

### I

Depuis cinq ou six ans, Georges Meyer s'était adonné à la profession de rat. C'était un garçon intelligent, qui n'avait pas été très bien élevé. Sa mère appartenait, comme celle du plus illustre des chansonniers, qui s'en vantait, aux bataillons légers de Cythère. L'état civil et la profession de son père étaient un complexe, auprès de quoi déchiffrer les inscriptions étrusques ou calculer les attractions réciproques de cinq mobiles indépendants sont de tout petits problèmes. Il y avait cependant des raisons chronologiques de penser à un agent de change, contrebattues par des raisons morales de songer

à un bookmaker. Le seul point hors de contestation c'est que toute allusion aux responsabilités possibles avait été rejetée d'une façon très désobligeante par l'un et l'autre de ces hommes d'argent. Par quelques autres aussi. Bref, Georgina Meyer avait élevé son fils toute seule et à sa guise, qui n'était peut-être pas la meilleure, si elle entendait faire de cet enfant un maréchal de France, un inspecteur des finances, un conseiller référendaire à la Cour des Comptes, un protonotaire apostolique ou, à la rigueur, un membre de l'Académie des Sciences morales et politiques. Cependant, on ne peut pas dire que l'instruction de Georges ait été entièrement négligée. A dix-sept ans, il eût pu servir de guide à n'importe quel lord pour les « night's pleasures of Paris » ; il parlait l'argot comme s'il avait passé dix ans en maison centrale ; il dansait avec une égale perfection la rumba, le tango, la java, la maxixe et la chaloupée qui étaient alors les uns à l'aurore et les autres au déclin du bon ton ; enfin il possédait à la passe anglaise, au poker dice et à la belotte un talent que nul contemporain n'eût pu prétendre justement égaler. Disons pour les lectrices candides que cette force était due, pour une part honorable à la lecture des bons ouvrages, et à la fréquentation assidue

des Culberston du Milieu, mais pour une part non négligeable à une prestigieuse souplesse des phalanges qui lui permettait, ainsi que disait et faisait l'illustrissime Giulio Mazzerini, cardinal de la Sainte Église Romaine, de prendre ses avantages. Ne dites pas qu'il trichait. Si vous parlez de Giulio, vous offensez la pourpre cardinalice ; et si vous parlez de Georges on verra tout de suite que vous n'avez jamais joué à la passe anglaise.

Les gains qu'amènent les cartes et les dés, même avec un beau talent, ne suffisent pas à assurer la matérielle d'un joli garçon qui veut tenir son rang. Car il faut y avoir la main légère. A trop insister, on risque des contestations qui ne sont pas obligeantes. Au surplus Georges n'était pas bagarreur, comme on dit dans le monde des bars. Il aimait les longues soirées tièdes, avec ce qu'il faut d'alcools polychromes pour entretenir l'euphorie, une société choisie, des sourires accueillants. Et à propos de sourires, disons qu'il en recueillait qui ne lui étaient point onéreux. N'allons pas plus outre, nous risquerions d'être malveillants, et de l'être sans preuve assurée. La plus solide raison de croire que Georges ne comptait pas sur les échanges de sourires pour consolider son

budget, c'est qu'il cherchait une carrière, à quoi rien n'oblige absolument un joli garçon, si ce n'est précisément un noble souci de l'indépendance. Choisir une carrière a toujours passé pour une opération délicate, même dans la plus haute bourgeoisie. La difficulté est, en ce cas, dans l'embarras du choix. Pour d'autres elle est égale, mais de sens contraire, aucune voie n'offrant de perspectives assurées. Georges avait pensé aux courses, peut-être en vertu de prédispositions héréditaires, bien incertaines comme on l'a vu. Mais depuis la création du pari mutuel urbain, le métier de book ne vaut plus d'en courir les risques. Quelques amis qu'une extrême indulgence eût seule empêché de qualifier mauvais garçons proposèrent à Georges diverses opérations financières, un peu en marge des lois : revendre ferme des automobiles achetées à crédit, signer des chèques sans provision ou valables sur les provisions d'autrui par une distraction dans la signature. Mais Georges avait horreur des suites où ces sortes de friponneries risquent si fort d'entraîner. Et il avait honte de n'être parvenu encore à aucune situation, ni même en vue d'en trouver une, quand un hasard le détermina.

Il avait accepté d'être pour quelques soirs

le cornac d'un couple américain qui ne voulait pas quitter Paris sans avoir tout vu. Tout, c'est au fond bien peu de choses. Encore faut-il savoir les adresses, les heures convenables, et, essentiellement, les petits inconvénients à éviter. Pour gagner du temps et simplifier les rendez-vous, Georges, dont la tenue était parfaite et qui avait fait la conquête de ses yanks, était leur hôte et logeait avec eux au palace. Une nuit où l'on rentrait un peu tard, après la plus classique tournée à Montparnasse, Georges avait trouvé sa valise ouverte dans sa chambre ; non pas la serrure forcée, mais le cuir fendu. Georges n'était pas un innocent ; il fit un diagnostic immédiat : c'était le travail caractéristique du rat d'hôtel. Qu'on lui eût pris un ou deux pyjamas et quelques chemises de soie, qu'on lui ait détérioré une valise, cela n'était rien : il gagnait assez cette semaine-là pour compenser d'aussi faibles dommages. Mais il vit en cet incident comme une inspiration du sort. Comment n'avait-il jamais songé à ce métier, d'un rendement si sûr, qui n'exige que de la tenue, de la souplesse, du tact et de l'élégance ; où, par définition, il n'y a jamais ni un coup à donner, ni un coup à recevoir, puisque le rat d'hôtel n'est pas armé, et que la règle du jeu est de ne pas se défendre. Et,

sitôt ses Américains partis, Georges s'établit rat d'hôtel.

Il apportait à son art une âme de dilettante, plus amoureux du métier lui-même que de ses gains. Il commença par s'équiper classiquement, mais avec quelques perfectionnements. Il eut un pyjama aubergine et un autre feuille morte qui se valaient pour la neutralité du ton dans les couloirs aux lampes en veilleuses. Ses chaussures, souples, silencieuses, neutres de ton elles aussi, avaient une semelle étudiée pour ne laisser sur les parquets aucune trace utilisable. Sa trousse était un écrin ; ses caroubles, ses pinces et son ouistiti des bijoux. Pas une serrure quelle qu'en fût la marque ne se refusait à la saisie de ses mors, lorsque la clef était restée du côté intérieur. Pas un verrou qu'il ne sût rendre inoffensif en le munissant d'un invisible ressort de sa composition qui, à tout coup, renvoyait la targette. Je ne ferai pas à mes lectrices l'injure d'ajouter que Georges ne portait pas de maillot noir, qu'il n'essayait pas de chloroformer ses victimes, et qu'il n'accrochait pas à sa ceinture une peau d'anguille remplie de sable ou de grenaille, parce qu'il faudrait être une sottise pour croire à d'aussi stupides inventions, bonnes pour les spectateurs de films améri-

cains à épisodes. Dieu merci ! nos lectrices modernes sont plus cultivées que cela. Et elles imaginent bien que Georges avait d'incomparables bagages : des valises et des sacs en cuir de luxe, entièrement recouverts d'étiquettes d'hôtels. De ces bagages qui imposent la confiance, non seulement au patron, au gérant et au réceptionnaire, mais au portier, au garçon d'étage, et à cet homme de toutes les méfiances et de toutes les astuces, le liftier. Or les bagages de Georges ne portaient pas, comme dans les époques révolues, les étiquettes multicolores du Claridge londonien, du Savoy de Lucerne, des Bergues genevoises, du Regina de Baden-Baden, du Bristol de Carlsbad, ou du Noailles marseillais. On y voyait à côté du Shoreham de Washington, et du Vanderbilt de New-York, les noms prestigieux de Zanzibar, de Colombo, de Louqsor, de Djibouti, de Papeete et de Bidon III. Par quelles ruses Georges s'était procuré ces alibis flamboyants, je ne dois pas le dire. Il y avait surtout un Kilometro 83, arrivé du plus profond des sources nilotiques et qui fit plus pour étayer la situation du rat que les plus somptueux pourboires.

Ainsi, pendant plusieurs années, Georges mena la vie de palace. Le jour, il cueillait



sans peine les émeraudes, les diamants et les perles que les dames laissent au lavabo quand elles vont savonner leurs doigts. Ou bien, dans le désert que sont les couloirs d'hôtel vers midi, il parcourait les chambres sans avoir toujours la peine d'en ouvrir les portes et grapillait bijoux et portefeuilles négligés sur les tables ou à côté des lits. Plus rarement, la nuit, il partait en guerre, vêtu de son pyjama neutre, ouvrait au ouistiti une porte dès longtemps repérée, se glissait en silence et vidait méticuleusement un sac ou une valise à condition que le butin légitimât un tel effort.

D'anicroche, jamais.

Bien entendu, Georges ne conservait ni bijou ni titre. Sitôt l'opération achevée, il tombait dans les bras d'un ami. Au cours des effusions, les poches de l'un se vidaient dans les poches de l'autre. Georges eût-il été suspect, — et il ne le fut pas une fois —, aucune preuve ne subsistait contre lui. Il eût fallu le prendre en flagrant délit : cela, c'est le risque du métier. Un seul point noir : les perles et les pierres, les titres aussi, Georges était obligé de les céder à des prix défiants toute concurrence. Parfois il avait le cœur un peu gros quand, en échange d'un collier qui valait quelque cent mille francs, il en

recevait dix mille. Mais il n'eût pas changé son métier qu'il aimait, pour ce qu'il comportait de jeu, de sport et d'aventure, avec celui de receleur. Si le fourgue gagnait cinq ou six fois plus que lui, il vivait comme un boutiquier, avec la crainte perpétuelle de la police, avec aussi des accointances, des compromissions, des trafics louches que Georges préférait ne pas savoir.

Ce qui surprend le plus dans la psychologie des mauvais garçons, c'est la monotonie de leur existence, et le peu de variété de leurs techniques. Un voleur à la tire passera bien du grade de tirailon à celui de tireur puis à celui de pick-pocket, mais ce ne sont jamais que les échelons d'un même procédé. Un voleur à l'américaine ne deviendra jamais voleur à l'espagnole ; le pauvre sot qui s'est établi voleur au poivrier bornera là ses ambitions aveugles. On n'a jamais vu un voleur à l'esbrouffe promu carambouilleur. Et quand un escroc a trouvé un truc, il s'y tiendra jusqu'à la mort. Ainsi les malfaiteurs ressemblent aux insectes dont l'instinct déconcerte le naturaliste par ses prodiges mais qui sont incapables de réaliser un autre tour de force que celui dont le ciel les a doués en les créant, et qui ne sont pas capables davantage d'apporter à ce geste

héréditaire si merveilleusement adapté au but le plus léger perfectionnement. Un sphex sait endormir une araignée venimeuse sans la tuer pour en faire une réserve de chair fraîche pour sa progéniture : mais s'il ne trouve pas d'araignée, il est incapable de tuer une mouche ou un vermisseau, et ses petits crèveront de faim. Le vol au trésor implique des ruses et une continuité dans la ruse dont peu de diplomates seraient capables : si la lettre initiale ne trouve pas de crédules, le voleur au trésor ne saura point changer ses appâts et atteindre d'autres victimes.

Ce principe ne s'appliquait pas à Georges, ou pas exactement. Il avait de l'esprit, une certaine culture, et, ce qui est infiniment rare chez les malfaiteurs, le goût du métier. Au bout de quelques années, il se lassa de succès trop faciles. Oubliant que le mieux est l'ennemi du bien et que la fortune se lasse, il voulut tenter une variante, non pas entièrement inédite, mais peu pratiquée et qui exige des virtuoses. Il se fit rat de train. Désormais, il n'eut plus pour terrain de chasse les chambres et les salons d'hôtel, mais les couloirs et les compartiments de rapides et de trains de luxe. Après diverses tentatives, il fixa son mode opératoire au dispositif que

voici. Georges prenait un train peu encombré de nuit ou de jour. Il cherchait une femme seule, munie de bagages confortables et de bijoux. Il se gardait bien de voyager avec elle, ni même de se montrer. Quelques minutes avant d'arriver à une gare, il entrait dans le compartiment, étourdissait la femme d'un swing bien placé, enlevait rapidement les bijoux, s'emparait des bagages, descendait, et, immédiatement, sur le quai de la gare, remettait bijoux et bagages à un complice sans rien conserver. L'expérience lui montra que l'arrivée à Lyon-Perrache des trains allant à Nice ou à Vintimiglia représentait la condition optimale pour ce genre de travail ; le tunnel sous Fourvière, précédant immédiatement la gare permettait l'anesthésie préalable avec le minimum de chances d'être vu.

Une chose dans tout cela choquait affreusement Georges. C'était la nécessité du swing. Il ne voulait pas frapper un homme, même pour se défendre. Et voilà qu'il allait être obligé, systématiquement, de boxer des femmes. Tout ce qu'il y avait en lui de chevaleresque en était rebroussé. Et aussi cette délicatesse de fille, cette horreur de la violence, qui, précisément, lui avait fait choisir le métier de rat. Il fut sur le point de renoncer,

pour cette raison unique et si honorable, quand le hasard, une fois de plus, vint le servir. Un jour qu'il maniait un ressort destiné à enrichir sa trousse, l'instrument se détendit et vint frapper un petit chien. L'animal ne poussa pas un cri, demeura quelques instants stupide, puis reprit son jeu sans paraître autrement incommodé. Ce fut la pomme dans le verger de Newton. Georges monta une balle de plomb sur un ressort dont il emmancha solidement l'extrémité opposée. Quelques essais furent décisifs. Le choc n'était aucunement douloureux, et une douzaine de coups bien appliqués sur le crâne, malgré les cheveux, ou malgré la perruque, procuraient dix minutes de confortable sommeil. Georges baptisa l'engin « mon petit chloroforme » et retrouva du cœur à l'ouvrage.

Quelques brillantes opérations « sous anesthésie », disait Georges avec un bon sourire, avaient été superbement rémunératrices. Et au point que, pendant plusieurs mois, le rat ingénieux vécut de ses rentes. Celles-ci menaçant de tarir, il fallut se remettre au travail. On était en octobre : c'est le moment où il y a le moins de voyageurs pour la Riviera, condition favorable entre toutes. Monté à la gare de Lyon, Georges repéra très vite

une dame, installée seule et qui manifestait tous les signes extérieurs de la richesse, ainsi que s'expriment les publicains. Mais elle était très jeune et fort jolie : cela contrariait Georges qui se demanda s'il n'allait pas tenter, pour partager son opulence, d'autres moyens que le chloroforme. Cependant le rendez-vous était pris avec le complice à Lyon. Georges s'obligea à dormir jusqu'à l'heure de l'intervention. Comme le rapide traversait la gare de Vaise, il prit son sac, suivit le couloir, et, dans l'instant où le train s'engageait dans le tunnel de Perrache, ouvrit la portière, sortit l'instrument dont il était si fier et l'éleva sur le front de la dame. Une seconde après il perdait pied, tombait sur le tapis, ceinturé par un officier de hussards, qui depuis la veille surveillait la dame avec d'autres pensées que l'estimation de ses bijoux.

A Perrache, Georges eut la honte de sortir du wagon au bras du commissaire spécial. Entre eux, une chaînette de métal précisait la nature de leurs relations.

— Eh oui ! Monsieur le Commissaire, la seule erreur de ma carrière. Une jolie femme. Il ne fallait pas. J'aurais dû prévoir le hussard. Et quand je pense, monsieur le Commissaire, qu'il continue le voyage avec elle.

Après le service qu'il lui a rendu, et la façon dont ils ont fait connaissance ! Enfin, monsieur le Commissaire, supposez que cette dame soit mariée. Rien n'est plus probable. Imaginez les conséquences. Vraiment pour ce pauvre mari, il aurait mieux valu me laisser faire.

## LA GRANDE VIE

### I

M. Forclaz de Hauteluze était joyeux de vivre. Il avait un beau nom, de la prestence, une jeunesse qui ne fléchissait point, un estomac sans défaillance, et l'impression qu'il plaisait. Il n'en faut pas tant pour être heureux. Surtout, M. Forclaz de Hauteluze avait le don de ne jamais envisager le mauvais côté des choses. Au réveil, il ne prévoyait que les sourires probables du destin. Le soir, à l'heure où il sied à tout homme, et singulièrement à un gentilhomme chrétien, d'examiner sa conscience et de passer en revue les menus faits du jour, il déroulait un film rétrospectif où toutes ses attitudes, ou presque, lui paraissaient avantageuses. Il eût rarement

préféré que les choses se fussent ordonnées autrement qu'elles ne l'avaient été. De sorte qu'il eût pu prendre pour devise, soit le simple adverbe « hilariter », si cette étonnante condensation d'optimisme n'eût été monopolisée depuis plusieurs siècles par les ducs de Joyeuse, soit, un peu plus longuement, le vers bien connu :

Je m'applaudis moi-même et fais claquer mes mains.

Il ne faudrait pas conclure que M. Forclaz de Hauteluce fût un sot. Quoiqu'en disent les esprits chagrins, l'optimisme n'est pas nécessairement une forme de la stupidité. Il peut être conditionné d'abord par un fonctionnement organique sans rien qui grippe ou qui grince ; et ce n'est pas une raison suffisante pour mépriser un homme que de reconnaître qu'il digère bien et que les rhumatismes lui sont inconnus. Mais il existe aussi un optimisme, que l'on devrait dire transcendant, qui consiste à rechercher la part de bonheur que chaque événement comporte, ce côté faste fût-il négatif. Cunégonde après les bulgares, Candide et Pangloss en toute occasion sont-ils ridicules d'être leibniziens, ou est-ce le « hideux sourire » de leur père qui l'est, et sa dédai-

gneuse cruauté ? Un homme qui jouit de n'avoir pas les narines obstruées et de respirer librement est plus sage que le commun maudissant la Providence pour un rhume qui dure une semaine, et ne songeant point à la bénir pour les jours innombrables de l'eupnée. Parmi les facettes nombreuses sous lesquelles un phénomène peut être envisagé, ce n'est pas mieux connaître que de regarder seulement les obscures et les néfastes. Et puisqu'une perception intégrale est refusée à notre faible entendement, pourquoi jeter le blâme et le décri sur ceux qui ne discernent, ou du moins ne contemplent que les points idoines à les mettre en joie ? Le pessimisme ne prouve pas nécessairement et à soi seul des vues justes et de grandes lumières : il implique bien plus probablement un mauvais estomac, une peau que le prurit exaspère, une denture cagneuse, des céphalées fréquentes, des selles laborieuses et rares, une langue saburrable, des articulations craquantes, des urines troubles, de longues insomnies, de l'inappétence pour ne pas dire de l'anorexie, un foie douloureux et hypertrophique, une tendance au flux hémorroïdaire, un tout petit tempérament et un caractère insupportable. Tout cela simultanément ou par tranches. Le pessimisme serait

donc moins une forme de la philosophie qu'un syndrome arthritique. Telle était l'opinion de M. Forclaz de Hauteluze. Et plutôt au ciel qu'elle fût universelle et de tous les temps. Nous y eussions gagné de ne pas lire *Le monde comme volonté et comme représentation*, ni *La quadruple racine du principe de raison suffisante*. Mais peut-être, chères lectrices, les œuvres de Schopenhauer ne sont-elles point à votre chevet ?

Cette joyeuse acceptation du sort, M. Forclaz de Hauteluze ne l'appliquait pas seulement à sa vie intérieure, qui, somme toute, ne regardait personne. Il en usait dans la conduite de ses affaires. Car, bien que gentilhomme, M. Forclaz faisait des affaires. La façon optimiste dont il avait considéré la préparation du baccalauréat ne lui ayant point donné occasion de se réjouir d'un diplôme, il avait dû renoncer aux carrières administratives ou diplomatiques. L'ancien régime offrait à la noblesse pauvre qui voulait vivre et ne voulait pas déchoir, les ressources de certaines professions tout ensemble mercantiles et qui ne dérogeaient pas ; on eut des gentilhommes verriers et des genti hommes armateurs, négriers compris. Sous la Troisième République, certaines facilités analogues ont été accordées on ne

sait trop par qui ; pas par le Roy évidemment, ni par les princes, mais bien par l'opinion publique, celle des salons et celle des bars. Il fut admis par le consentement universel des inoccupés qu'on pouvait être encore du « monde » et même du « faubourg », en brocantant des meubles anciens ou des objets d'art, à condition que ce ne fût pas en boutique, et aussi qu'il n'y avait aucune tache de roture à placer des assurances. Cette dernière occupation qui n'exige pas de diplômes spéciaux, mais des relations, parut surtout fort propice à orner le loisir des diverses aristocraties, la royale, l'impériale et la papale, en maintenant le niveau de leurs comptes en banque. Rien de plus naturel si l'on songe à quel point la démarche d'un assureur ressemble tantôt à un affût, et tantôt à un hallali. L'art du veneur, celui du fauconnier, celui du maître d'équipage ont trouvé là le terme le plus moderne et le plus fructueux de leur évolution. M. Forclaz de Hauteluze chassait la prime du même entrain joyeux que son bisaïeul allait courre le cerf dix cors jeunement, ou regardait les vautres coiffant la bête noire aux rives de l'un de ses étangs.

Et comme l'on fait bien ce que l'on aime, il avait réussi dans cette profession, dont il

appréciait les voyages, les repas offerts ou acceptés, les fréquentations cordiales et diverses. Dans ces déplacements, il avait acquis des notions extrêmement étendues de géographie gastronomique. Car il avait souvent vérifié que les meilleurs contrats sont ceux que l'on paraphe à table. Le secteur dont il était chargé, et qu'il nommait plaisamment ses terrains de chasse, comportait une notable part de ce sud-est de la France où l'on a tant et si belles occasions, non point de se nourrir agréablement, ce qui n'est que physiologie, mais de bien manger, ce qui est esthétique. Par-dessus tout, M. Forclaz de Hauteluze appréciait les voyages à Lyon avec le double plaisir de ne point habiter cette ville dont le climat lui paraissait revêche, et d'y traiter souvent d'importantes affaires devant des tables que rien ne saurait égaler.

Un soir tiède de mai, M. Forclaz avait pris à Paris un rapide à destination de Marseille. A la gare de Dijon, trois voyageurs montèrent dans son compartiment : un homme et deux femmes. M. Forclaz, qui était liant par nature plus encore que par habitude professionnelle, ne fit pas grise mine à cette invasion. Il observa avec son ordinaire bienveillance que l'homme avait bonne allure, et que les deux femmes étaient diversement belles :

l'une d'un type flamand, copieuse comme un Rubens, très jeune, grande, avec des yeux bleus d'une nuance sombre assez rare ; l'autre dont le teint mat, les yeux marron foncé, la chevelure noire et l'air vigoureux faisaient très suffisamment penser à un Velasquez. D'ailleurs la nordique comme l'espagnole marquaient un très léger accent qui n'était ni celui du Brabant, ni celui de la Castille, mais bien celui de la rue du Bac, encore qu'il soit impossible de faire admettre à un Parisien de sang pur qu'il est aussi simple de le reconnaître à son accent qu'un Auvergnat ou un Marseillais. L'homme et ses deux compagnes étaient vêtus avec le plus solide confort, comme il sied à des gens très riches, qui ont l'habitude des voyages et qui sont équipés en conséquence. Tous trois portaient des alliances. Tous s'appelaient par leurs prénoms qui étaient André, Marthe pour le Rubens, et Marcelle pour le Velasquez. Il apparut assez vite que Marthe était la femme d'André, et Marcelle une intime amie, peut-être une cousine. En tout cas les deux femmes se tutoyaient. M. Forclaz s'était empressé pour aider les arrivants à caser leurs bagages. La conversation devint générale avant qu'on fût arrivé à Beaune. Elle se maintenait d'ailleurs dans les généralités les moins com-

promettantes, jusqu'au moment où Marcelle, très incidemment, exprima l'horreur que lui inspirait l'immonde cuisine des wagons-restaurants. En une seconde, l'assemblée était au diapason : ce fut un échange d'anecdotes et de souvenirs où la Compagnie internationale des wagons-lits et des grands express européens fut dûment convaincue d'avoir hérité ses recettes de Locuste, de César Borgia, de la Voisin et de la Brinvilliers. Il semblait que le trio voyageait sensiblement autant que M. Forclaz, et qu'il était, autant que lui, préoccupé des harmois de gueule, ainsi que parle maître Alcofribas Nazier, plus connu sous le nom de François Rabelais. Et, toujours comme M. Forclaz, le trio savait impeccablement la carte gastronomique. Les souvenirs tournaient aux confidences, lorsqu'on en vint aux restaurants lyonnais. D'un commun accord, on déclara que ceux-là seulement sont dignes de vivre qui, tous hommages rendus aux maisons illustres, savent, à chaque rencontre, quel est le traiteur au fond d'une ruelle sombre, ou d'une « allée qui traboule », né de la veille et qui représente pour quelques semaines le point éminent de la perfection culinaire. Sur ce chapitre M. Forclaz, lyonnais fidèlement épisodique, était imbattable. Il raconta des histoires de sole aux nouilles

et de coq au vin qui firent pâmer ses interlocuteurs. Mais le trio reprit ses avantages lorsqu'André affirma qu'une nouvelle boîte venait de s'ouvrir dans une impasse au flanc de la Croix-Rousse, où la cave et les mets offraient des succulences inouïes. Cela ne fonctionnait que depuis huit jours, et les voyageurs, à leur retour de Monte-Carlo où ils allaient passer une semaine, avaient dessein de s'arrêter à Lyon tout exprès. M. Forclaz, honteux de ne point connaître ce lieu de délices au beau milieu de ses chasses gardées, mélancolisait à l'idée qu'il ne dînerait pas ce soir à Lyon, puisqu'il allait à Valence, mais se promit bien, lui aussi, de ne pas remettre plus loin qu'au retour de ce même voyage la découverte de cet empyrée.

Ce fut Marcelle qui, au moment où l'on traversait la gare de Mâcon, découvrit une solution élégante. « Descendons à Lyon proposa-t-elle ; nous irons dîner rue de Thou, et nous reprendrons à minuit le train suivant pour Monte-Carlo. » Et, comme M. Forclaz s'extasiait sur l'ingéniosité de cette méthode et sur la chance de ses compagnons, André lui fit observer que rien au monde ne l'empêchait d'en faire autant, qu'il trouverait fort aisément un train pour le conduire à Valence, et qu'au surplus la fête serait complète



s'il acceptait une invitation à dîner aussi simplement qu'elle était faite. M. Forclaz se confondit en actions de grâces, reconnut que rien en effet ne l'empêchait de participer à ces cordiales agapes, et accepta. Dans le fond de son cœur, ou plutôt dans les zones pénombrales du subconscient, il y avait, à côté de la joie d'un repas qui promettait d'être gai, au delà du plaisir capital de découvrir quelque recette inédite, il y avait les préludes d'un sentiment coupable. M. Forclaz de Hauteluze n'avait pas été sans jeter sur la beauté sombre de Marcelle des regards où la pure esthèse n'allumait pas seule une flamme. Marcelle était splendide ; elle marquait pour ce compagnon de rencontre, du moins pour ses compétences gastronomiques, une attention où un esprit avantageux eût pu voir un commencement de sympathie. Et c'est elle qui avait imaginé la combinaison ferroviaire qui allait permettre de prolonger l'entretien dans de si charmantes conditions d'intimité. Or M. Forclaz de Hauteluze n'était pas libre. Il avait, lui aussi, une bague à l'annulaire gauche. Cet anneau symbolique et celle dont il eût dû évoquer l'existence étaient bien loin en ce moment des pensées de M. Forclaz, époux cependant fidèle, du moins lorsque la tentation n'était pas trop engageante. Disons

tout net la vérité, ce galant homme ne trompait jamais sa femme de propos délibéré ; il n'en cherchait pas l'occasion : parfois seulement il éprouvait que la chair est faible ; ce qui est une façon de parler.

A Perrache, tout fut réglé en cinq minutes, comme il sied à des gens qui, voyageant sans cesse, savent réduire les complications au minimum. Les bagages déposés à la consigne, la question du voyage interrompu arrangée avec un contrôleur aimable et d'ailleurs soudoyé, le quatuor prit une voiture et se fit conduire dans la plus sombre ruelle du premier arrondissement. Il sembla d'abord que l'on ne trouverait pas de place dans un rez-de-chaussée où il fallait avancer de profil et se tenir courbé. Mais le patron, voyant à quels clients il avait à faire, offrit sa propre salle à manger, où l'on eut tout ensemble la paix et un confort relatif. Quant à la chère, elle n'avait d'égale que la cave. M. Forclaz vécut là une de ces heures rayonnantes où des joies que les ascètes méprisent parce qu'ils n'y sont point appelés, participent aux formes les plus élevées de l'esthétique transcendante. Et puis, il y avait Marcelle, et l'abîme insondable de ses yeux.

## II

La première impression de M. Forclaz de Hauteluce dans l'instant où il soulevait à grand'peine deux paupières plus lourdes que le plomb, fut qu'il était environné de verdure. La seconde qui n'était point de l'ordre visuel, mais cénesthésique, fut que sa couche était à la fois molle et prodigieusement humide. Sur quoi, ayant décidément ouvert les yeux et agité ses membres, il fut bien obligé de reconnaître qu'il était couché, non pas dans le lit d'un honnête homme, mais dans un jardin, et que ce jardin qui était vaste lui était inconnu. Plus précisément, M. Forclaz de Hauteluce était de tout son long dans un massif entre deux arbres de bonne taille. Fait remarquable, les arbres portaient des étiquettes et aussi la broussaille que M. Forclaz avait jon-

chée de son corps endormi. Bien qu'il fût à peine jour, M. Forclaz se contraignit, malgré une courbature généralisée et un mal de tête lancinant, à quitter le décubitus dorsal pour lire les étiquettes, pensant que peut-être ces indications lui seraient précieuses pour déterminer le lieu où il se trouvait et les raisons qui l'y avaient guidé. Or le buisson au travers duquel le corps de M. Forclaz avait fait d'impressionnants dégâts, et qui avait des fleurs roses, portait le nom de *Spiræa callosa*. Quant aux deux arbres, l'un se nommait, toujours d'après les étiquettes, *Magnolia grandiflora*, et l'autre *Lyriodendron tulipifera*. Il fallut à M. Forclaz un certain nombre de minutes pour déchiffrer ce dernier vocable, encore ne parvint-il pas à le prononcer. Des indications italiques l'avertirent que *Spiræa callosa* est une rosacée horticole et ornementale et que les deux arbres, ses voisins, sont l'un et l'autre des magnoliacées. M. Forclaz demeura insensible à ces dernières révélations. Il eût préféré savoir ce qu'il faisait là. Et ce fut cependant une comparaison florale qui le mit dans la bonne voie. Un pétale de magnolia réveilla dans sa conscience le souvenir d'une peau mate, une peau espagnole ou hispano-montmartroise. Et le voile se déchira. M. Forclaz de Hauteluce, gentilhomme sa-

voyard, et assureur français, ivre comme un estaffier, se réveillait dans un jardin public qui, vu la topographie générale de la région, devait être le parc de la Tête-d'or et, plus exactement, le jardin botanique de ce parc. M. Forclaz songea, non sans ironie, qu'il avait toujours différé de visiter ces collections horticoles qu'on lui avait dites exceptionnellement riches. Il venait d'en trouver une bien remarquable occasion. Mais ce qui redoublait tout ensemble sa honte et sa migraine était de s'être aussi ignoblement conduit devant des gens charmants dont il était l'hôte, devant des femmes splendides dont l'une tout au moins l'avait regardé sans rigueur. Quel visage ferait-il s'il rencontrait jamais ces compagnons d'une heure, cette créature exquise que, précisément, il eût tant aimé revoir. Comment en était-il arrivé là, lui, fourchette intrépide et buveur à qui jamais la tête n'avait tourné ? Assis de nouveau sur la terre que baignait la rosée, le dos appuyé au tronc large du tulipier dont jamais il ne pourrait retenir le nom latin, M. Forclaz de Hauteluce se flagellait d'épithètes cruelles : « Poivrot, répétait-il, un poivrot ». Ce mot lui paraissait convenir à sa débauche par ce qu'il a de vulgaire et de populacier. Cependant la nature rappelait le malheureux à

d'autres préoccupations : un éternuement le secoua. Le jour grandissait, il fallait quitter ce refuge, s'expliquer avec les gardes, retourner à Perrache, prendre un train. Machinalement il tâta ses poches. Sans la moindre surprise, il constata qu'il n'avait plus de montre, plus de portefeuille, plus un centime dans ses goussets, plus de bague, pas même son alliance. « C'est bien fait, dit-il, on a volé le poivrot ». Porter plainte, il n'en était pas question : allait-il avouer qu'il s'était grisé comme un portefaix ? Qui sait d'ailleurs quelles sottises il avait pu faire avant d'échouer là. Comment s'était-il tenu avec ses hôtes ? Pourvu qu'il n'eût pas commis sur la divine Marcelle quelque entreprise de goujat ! Et si les journaux s'emparaient de l'affaire, sa femme pourrait prendre la chose assez mal, et non sans raison.

M. Forclaz put se glisser sans trop de peine hors du parc à l'heure où l'on en ouvre les grilles. Faute d'argent, il allait à pied. Son bulletin de bagages avait disparu avec le reste, et il ne se faisait pas d'illusions sur le sort de sa valise et de son sac. Le coup était assez rude : le portefeuille envolé était considérablement garni. M. Forclaz n'y pensait même pas. Ce qui l'écrasait, c'était la honte. Il lui fallut cependant aller trouver un repré-

sentant de sa compagnie, prétendre un peu vraisemblable accident, se faire broser, acheter un chapeau, emprunter la somme nécessaire pour aller à Valence et se munir d'un minimum de bagages. Au retour à Paris, la disparition des bijoux et de la valise fut un peu difficile à faire admettre par une épouse vigilante. Enfin tout se tassa. La vie reprit. Mais le sourire du Velasquez réapparaissait bien souvent en rêve ; et M. Forclaz se méfiait des bons dîners et de leurs suites. Il devint tempérant. Son caractère s'en ressentit.

## III

Deux ans plus tard, M. Forclaz de Haute-luce, à la terrasse de l' Aquarium, digérait doucement en regardant le lac et la Dent du Chat. Pendant que le sucre fondait dans sa tasse, il ouvrit *Paris-Soir*. Il ne put retenir un cri qui fit retourner ses voisins. En première page, à cheval sur quatre colonnes, il venait de reconnaître les traits inoubliés de trois personnages : André, Marthe et cette incomparable Marcelle. Au-dessous, s'étalait ce titre : « Arrestation de trois escrocs à l'anesthésique ». Et, tremblant, il lut son histoire, sa propre histoire, avec un autre nom que le sien, dans une autre ville, mais avec les mêmes détails, depuis la rencontre dans le train jusqu'au réveil dans un jardin public. Et des plaintes pour des faits sem-

blables, par dizaines, venaient d'être déposées.

M. Forclaz de Hauteluze en eut une crise de cet ictère catarrhal bénin que les ignorants ont accoutumé de nommer jaunisse. Mais, cette faiblesse surmontée, il recouvra l'intégrité de son euphorie. Ainsi, il ne s'était point grisé comme un portefaix. On lui avait versé de l'opium dans son café ; on l'avait dévalisé, on l'avait abandonné entre un tulipier et un magnolia. Mais il n'avait rien fait d'incorrect. Il n'avait pas cessé d'être un gentilhomme.

## LIGOTÉE

### I

Le train pour Ambérieu, venant de Per-rache, était arrivé aux Brotteaux avec un léger retard, bien qu'il fût très peu chargé. Le chef de gare, qui pressait son personnel et celui du train, entendit, en passant devant un wagon de troisième classe, des gémissements. Il ouvrit la portière, monta, et vit dans le compartiment une femme étendue sur l'une des banquettes, un large bâillon sur le visage, les bras, le corps et les jambes entourés d'une corde qui, en tours innombrables, s'enroulait de la tête aux chevilles. Sous le masque, la victime proférait des grognements d'une violence inarticulée. Le chef était un homme de décision : en un instant, tout le nécessaire fut

fait : ordre de dételé le wagon, qui ne contenait d'ailleurs personne, sauf la femme ligotée ; le commissaire spécial prévenu, le médecin appelé, et le laboratoire de police alerté. De sorte que le train repartit avec un retard à peine accru.

Avant même l'arrivée du médecin et des policiers, le chef avait lui-même retiré le bâillon. Il ne s'agissait pas, sous prétexte de rendre les constatations plus fructueuses, de laisser la malheureuse asphyxier. Tout compte fait, il apparut d'ailleurs que sa vie n'avait pas été en danger immédiat. Le bandeau qui lui couvrait le visage, une sorte de châle, avait dû la gêner plus par sa masse que par sa constriction, car il était enroulé autour de la tête sans être fixé, si ce n'est par le premier tour ou les deux premiers tours de la corde.

Cependant le médecin arrivait, et, derrière lui, le commissaire spécial. Le diagnostic fut exprimé en une brève formule extrêmement rassurante « beaucoup plus de peur que de mal ». Thomas Diafoirus n'aurait trouvé le pouls ni capricant, ni duriuscule ; tout au plus l'eût-il jugé un peu rapide, comme il arrive après les graves émotions et les fortes secousses. Le rythme respiratoire rejoignait la normale, bien que coupé de profonds soupirs. Le plus atteint était évidemment l'état

mental : la victime regardait autour d'elle avec épouvante, comme si l'agresseur, au milieu de ces personnages officiels, eût pu sortir de quelque retraite et l'étrangler à nouveau. D'un commun accord le chef de gare et le médecin, voyant tout péril écarté, abandonnèrent la jeune fille au commissaire spécial. Et, sur la voie de garage où l'on avait rangé le wagon, le policier entreprit de confesser la jeune fille.

Ce fut très long et fort difficile. La terreur semblait paralyser la malheureuse, toujours étendue sur sa banquette et qui ne répondit d'abord que par des gémissements et des soupirs, puis par des monosyllabes, enfin par des phrases obscures toutes hachées de cris. Et toujours, des regards de biche traquée marquaient une terreur panique, déraisonnable maintenant. Le commissaire était homme d'âge, plein de sagesse et de prudence, de mansuétude aussi et de pitié ; d'une pitié que l'expérience avait étendue à l'humanité toute entière, y compris ces misérables que l'on nomme en bloc les malfaiteurs, et où il y a tant de pauvres êtres, peu responsables et très malchanceux. Pour apaiser la jeune fille dolente, il s'assit en face d'elle, sur l'autre banquette, et lui parla doucement, non pas de l'agression, mais d'elle-même, de la vie

ordinaire qu'elle allait retrouver, de sa condition et de ce qu'elle attendait du destin. Ainsi, l'effroi écarté, il obtint sa confiance, et patiemment, construisit de cette victime pantelante une image progressivement nette.

Et d'abord elle s'appelait Clotilde Chartron. Elle habitait Ambérieu. Elle était fille de ferme. Elle n'avait plus de parents. Née dans la Haute-Savoie, elle avait été engagée dans une exploitation agricole de l'Ain, sur la recommandation d'une parente, elle-même embauchée dans le voisinage. Lorsqu'elle était arrivée à Ambérieu, elle avait à peine 15 ans ; elle en avait 23 aujourd'hui. Elle n'avait pas à se plaindre de ses patrons, un vieux couple, ni de leur fils, à peu près de son âge à elle.

Ce qu'il y avait de curieux dans cette conversation, c'est que le commissaire paraissait avoir complètement oublié la situation tout à fait anormale où se trouvait Clotilde, étendue sur sa banquette et ligotée de la nuque aux chaussures. Il avait seulement glissé sous la tête le châle épais qui avait servi de bâillon et qui faisait un coussin suffisant. Mais il n'avait rien dérangé de la corde. C'est Clotilde qui, sans paraître davantage y songer, avait d'elle-même dégagé peu à peu ses mains, assez pour prendre son mouchoir, et

tamponner ses yeux baignés de pleurs. Le commissaire observa que les larmes avaient entraîné sur le visage un peu de noir qui venait des cils, et délayait sur les joues quelques traces d'un rouge économique. Il nota donc chez la fille de ferme les signes d'une coquetterie, laquelle, en cet instant, ne tournait pas à son avantage. Mais il savait qu'en ces sortes de choses, et en bien d'autres, il faut juger les femmes sur les intentions bien plutôt que sur les résultats. Clotilde, d'ailleurs, ne manquait pas d'une beauté rustique, semblait solidement construite, et d'un galbe avantageux. Un esthète lui aurait fait sans doute ce même reproche que Napoléon adressa, avec son manque habituel d'éducation, à l'une de nos plus illustres tragédiennes : elle aussi avait des « abattis canailles », si l'on entend par là des mains robustes et des pieds construits utilement pour faire des marches prolongées et se tenir solidement debout tout le temps nécessaire pour de longs et durs travaux. Mais elle avait la bouche petite, fort rouge et bien meublée, ce qui est rare aux champs, de grands yeux et un nez droit et court qui en disait long sur sa ténacité et son énergie. Le vieux policier, qui avait découvert, en vingt ans de métier, d'autres secrets plus compliqués que ceux d'une fille de ferme,

entreprit de savoir pourquoi, ou plutôt, en l'honneur de qui, Clotilde se pavosait gauchement de rimmel et de rouge. Il y parvint en suivant une voie oblique.

— Vos patrons sont gentils, dit-il, mais ils ne sont plus jeunes. Quand leur fils se mariera, cela changera votre situation à la ferme.

La réaction fut immédiate. Clotilde repartit en sanglots, et, pour la première fois, s'agita dans ses liens.

— Est-ce que vous pensez que cela doive arriver bientôt ? Y a-t-il quelque chose en train ?

Il est fort probable qu'en d'autres temps Clotilde eût coupé court. Mais d'une part, la secousse qu'elle avait supportée lui ôtait beaucoup de son énergie. Et d'autre part, elle avait au policier une sorte de reconnaissance de maintenir la conversation, — comment dire l'interrogatoire ? — sur des problèmes de l'ordre privé, plutôt que d'aborder, comme il eût semblé normal, la question de l'attentat. Elle reconnut donc qu'il était en effet question d'un mariage pour son jeune patron avec la fille de fermiers voisins, et que ce projet lui semblait regrettable, parce que la jeune fille était incapable d'administrer un bien important. Sur quoi la conversation dérivait naturellement sur le rôle joué par Clotilde

à la ferme. Le commissaire s'y attendait : son interlocutrice avait d'autres ambitions que de garder les oies ou même de traire les vaches, ce qui pourtant est un art où bien des membres titulaires de l'Institut échoueraient piteusement. Elle participait, certes, aux travaux manuels, mais elle donnait sur des questions générales des conseils écoutés. Sans qu'elle le dit, il était aisé de comprendre que les patrons n'avaient pas, à eux deux, et à beaucoup près, autant de cervelle que leur vachère, et que le fils ne faisait rien sans lui demander son avis. Ainsi, ce matin...

On entra dans le vif du sujet, et le miracle était que Clotilde y venait d'elle-même sans que le commissaire l'eût aiguillée une fois sur le seul ordre de questions qui, apparemment, le concernât. Ainsi, ce matin, dès l'aube, Clotilde était venue à Lyon toucher le prix d'animaux vendus. Et cette grosse somme... Ici, les sanglots reprirent. Mais la période panique était passée. On causait. Le fantôme était loin, évanoui à jamais. On pouvait tout dire sans que la crainte de sa réapparition provoquât une crise de nerfs. Donc Clotilde était montée dans le train à Perrache, sa course faite. Au moment où la locomotive démarrait, un homme, qui, vraisemblablement, avait pris place dans un compartiment



voisin, avait ouvert la porte du couloir. A la minute où le train s'engageait sur le viaduc du Rhône, cet homme avait sauté sur elle, l'avait prise à la gorge, et lui avait fait respirer le contenu d'une bouteille. Elle s'était aussitôt évanouie ou endormie. Et elle s'était réveillée aux Brotteaux avec un bâillon sur le visage, ligotée, et, bien évidemment, volée.

Le commissaire écoutait sans mot dire. Il demanda seulement si Clotilde pouvait lui donner le signalement de l'homme. Elle répondit de la façon la plus précise : chose fort remarquable, puisqu'elle n'avait vu l'agresseur que pendant les quelques secondes nécessaires pour qu'il l'anesthésiât...

A ce moment, le préparateur du Laboratoire arrivait. « Voulez-vous, demanda le commissaire, avoir la complaisance de chercher sous les banquettes un flacon. » La découverte fut vite effectuée : c'était une bouteille d'un quart de litre, en verre blanc, débouchée, avec l'étiquette « Éther sulfurique » noir sur rouge. « Merci. Vous avez ce qu'il faut pour révéler des empreintes ? Du carbonate de plomb ? Bien. Voulez-vous voir ce que ça donne. » Le préparateur avait ramassé le flacon correctement, un doigt dans le goulot, un doigt sous le fond, de façon à ne pas substituer ses propres empreintes

digitales à celles du malfaiteur. Il examina les parois après avoir soufflé dessus : la buée de son haleine montra des empreintes étendues et fort nettes. Il colora avec la céruse, passa délicatement un blaireau pour ôter l'excès de réactif. « Eh bien ? » « Ce sont des empreintes de femmes. » « Pas d'autres ? » « Pas d'autres. » D'un clin d'œil, le commissaire désigna Clotilde. Le préparateur se pencha sur elle, regarda la pulpe de ses phalanges. « Les mêmes » dit-il, sans inutiles commentaires. « Faut-il photographier le ligotage ? » « Inutile, l'affaire est réglée. Merci. » Le préparateur s'en fut, emportant la bouteille comme pièce à conviction.

Dans le compartiment, Clotilde se taisait, les yeux clos, toujours étendue, toujours encerclée des tours multiples de la corde. Au bout d'un instant, le vieux commissaire, très doucement, commença :

« Mon enfant, dans les agressions réelles, il n'y a jamais, absolument jamais de ligotage. Et pas davantage de bâillon. Les bandits du xvi<sup>e</sup> siècle, et les gentilhommes, qui avaient sensiblement les mêmes mœurs et la même douceur, employaient un instrument excellent qui se nommait la poire d'angoisse. C'était une petite masse piriforme qu'on introduisait de gré ou de force dans la bouche

de la victime, et qu'on ouvrait alors à l'aide d'un ressort. Les quartiers, au nombre de quatre, s'écartaient, collant la langue au plancher de la bouche et distendant les mâchoires. On ne pouvait plus ni crier, ni parler, ni manger, ni retirer la poire si l'on n'avait pas la clef. Cela était merveilleusement efficace, au point que, pendant les guerres de religion, lorsqu'une bande avait fait des prisonniers et qu'on ne décidait pas de les massacrer, on mettait des poires d'angoisse et on ne laissait qu'un ou deux gardiens, quel que fût le nombre des prisonniers. Chacun d'entre eux venait à son tour se faire retirer la poire à l'heure des repas, et la reprenait docilement ensuite. Nos mœurs édulcorées ignorent cette technique si précieuse. On a remplacé la poire d'angoisse par le bâillon. Or, aucun bâillon ne peut tenir, pour des raisons anatomiques qu'il serait trop long de vous exposer, mais qui sont tirées d'un calcul de proportion entre la saillie du menton et celle du nez. Il n'y a pas un malfaiteur au monde qui ne sache ceci : dès que le bâillonné est seul, il enlève son bandeau par de simples mouvements des mâchoires et du cou. Il n'y a donc jamais, absolument jamais de bâillon dans les agressions réelles. De même pour le ligotage. Il n'y a eu en France qu'un seul

homme qui savait ligoter : c'était M. Anatole Deibler : il attachait les deux coudes de son client derrière le dos avec un tout petit bout de ficelle. Pas n'importe quelle ficelle ; de la ficelle spéciale pour pains de sucre. Or, on ne fait plus de pains de sucre ; il n'y a plus de ficelles honnêtes ; et M. Anatole Deibler est mort. Quand j'ai vu les tours innombrables de cordelette qui vous entouraient, j'ai su immédiatement ce qui vous était arrivé, aussi clairement que si j'avais assisté à tout le drame. J'ignorais seulement la raison de cette mise en scène. Maintenant je sais cela aussi. »

La voix du commissaire devenait plus douce encore et plus pitoyable. « Mon petit, c'est très bien d'aimer un jeune homme, et ce n'est pas défendu d'aimer le fils de son patron. Vous n'avez peut-être pas lu *Hermann und Dorothea* ? Il faudra le lire pour vous consoler. Mais l'héroïne de Goethe emploie des moyens moins dangereux que ceux que vous avez choisis. Elle se contente de se fouler un pied sur les marches de la maison, ce qui lui permet d'entrer chez ses maîtres au bras de son bien-aimé. Vous qui êtes intelligente, et un peu compliquée, vous avez préféré vous constituer une dot. Il est probable que, depuis longtemps, vous

mettez à l'abri une part des fonds que vous gérez. Ne protestez pas, c'est pour les rendre, bien entendu. Aujourd'hui, affolée par la menace d'une rivale, et contrainte d'aller vite, vous avez annexé toute la somme qu'on vous avait confiée, et vous avez imaginé une mise en scène qui expliquait tout vis-à-vis de vos maîtres, et aussi pour nous. Mais vous n'avez pas pensé à divers détails que voici : 1<sup>o</sup> il n'y a que vos empreintes sur la bouteille d'éther ; 2<sup>o</sup> votre ligotage et votre bandeau dénoncent à eux seuls la simulation ; 3<sup>o</sup> nous trouverons quand nous voudrons l'endroit où vous avez placé votre argent, et celui où vous avez acheté l'éther et la corde. Vous êtes, j'en suis sûr, une admirable petite personne pour diriger un ménage et même une ferme, mais nous n'avez pas du tout l'étoffe d'une criminelle. Vous manquez de culture technique, et aussi, je crois, de méchanceté. Or vous voilà convaincue de vol, d'une part, au préjudice de vos maîtres, et d'autre part, de ce délit spécial qu'on appelle outrage à magistrat. Mais je crains que ce dernier point ne vous échappe un peu. Évidemment ce n'est pas dans le dessein de m'outrager que vous avez organisé ce scénario puéril et romantique. Comment est-ce que nous allons arranger ça ? »

Clotilde écoutait sans répondre et sans protester. Une longue suite de grosses larmes pressées coulait de ses grands yeux. Elle était vraiment touchante en Niobé, et décidément jolie. Le commissaire, cependant, entreprit de la déligoter. Clotilde délivrée et assise pleurait toujours et ne disait toujours rien.

Il y eut un rapport atténué. Mais tout de même le Parquet ne pouvait pas ne pas poursuivre. Seulement lorsque Clotilde comparut devant la quatrième chambre, ses patrons qui n'avaient rien compris à ce drame, et pour qui l'agression était évidente, vinrent déposer que leur fille de ferme était une héroïne. Sur ces affirmations véhémentes, il y eut une condamnation de principe, avec sursis. Un mois après Clotilde épousait le fils de ses patrons.

## L'ŒIL DU LAPIN

### I

Assis sur le rebord du toit, Pietro Pizzani regardait les passants sur les trottoirs étroits du Gourguillon. Il avait les pieds nus dans la gouttière en un point qu'une double obstruction avait transformé en une modeste citerne remplie par l'eau de la dernière averse. Ainsi Pietro Pizzani satisfaisait tout ensemble aux prescriptions de l'hygiène qui recommandent, dans la saison chaude, des pédiluves fréquents, et aux penchants d'une âme méditative qui se satisfaisait en contemplant l'effort d'autrui. Car, en ce dur été lyonnais, monter le Gourguillon représente un redoutable travail des muscles et

le descendre à bonne allure exige un sens exercé de l'équilibre. Dans ce décor cher à Guignol, proche d'ailleurs de la place où Mourguet est statufié avec son héros près de lui, Pizzani prenait le frais, purifiait ses extrémités de toute souillure et par le spectacle des vaines agitations exaltait ce goût du farniente qu'il devait à ses origines napolitaines. Peut-être songeait-il que l'état de lazzarone est le plus conforme qui soit à cet idéal de plaisir stable si justement prôné par Épicure ; peut-être songeait-il que son installation au sommet d'un monument, d'ailleurs chétif, évoquait les attitudes des saints stylites perchés sur leurs colonnes pour être plus près de leur Créateur, et converser plus commodément avec lui. Car Pizzani, encore qu'il fût né dans un bouge et qu'il eût occupé dans la hiérarchie sociale des postes divers mais toujours humbles, Pizzani ne manquait pas de lumières. Il avait immensément lu, non point dans ces coûteuses éditions que la haute bourgeoisie lyonnaise empile dans des armoires grillagées, sans en avoir écarté jamais les pages, mais dans ces sortes de déchets que l'argot du journalisme nomme le bouillon et celui des libraires les invendus, et qui sont destinés soit à l'empaquetage des épices et autres denrées usuelles,

soit à l'allumage des feux ménagers. Pizzani ne ramassait jamais un papier sans le lire. Ainsi avait-il acquis une sorte d'érudition fort étendue et très mal jointoyée. L'ensemble de ses connaissances évoquait ces mets appelés arlequins dans les tapis-francs et qui représentent les vidures d'assiettes et les fonds de plats des restaurants honnêtes. Dans la cervelle de Pizzani il y avait de la métaphysique, de l'agronomie, de la jurisprudence, de la grammaire générale et comparée, de la pathologie tant humaine que vétérinaire, de la zoologie et de la botanique, des comptes rendus de l'Académie des Sciences, des fragments de romans obscènes, de la théologie morale et casuistique, de la thermodynamique, la biographie incomplète de nombreux personnages, et surtout un prodigieux répertoire de causes célèbres, parce que c'est de ces pauvretés que notre presse est remplie, tant la quotidienne que la périodique. Pietro Pizzani pouvait raconter autant d'histoires criminelles que Don Quichotte savait de nobles aventures. Mais, non plus que Don Quichotte, Pizzani ne racontait pas. Il accumulait et s'imprégnait. On sait comment ce bain intérieur influa sur les destins de Don Quichotte : on va voir où il conduisit Pizzani.

Pendant, comme le soleil disparaissait derrière la basilique de Fourvière, Pizzani jugea que son bain et sa méditation avaient assez duré. Il sortit ses pieds de la gouttière, les essuya méticuleusement avec son mouchoir de poche, enfila ses espadrilles, et, d'une enjambée, gagna la lucarne proche. Il fut chez lui. Le domicile de Pietro Pizzani comportait trois pièces toutes mansardées : l'une était le domaine de madame Pizzani, la seconde le cabinet de travail, et la troisième la chambre des lapins. De la première il n'y a rien à dire : c'était tout ensemble une chambre à coucher, une cuisine et le lieu ordinaire des réunions : quelque chose comme le living-room des villas anglaises, ou le Wohnzimmer des bourgeois allemands du sud. Le goût de la vérité oblige à bien spécifier que le mobilier n'évoquait en rien le confort de l'ère victorienne, ni le style munichois d'ailleurs si déplorable, mais plutôt le style taudis, et taudis à la fois napolitain et lyonnais, ce qui impose une notion de crasse, épaissie conformément à une progression exponentielle. Le cabinet de travail, ou comme disait Pizzani, le studio, ou encore le laboratoire, était d'une autre originalité. Les cloisons qui étaient nombreuses parce qu'il y avait des refends et des loges, étaient

tapissées depuis la plinthe jusqu'au plafond d'une iconographie aussi panachée que l'érudition du locataire. Des personnages de tous les temps et de tous les lieux, des paysages et des monuments empruntés aux cinq parties du monde, alternaient avec des caricatures, des scènes historiques, et des plans d'usines. Tous les musées étaient représentés : la National Gallery, Brera, les Uffizi, le Louvre, l'Alte Pinakothek, l'Ermitage, l'Accademia vénitienne, la Galerie vaticane, le Prado, et tout de même le Palais Saint-Pierre, puisqu'on était à Lyon. Les chefs tant civils que militaires qui s'étaient couverts de gloire pendant la dernière crise de folie collective étaient là, sans tenir aucun compte du côté où ils avaient combattu. Car il n'y avait dans ce prodigieux disparate nul souci des rencontres ironiques et des dissonances. Quelques gravelures, à tout prendre ni plus ni moins lourdes que les spinthriae pompéiennes s'offraient en spectacle aux yeux de dogue du prince de Bismarck ou au regard froid du président Brisson. Des girls levaient des jambes ingénues et gainées devant le Sacré Collège au grand complet. Presque toutes ces effigies avaient été enrichies d'un encadrement économique au crayon de couleur. Des lois obscures

avaient présidé à l'ordonnance de ces rehauts. Caserio avait trois ovales concentriques d'un vert acide ; Ludendorff une bande rouge de plus d'un travers de doigt ; Pranzini rien du tout. Un cambrioleur sans gloire avait l'honneur d'une bandelette de papier doré collée tout autour. Mais sans doute ce palmarès avait-il ses correspondances secrètes dans l'âme hermétique de Pizzani ; un jour peut-être un décrypteur doublé d'un psychologue exceptionnel, pourra-t-il... Pourquoi se leurrer ? Les collections de Pizzani sont dispersées aujourd'hui, et l'âme même du héros a sombré. Mais n'anticipons pas.

L'ultime pièce de ce remarquable appartement était la chambre des lapins. Au troisième et dernier étage du plus urbain des immeubles, Pizzani entretenait un clapier. On eût pu croire qu'il y était poussé par l'esprit de lucre. Nous verrons qu'il n'en était rien. Cependant les lapins ne coûtaient pas cher. Rendons hommage à la vérité : le couple primitif ou originel avait été emprunté au cours d'une expédition punitive chez un voisin que Pizzani n'estimait pas, pour des motifs sociaux et esthétiques. Ce couple bien que mal acquis, aux yeux d'une loi sévère, avait prospéré et pullulé. Sa pro-

géniture était nourrie exclusivement d'épluchures extraites des poubelles — ou, pour parler lyonnais, des seaux à équevilles — et d'herbe ramassée non loin, aux pentes de Fourvière. Ainsi, le ménage Pizzani se ravitaillait à peu de frais en chair succulente. Mais là était seulement la raison apparente du clapier. Il y en avait une autre. Pizzani conversait avec ses lapins, et, avant toute décision grave, leur demandait conseil. C'est eux qui lui avaient enseigné par une mimique qu'il était seul à savoir interpréter, l'installation du bain de pieds dans la gouttière, la convenance de méditer sur les toits, l'obligation morale de se constituer un musée avec des coupures de journaux, quand on ne peut pas acheter des Ruysdael ou des Andrea del Sarto authentiques. Ils lui indiquaient bien d'autres choses encore, ainsi que nous allons le voir.

Pizzani, rentrant chez lui par la lucarne constata que sa femme n'était pas seule. Il y avait en visite sa maîtresse. Car Pietro Pizzani, comme le roi David, comme Louis XIV, comme Félix Faure, et comme d'autres qui n'ont pas les mêmes excuses, tenait une comptabilité galante en partie double. Non point qu'il ne sut résister aux aiguillons de la chair. Piètement nourri, de santé médiocre,

le sang napolitain réfréné par l'air froid du Rhône, Pizzani se fût contenté sans regret d'une femme unique, d'autant que sa femme légitime lui était chère. Mais les lapins en avaient décidé autrement. Une certaine façon de rabattre les oreilles, de cligner de l'œil et de froncer les babines avait clairement manifesté à Pizzani l'absolue décision du sort. Il avait obéi. Parmi les fréquentations ordinaires du ménage, figurait Carlotta Gallerate, italienne comme eux, non point napolitaine, mais laghiste, c'est-à-dire de cette région charmante, où le Milanais confine au Tessin et que baignent les lacs de Côme, Majeur et d'Iseo. Il lui expliqua l'oracle dont les lapins avaient été le truchement. Peut-être prit-elle ce récit pour une fable ou pour un galant prétexte. Pizzani avait un regard, non point de jettatore, mais d'ensorceleur. Elle ne discuta point. Et le plus fort est que l'épouse ne discuta point davantage. Elle aimait fort son mari. Elle en avait peur, non pas un peu, mais extrêmement, parce qu'elle le croyait sorcier. Et puis elle n'était pas remarquablement intelligente. Bref, les choses s'arrangèrent avec la plus grande simplicité.

Ce jour-là donc, Pizzani trouva Carlotta chez sa femme, leur tint quelques propos

touchant la chaleur qui était forte, et l'agrément des stations sur le toit, puis engagea Carlotta à l'accompagner dans la chambre aux lapins où il avait diverses choses curieuses à lui faire voir.



## II

Le surlendemain matin, vers dix heures, un gardien de la paix qui assurait le service d'ordre rue Ledru-Rollin fut abordé par un homme venant de la gare de Lyon.

— Monsieur le garde, je voudrais vous parler.

— Parlez, mon ami.

— Je viens de tuer ma maîtresse.

Le garde eut un sursaut, et examina l'homme, vit qu'il était correctement vêtu, mais qu'il avait un regard étrange.

— Où ça, avez-vous tué votre maîtresse ?

— A Lyon.

— Et quand ?

— Avant-hier soir.

— Et pourquoi l'avez-vous tuée ?

— Parce que le lapin l'a voulu.

Cette dernière explication semblait donner la clef du mystère.

— Mon ami, vous êtes saoul. A cette heure-ci du matin ! si c'est pas une honte !

— Je ne suis pas saoul. J'ai tué ma maîtresse.

— Et pourquoi me dites-vous ça à moi ?

— Parce que je ne peux plus m'expliquer avec le lapin.

Tout cela, rue Ledru-Rollin, au milieu du trottoir, dans la foule que vidaient les trains de banlieue. Le garde prit son parti, le seul qui fut réglementaire.

— Accompagnez-moi au commissariat.

La scène recommença. Le secrétaire de police, — on n'avait pas dérangé le commissaire pour un ivrogne —, exaspéré par l'insistance du déposant, prit le parti de téléphoner à la Sûreté de Lyon. Le chef de la Sûreté annonça qu'il allait envoyer vérifier sur place : le Gourguillon est à deux pas de ses bureaux. Une heure après, Lyon confirmait que Carlotta Gallerate avait disparu depuis l'avant-veille, et que Pizzani avait pris la veille au soir le train pour Paris. On tira Pizzani du violon, et le commissaire en personne écouta le récit étrange dont voici le résumé :

— J'élève des lapins. Pas pour les manger.

Pour communiquer avec l'au-delà. Ils savent. Ils expliquent avec leurs oreilles, leurs yeux et leurs babines. Avant-hier j'ai emmené Carlotta chez les lapins parce que je savais qu'ils avaient quelque chose à me révéler la concernant. Tout de suite le vieux mâle m'a regardé en rabattant l'oreille droite, puis il a regardé Carlotta et il a fermé l'œil gauche trois fois. J'ai compris. Tout de même j'ai hésité. C'était mal d'hésiter. Il a regardé une seconde fois. Alors j'ai obéi. J'ai pris ma hache et j'ai fendu le crâne de Carlotta. Elle est tombée. Alors je l'ai découpée avec un couteau et une scie. Puis j'ai gâché du ciment : j'en ai fait des pains hauts de quatre-vingts centimètres. Dans chacun j'ai mis un morceau de Carlotta : les deux jambes, les deux bras, le tronc coupé en deux dans le sens de la hauteur. Cela faisait six pains de ciment qui ressemblaient à des bornes. Je les ai alignés dans la chambre aux lapins ; puis j'ai tout lavé. Il n'y avait plus une tache de sang nulle part. Ensuite j'ai emporté la tête dans un panier, La tête ne devait pas être dans le ciment : elle devait être libre. Je me suis promené avec le panier et la tête de Carlotta tout le long des quais de la Saône, jusqu'au confluent, et j'ai jeté la tête dans le Rhône, à la Mulatière. Cela avait duré beau-

coup de temps. Hier j'ai compris que je devais aller à Paris, j'ai pris le train. Ce matin, j'ai rencontré un garde. Je lui ai tout dit, parce que je devais tout lui dire.

Les conversations téléphoniques reprirent. La Sûreté de Lyon retrouva les six bornes de ciment proprement alignées. Quand on les fendit, dans la chaleur de juillet, ce fut atroce. Les lapins regardaient. A chaque coup de massue, le vieux mâle baissait l'oreille gauche et clignait l'œil droit.

# ÉMILIENCE

## I

### *Scherzo*

Le studio d'Alain est une vaste pièce, peu claire, tapissée de livres sur trois côtés. La quatrième paroi est enrichie de quelques bonnes toiles. Au milieu, est une table de dimensions anormales. C'est d'abord qu'un nombre surprenant de classeurs, d'instruments et de livres y entourent le sous-main. C'est aussi que le meuble géant met une Sibérie entre le travailleur et les importuns. Près du téléphone, un vase toujours garni de fleurs. Les fauteuils sont austères : mais il y a un divan, Sous les fenêtres coule une eau que César déjà traitait de molle, et qui

n'a fait aucun progrès depuis. Peu de bruit : parfois une sirène ; le roulement des voitures est ouaté par l'atmosphère la plus sage du monde. C'est la fin de l'hiver. Une lumière grise achève de s'éteindre ; car voici la nuit. Depuis longtemps une lampe est allumée, qui éclaire un coin seulement de la table. Mais l'ombre a envahi tout le reste du studio. Un téléphone intérieur grésille.

— Faites entrer.

Une tenture se soulève. Une femme pénètre. Alain s'avance, baise la main. La visiteuse est élégante. Elle marche souplement. Elle n'est pas jolie : les yeux médiocrement fendus. « C'est absurde, pense Alain, en constatant ce détail : les yeux ne sont pas fendus, ce sont les paupières. Si l'on parlait français correctement, on dirait d'une femme qu'elle a une large fente palpébrale ; et non pas même qu'elle a de grands yeux. Le moindre manuel scolaire enseigne que tous les yeux, tous les globes oculaires sont, à infiniment peu près, de la même dimension. »

Cependant qu'Alain se gourmande de ses impropriétés, la dame tient des propos amènes, mais de faible importance. Elle affirme qu'elle avait, par hasard, un quart d'heure libre, et qu'elle en a profité pour venir voir un homme qu'elle n'a jamais occa-

sion de rencontrer. De fait, Alain et elle se sont vus au total six fois, dans des lieux assez panachés. Et il n'y a aucune chance, absolument, pour que jamais leurs chemins se croisent, parce qu'ils n'ont aucune occupation, ni aucune préoccupation communes, ni aucune relation commune, à l'exception de celui qui les a présentés l'un à l'autre, il y a cinq ou six ans. C'était très loin d'ici, dans une vallée haute, où Alain faisait une cure de silence, de solitude et de chasteté, et où il n'a pas été ravi qu'on le rencontrât. Depuis, il a vu Émilienne quand leur intermédiaire à traversé la ville où ils demeurent, et, pour économiser son temps, et débayer d'un coup ses accointances, les a invités ensemble. Oui, cinq fois en six ans, pas plus. Au fond, ils ne se connaissent pas du tout.

Cependant Émilienne s'est installée. Elle pépie, gentiment. Elle n'est décidément ni jolie, ni laide. Et puis, on ne saurait décider, parce qu'elle change de visage à chaque seconde. Cela est tellement curieux qu'Alain ne l'écoute pas. Il suit seulement le film de ces traits agités. Non, décidément, elle n'est pas jolie du tout. Mais Alain a trouvé ce qui la rend si amusante. C'est sa moue ; ses moues, plutôt. Sa bouche se transforme à chaque mot, ainsi qu'on voit changer ces

masques japonais faits d'une matière élastique, et dont on pétrit l'expression en même temps que la substance. Les lèvres d'Émilienne semblent ne pas avoir de dessin propre. Elles sont mués comme des tronçons de serpent corail. L'accueil, le dédain, la douceur, la crainte, l'appel et mille choses obscures y ondulent, enharmoniquement. Oui, enharmoniquement : on ne sait jamais si la moue va rester majeure ou mineure ; et le ton change, alors qu'on le croit affirmé. Tel coin de bouche qui semble dièse est devenu le bémol correspondant, parce que la ligne qui le continue a changé de sens. Après cela, les paroles qui sortent de tout ce mouvement, impossible de les suivre. On est tout à ce chromatisme, à cette mélodie plastique qui dispense d'écouter le livret. Et c'est décidément très amusant. Très amusant, avec un peu de trouble, parce que tout ce rose animé est humide, et qu'on aperçoit des dents qui sont jolies et la pointe dansante d'une langue aiguë. Cette langue aussi doit être chromatique ; et l'on a grande envie d'aller voir de plus près.

Voici cependant une pause ; et sur un accord résolument mineur. La moue, à cet instant, est faite de coins abaissés. Et les yeux sont pleins de douceur triste. Alain discerne

le livret de ce lied élégiaque : « Je suis très seule. J'ai besoin d'un ami, qui ne serait que mon ami. J'ai pensé à vous. Est-ce que vous voulez ? »

Alain ne regarde plus le drame plastique des moues, pour lors interrogantes et pleines de perspectives indéterminées. Alain, qu'une longue étude a rendu capable de dédoublement, entame, d'une voix chantante, un discours, qu'il n'écoute pas, sur les douceurs de l'amitié pure. Cependant il pense :

— Ami. Ami des femmes. La belle tirade de Ryons, ou plutôt d'Alexandre Dumas fils, car son héros c'était lui-même. Et il le savait bien, par expérience, le rôle de l'ami des femmes. « Quand sa conscience lui murmure plus de noms qu'elle n'en voudrait entendre, et qu'elle arrive au mien, elle s'écrie : non, celui-là ne compte pas. Je suis celui qui ne compte pas. » Ainsi cette petite Émilienne vient m'offrir les chastes trésors de son cœur amical, alors qu'un autre que je sais, tient, assez lourdement, auprès d'elle, un emploi de moindre repos. Dans huit jours, ou dans quinze, nos ententes liliales se défloreront entre deux draps, à moins que ce ne soit sur un canapé. Mais je ne serai que l'ami : cela sera donc sans importance. Je vais être celui qui ne compte pas. Ainsi soit-il.

Et comme ses développements oraux sont d'un juste synchronisme avec ses cogitations, il conclut les deux ensemble par un sourire où les premiers mettent de la fadeur et les autres de l'ironie. Mais Émilienne qui n'a suivi que le discours, heureuse d'un si prompt accord, se lève, marche vers Alain, et lui met sur les lèvres un baiser agile où l'on reconnaît cette volupté des tourterelles décrite en vers ailés par un tendre poète : « Da mihi basia, da mihi centum et mille, da mihi columbatim. » Au vrai, il n'y en eut ni cent ni mille ; il y en eut un seul, et de la qualité que célébrait l'idyllique. Un seul, mais parfait. Après quoi, elle eut, avec une moue inédite, le mot le plus imprévu : « Amis, rien qu'amis ».

On ne peut dire qu'Alain est atterré par la discordance du mot et du geste. Ce serait excessif. Mais son expérience est surprise. L'échelle de ses fréquentations qui va de la péronelle à l'étage opposé de la hiérarchie sociale, ne lui a jamais fait jusqu'ici rencontrer une déclaration d'amitié pure aussi étonnamment conclue et dans le moment même où elle est proclamée. Mais sa surprise est discrète, encore que frémissante. Et sans plus de serments ni de sceaux, on prend rendez-vous pour le lendemain. Comme si désormais ces

deux êtres, il est vrai de sexes complémentaires, qui se voyaient jusque-là une fois par an, ne dussent plus demeurer vingt-quatre heures sans rencontre. Et ils sentent bien, l'un et l'autre, que ce n'est plus possible en effet.

\* \* \*

Lorsqu'Émilienne a disparu, Alain, le premier shok passé, sent l'urgence de méditer et de voir clair. Et d'ailleurs, il serait bien incapable de toute autre occupation, et singulièrement de travailler. Un baiser sur les lèvres, même impromptu, n'est pas un tel événement dans la vie d'un homme. Mais ce n'est jamais une chose complètement négligeable. Ici, il y a en outre l'effet de la surprise qui, en ces sortes d'aventures, comme à la guerre, est mère de la victoire ou de la défaite suivant qu'on la procure ou qu'elle vous atteint. Alain venait de subir l'attaque sans plus de préparation que les troupes de Luxembourg à Steinkerque, et, comme les princes de la maison royale, il avait combattu sans même assurer le nœud de sa cravate. Mais, au fait, songe-t-il, cette comparaison est déplorable ; je n'ai pas le moins du monde combattu ; j'ai tout accepté sans la moindre lutte.

Me voici l'ami, — sans avoir la plus faible illusion sur la portée de ce terme, — l'ami d'une femme que je ne connais pas du tout et qui me tombe du ciel comme un autour sur une grive. Qu'est-ce, exactement, qu'elle me veut ? Répondre à cette question si simple allait lui prendre deux mois de sa vie, deux mois d'angoisse, et le rendre parfaitement malheureux.

Mais, à cette minute, il n'est qu'amusé. Et il remémore tout ce qu'il sait d'Émilienne. C'est une petite bourgeoise dont un de ses amis c'était toqué naguère. Mais d'autres auparavant. Et le bruit n'avait jamais couru qu'elle les eût repoussés. Il est vrai que c'eût été un bruit honnête et que la nature de ceux-là est de très peu courir. En tout cas, Émilienne, au dire de ses amis, est facile. Alain se rappelle distinctement qu'au moment où l'on a annoncé sa visite, il y a maintenant à peine une heure, sa première pensée, en entendant ce nom, a été : « Ah oui, cette petite femme si accueillante. » Et donc, s'il a interrompu son travail pour la recevoir, ce qu'en principe il exècre, c'est en vertu, — comme « vertu », se dit-il, est en l'espèce un mot qui semble déplacé —, c'est en vertu de cette action nommée par Aurélien Scholl « l'attrait merveilleux de la facilité ». Ce mot,

excellent, est au début d'un poème peu lu, intitulé *Denise*. Donc le premier caractère d'Émilienne ou plutôt de l'image qu'Alain se fait d'Émilienne, c'est la facilité. La manière qu'elle a de baiser sur les lèvres un homme qu'elle connaît fort peu, qui ne l'a point sollicitée, qu'elle est venue voir expressément pour lui proposer un pacte d'amitié pure, voilà qui confirme jusqu'à l'évidence, — ce critère cartésien de la certitude —, la facilité, caractère essentiel, ou diagnose, d'Émilienne. Ceci posé, le reste va de soi. C'est une toute petite aventure, dénuée de malice, puisqu'il n'y aura ni pièges, ni séduction, ni rouerie. C'est un caprice, comme le Chavigny de Musset le définit et le pratique. Ce n'est rien. Et il faudrait être un peu sot pour n'en point profiter. Inutile même de rien déranger aux liaisons courantes. Car il y a toujours chez Alain des liaisons courantes, et simultanées. Jamais, affirme-t-il, moins de quatre à la fois ; chacune servant de protection contre les conséquences des autres ; ou de contrepoison. Il n'est pas établi que cette présomptueuse multiplicité soit d'une réalité continue. Mais cela est, en moyenne, à peu près exact. Si Émilienne entre dans ce blason, elle brochera sur un tout écartelé. Il n'est peut-être pas utile de l'en avertir. Elle n'a d'ailleurs posé au-

cune question. Amis, rien qu'amis, cela ne suppose aucune intrusion dans les liaisons en cours.

Amis, rien qu'amis : la jolie formule. Quelle façon exquise de s'offrir sous le loup de la décence. Et comme le baiser qui a scellé le pacte en précise l'interprétation. C'est le prélude d'un jeu charmant, où il est bien entendu que l'on ne prendra rien au grave : une toute petite intrigue, aussi légère à dénouer qu'amusante à nouer. C'est un caprice.

## II

*Un poco ritenuto*

La seconde rencontre, fort brève, s'est passée à définir et commenter le pacte : amis, rien qu'amis. C'est un peu plus complexe que le programme imaginé la veille par Alain.

Et d'abord, Émilienne n'est pas libre. Elle a, comme elle dit, des devoirs. Et, pour ce mot grave, il y a une moue spéciale, qu'on imaginerait ironique, et qui ne l'est à aucun degré. Émilienne n'a pas le sens de l'ironie : elle en est insusceptible ; elle y est imperméable. Comme l'immense majorité des femmes, d'ailleurs. Mais là n'est pas la question.

Elle a des devoirs. Premièrement, des devoirs professionnels. Elle vend de certaines



choses, peu importe lesquelles, dans des conditions qu'elle ne dit pas. Peut-être, elle est vendeuse dans un grand magasin, ou caissière, ou comptable. Ce faisant, elle déroge ; elle le sait : elle ne le dit pas ; elle l'indique par une moue où s'avèrent tout ensemble le courage, une acceptation résignée, et le dédain pour l'injustice du sort. Que de choses dans une moue d'Émilienne ! Certes, son ascendance consacrait son activité au négoce ; mais on n'y commercerait que de son bien. Émilienne aide à des transactions dont les objets sont à d'autres. C'est une marche descendue dans la hiérarchie des professions non libérales. Cependant il faut louer Émilienne, car elle pourrait trafiquer d'autre chose qui précisément lui appartient en propre, qui est charmant, et qui, à n'en point douter, serait d'un placement fort rémunérateur. Si elle s'abstient de ce commerce, ce n'est ni par pudeur, — ah ! cette moue exquise lorsqu'elle déclare qu'elle n'en a aucune, et d'ailleurs Alain a des raisons personnelles et récentes d'avoir de cette carence tout au moins un pressentiment —, ni faute d'occasions. C'est par dignité. C'est le mot même qu'elle emploie, et qui lui plaît, et qui est un mot propre en ce qu'il fait saillir ce caractère bourgeois qui est le fond imprévu, mais sûr, de son es-

prit. Donc Émilienne, bourgeoise occupée, a peu d'heures disponibles. Tant mieux, pense Alain, elle ne m'empêchera pas de travailler.

Secondement, Émilienne a des devoirs sentimentaux. Elle a un ami. Un ami qui n'est pas « ami, rien qu'ami ». Après une liaison qui a été le grand amour et qui a fini tragiquement, elle a subi divers essais qu'elle affirme successifs, non simultanés, elle y insiste. Mais, après le tout petit incident d'hier, Alain a un peu de peine à la croire ; et cependant il n'a pas tout à fait raison ; et cette notion de simultanéité est bien plus difficile à préciser qu'il n'imagine. Parmi ces épisodes est celui du camarade par qui Alain fut présenté. Mais aujourd'hui, Émilienne est stabilisée. Elle n'en fait aucun mystère. Jules est chargé de maintenir le calme dans son cœur tourmenté.

Jules possède une âme loyale, un cerveau bas de plafond, de la fortune, des loisirs, une grosse santé et, dans le culte d'Éros, peut-être plus de force que d'adresse. Il ne lui manque, pour faire figure dans le monde, que de ne pas dire « Messieurs-dames ». On sent d'emblée ce qui lui fait défaut pour combler les vœux d'Émilienne. Comme elle est un peu snob, elle préférerait n'avoir pas eu à lui apprendre qu'il ne faut pas manger avec ses

doigts. Comme elle a le goût de la vie intellectuelle, elle lui reproche de ne connaître des arts et des lettres que ce qu'elle lui en a montré. Ce mâle laisse son bovarysme insatisfait. Si l'on réfléchit à ceci qu'elle n'a jamais accepté de lui nulle sportule, et qu'il ne la comble pas de présents ; si l'on considère qu'elle le tient socialement, et du point de vue de la culture, pour un inférieur, on est amené à supposer qu'il joue auprès d'elle le rôle exclusif d'étalon. Et comme Émilienne abonde, dès l'abord, en confidences ingénues sur les états émotifs de sa propre sensibilité, on est vite renseigné sur d'assez graves discordances entre ce qu'elle attend et les menus qui lui sont servis. Au total, Alain estime la situation de Jules tout à fait précaire, et une première tentation lui vient d'éliminer ce lourdaud. Et parce que cela lui semble facile : et parce que, décidément, Émilienne l'amuse extrêmement. Mais Alain conclut trop vite, et, en l'espèce, raisonne comme un sot, pour avoir sous-estimé la position de l'adversaire.

Ainsi donc, les obstacles sont nets. Émilienne, très peu libre parce qu'elle travaille, consacre le peu de temps dont elle dispose, et, bien entendu, le repos hebdomadaire, au compagnon élu. Dans des conditions telles, le

rôle de l'ami semble devoir être extrêmement simplifié. Alain pourrait demander que cet emploi fût défini, et, puisqu'on est venu le chercher dans son antre, prier qu'on lui dît pourquoi. Trop sûr de lui, emporté par le projet aussitôt construit d'une conquête totale qu'il estime aisée, il se jette dans une improvisation sur les offices qu'il entend s'attribuer désormais, sans s'inquiéter de savoir comment il pourra servir une icône aussi emmurée. Et il fait miroiter devant Émilienne toutes les séductions auxquelles elle va être conviée.

D'abord, puisqu'elle vient d'exprimer le désir de voir avec un guide élu les œuvres d'art, ils visiteront ensemble les musées. Car Émilienne, bien française, ne connaît rien de la ville qu'elle habite. Elle a vu le Louvre, comme tout le monde, c'est-à-dire qu'elle a un souvenir précis des escaliers. Surtout elle appartient à l'élite à qui ce grand mystère a été révélé que le Régent exposé dans la galerie d'Apollon est un faux. Mais là s'arrête sa documentation. Son premier amour l'a conduite à Venise et à Florence : elle a donc vu l'Accademia et les Uffizi. Mais elle ne distinguerait pas un primitif flamand d'un lakiste, et, devant un Robusti, on l'étonnerait fort en lui disant qu'elle regarde un Tintoret.

C'est qu'il ne faut pas, observe Alain, voir les œuvres d'art avec son amant, mais avec son ami. Ils iront au concert, et au spectacle ; et justement Émilienne aime fort la musique : cela même la fait songer à l'urgence d'acheter un piano. Ils liront ensemble. Émilienne adore les vers, surtout ceux de Musset. Alain lira *les Nuits*, et *Mardoche*, et *Rolla*. Est-il joie plus grande que s'enivrer ensemble de poésie. Surtout, ils causeront. Alain a toute sa vie à raconter ; Émilienne a son cœur à expliquer : cela promet des soirées fort pleines.

Et puis, ils s'évaderont : le monde est à eux. Tout ce qu'Alain a vu par la vaste Terre, il faut qu'il le lui montre, qu'il le lui commente, et sur place. Ils retourneront en Italie, bien qu'un maladroït la lui ait gâchée. Et ils ne s'abaisseront pas à la platitudo du programme Cook. Foin du Capitole et de Saint-Pierre, du Canal-Grande et du Rialto, de la fadeur imbécile qu'est l'Isola Bella. Ce qu'il leur faut, c'est méditer, coude à coude et cœur à cœur, sur la terrasse de Fiesole, c'est une retraite à la Certosa d'Emma, ce sont les villages mystiques de l'Ombrie, les rives du Trasimène, la côte adriatique de l'ancien Exarchat et son charme byzantin, les régions qu'ignorent les touristes dans les Abruzzes, le Basilicate et le Molise, surtout le paradis tri-

naerien, la Sicile, éden des amants, — Alain se reprend en hâte —, des amis enivrés d'avoir mis en commun leurs fièvres intellectuelles. Mais pourquoi s'en tenir à la seule Italie ? Tant d'autres splendeurs les sollicitent : l'Acropole et l'Erechteion, les fjords et le soleil de minuit, l'Ermitage et le Kremlin, l'Alhambra et l'Escorial. Et toute l'Allemagne : la Pinacothèque, le musée de Dresde, Bayreuth et le Prinz-Regent, la cathédrale d'Ulm, les fauves d'Altona, l'ascension nocturne du Hartz et les évocations gœthiennes. Et puis, plus loin, toujours plus loin, les caïques aux Eaux-Douces d'Asie, les dahabiehs sur le Nil, la descente du Mississipi, les promenades en barque dans les forêts des Florides, parmi les lianes parfumées et l'odeur d'ambre des crocodiles.

Mais Émilienne n'est libre que le soir, lorsque les stores métalliques ont chu devant son magasin, et à la condition que Jules, égaré par quelque duperie, la croie auprès de sa vieille tante. Tous ces spectacles, tous ces voyages, les deux amis, tout fraîchement amis, en jouiront alternativement dans le studio d'Alain et dans le petit appartement d'Émilienne. Qu'importe, ils ont tant de choses à se dire. Et d'abord, à se connaître : et c'est le plus passionnant des arts et le plus

délicieux des voyages. Aujourd'hui on a seulement jeté les grandes lignes. Demain, rendez-vous au restaurant. En dînant ensemble, on s'organisera.

Cependant qu'Alain se grise d'évocations et de rêves, il néglige de suivre dans le regard d'Émilienne l'effet de ses prosopopées. Que sert, Alain, cette longue expérience, s'il vous échappe que vous avez déliré seul. Cette petite chose, en l'honneur de qui votre imagination vient de parcourir la terre, vous écoutait d'un visage inquiet et puis qui s'est glacé. Son désir était tout autre, sans doute, que votre ambitieux périple ; il fallait vous en soucier. Vous bâtissez une féerie où son choix n'est pour rien. Vous ne songez que pour vous ; vous ne songez qu'à vous. Ainsi, dès la seconde rencontre, vous allez à des mirages, sans connaître si vous êtes suivi.

## III

*Tempo di minuetto*

Le rêve d'Émilienne est de connaître le grand monde, dont elle se fait une idée ravissante mais inadéquate. Comme elle est fort loin d'être sottie, elle juge à leur exacte valeur les titres par quoi elle pourrait justifier son accession. Car, d'avoir échangé du guingan contre des pistoles, ni d'avoir eu des aventures, ou, comme elle dit en mauvais termes, une vie sentimentale compliquée, ne sont des brisques suffisantes pour être naturalisée dans ce milieu idéal. Alain a senti qu'ici est le point où donner l'assaut et, dès le premier repas où ils sont tête-à-tête, entreprend de l'émouvoir en discourant sur ce propos.

Pour commencer, qu'est-ce que le monde ?

Émilienne, interrogée, convient d'abord que l'argent ne doit rien avoir à faire dans cette définition. Car, précisément, elle rencontre, et beaucoup trop à son gré, abondance de gens qui sont comblés des biens de la fortune, récemment ou depuis leurs seuls auteurs directs, et qui n'ont ni des manières simplement correctes ni une langue châtiée. Et elle ajoute que le monde lui paraît être, à cause de ceci, l'assemblée des gens qui évitent de certaines fautes auxquelles la bourgeoisie où elle fréquente se laisse trop facilement aller. Sur quoi, elle donne comme exemple « je lui ai causé » et Alain fait une si atroce grimace qu'elle juge d'abord qu'il s'est cruellement brûlé, ce qui est improbable, avec des olives farcies.

Sitôt les traits décontractés, Alain rétorque que cette faute qui tend d'ailleurs à se répandre, et qui finira par s'installer triomphante dans le dictionnaire de l'Académie, est encore tellement abominable, — ce ne serait pas trop de dire obscène, car obscène est, au sens étymologique et propre, l'expletif d'abominable —, cette faute donc, la plus horrible de toutes, ne devrait pas servir à discerner les gens du monde d'avec les petites gens, mais la menuaille d'avec les pouilleux. Au surplus, distinguer l'aristocrate par sa langue n'est

point chose commode. Car si, d'une part, la noblesse historique et ceux mêmes de ses représentants qui ont constitué parmi les immortels le parti des ducs, a longtemps méprisé le beau langage et même l'orthographe ; et si, aujourd'hui encore, on peut être né et manquer de déférence envers la règle impérieuse qui gouverne la correspondance des temps, d'autre part il y a de très petites gens dont le parler est impeccable, quand il ne va pas jusqu'à être prétentieux. Ainsi donc ce n'est point à leur ramage que l'on reconnaît les phénix.

Et comme Alain est, trop souvent, entaché de cuistrerie, qui n'est précisément pas une chose tolérable chez un homme correct, il croit devoir illustrer son théorème de quelques paradigmes tirés de la sémantique usuelle. Il démontre à Émilienne bée que l'on reconnaît un homme qui sait sa langue à la congruité dans l'emploi de trois vocables difficiles qui sont : odyssée, impedimenta et avatar. Ces termes signifient respectivement : retour difficile, train des équipages militaires et changement d'apparence. Pour les bien entendre, il sied de connaître le grec pour le premier, le latin pour le deuxième, et le sanscrit pour le dernier. Et l'on établit fâcheusement qu'on ignore ces idiomes, désuets mais distingués,

quand on emploie *odyssée* pour aventure, *impedimenta* pour difficultés et avatar pour désagréments. Or, ces impardonnables erreurs, il arrive en mainte rencontre, que des gens d'honorable maison, et même de long pedigree, les commettent avec une inconcevable sérénité.

Émilienne, qui n'a pas le plus léger espoir de réussir sans fautes la dictée des Tuileries, est bien ravie d'apprendre que l'on peut, comme Martine, offenser la grammaire sans être irrémédiablement bannie des hautes sphères. Elle saute donc joyeusement sur cette autre hypothèse que le monde est composé de gens qui obéissent à de certains rites, et, plus spécialement, de ceux qui savent se comporter à table suivant de certaines conventions. Chancelante sur le terrain où participes et subjonctifs obéissent en leurs jeux à des règles trop mystérieuses, elle cuye retrouver ici ses avantages. Car Émilienne prend ses repas avec une application soutenue à des principes recueillis pieusement au hasard des rencontres. Elle tient son couteau entre le pouce et l'index, comme les enfants sages leur porte-plume, ainsi qu'elle a vu faire à des officiers de l'armée anglaise, hôtes de l'un de ses amis. Elle sait qu'on n'use point d'une lame ordinaire pour tran-

cher le poisson. Elle connaît toute la liturgie de l'œuf à la coque. Elle a même des notions sur l'art de fendre les bananes, de rabattre la pelure des figues et de sucrer les pamplemousses. Et là où elle soupçonne que son érudition est incomplète, elle sait que l'abstention est la plus forte des politiques. Alain qui, depuis le début des agapes, surveille chacun de ses gestes, sent l'heure venue d'exprimer son admiration et le fait avec hyperbole. Mais il ne transige point sur les principes, et, après avoir reconnu que, suivant un juste apophtegme, il est plus facile de parler comme un gentilhomme que de manger comme lui, il fait observer que nombre de personnes qui ne sont point du monde, précisément parce qu'elles sont à tout le monde, ont, à force de fréquenter la bonne compagnie, adopté très méticuleusement ses usages, et s'y conforment à la perfection, quand elles ont la sagesse de ne les point outrepasser en y mettant une affectation reprochable.

Comme il ne faut pas chercher la définition du monde dans la culture, ce qui serait vraiment plus qu'un paradoxe, une contre-vérité un peu forte, Alain est amené à considérer le signe auquel s'est arrêté Abel Hermant, à savoir l'oisiveté, avec, comme corollaire, le temps de mener les intrigues amou-

reuses. Ce critérium, encore qu'il ait sous la plume de son inventeur l'apparence d'une rosserie, a été la vérité même. Mais il ne saurait être sérieusement retenu depuis que la dureté des temps a banni l'oisiveté des milieux mêmes dont elle était l'apanage, et que le besoin de gagner une monnaie frelatée, et que l'on n'ose même plus nommer fiduciaire, lancine tous les citoyens. Et d'autre part, l'amour n'est plus aujourd'hui le monopole d'aucune classe sociale. Tout le monde s'y est mis, y compris les jeunes filles, quitte à transformer ses allures en bannissant les intrigues savamment filées, et en le faisant expéditif.

Tous ces systèmes jugés défectueux, Alain est bien obligé d'en présenter un autre. Il conclut donc que le monde est maintenant si brouillé dans le chaos de l'après-guerre, les barrières si fort abaissées, les catégories si compénétrantes, qu'on n'a plus d'autre moyen de s'y reconnaître sans chances d'erreur que le procédé fort rude d'exclure du monde tous ceux qui ne figurent pas dans le Gotha. Encore faut-il entendre : dans les deuxième et troisième parties du Gotha. La première, comme Émilienne le sait certainement, contient les chefs d'État. Elle a toujours été un peu mêlée. Elle est devenue

impossible depuis l'écroulement des empires et l'accession de gens qui ne sauraient prétendre à être rien de plus que des espèces. Poursuivant sa discrimination, Alain fait sentir à Émilienne combien il est honorable d'avoir son nom dans la deuxième partie, réservée aux seuls gentilhommes du Saint Empire médiatisés par le recès de 1803 ; mais que la troisième partie où sont les ducs et pairs de France, le peerage d'Angleterre et d'Écosse, les grands d'Espagne de première classe, les condéparients du roi de Portugal, les princes russes et la noblesse médiante d'Allemagne, est encore un lieu de très pure élection. Émilienne, peu familiarisée avec ces choses, écoute avec une moue inédite ; celle peut-être qu'elle eût inaugurée si M. Paul Painlevé, M. Henri Poincaré ou M. Einstein en personne lui eussent fait l'honneur imprévu de lui confier à elle toute seule des considérations inédites sur le développement des séries thétafuchiennes ou sur les rapports des covariants et des contrevariants dans les fonctions tensorielles. Car elle n'entend pas clairement en quoi un seigneur médiatisé peut être plus qu'un duc nonpair, ni ce qu'a d'artifice et de convention la parenté toute spirituelle d'un condéparient avec feu Sa Majesté Très Fidèle. Tout au

plus peut-on dire que ce fracas de noblesse et ce tintamarre de gentilhommerie caresse agréablement son oreille délicatement ourlée encore que roturière.

Cependant qu'on sert les fruits dans des corbeilles, et qu'Alain offre à son amie de lui faire connaître quelques spécimens choisis des grands de la terre, Émilienne, tout en découpant une banane avec des grâces appliquées, pense à Jules qui boit la bouche pleine, et qui enfourne les asperges à plein poing, de sorte que l'on peut craindre qu'il ne se croque, de surcroît, les phalangettes. Et cette image, par quelque côté désobligeante, mais par quelque autre émouvante dans la mesure où elle est pitoyable, l'empêche d'écouter Alain tout fleuri de propos avantageux.

I'

*Agitato*

Alain attend Émilienne dans le studio. Une feuille vierge de toute écriture atteste le retard du travail quotidien. Immobile comme Çakia-Mouni, mais non point comme le bouddah détaché des vains prestiges, Alain est plongé dans son rêve.

Depuis trois jours, heure pour heure, il n'a pas un instant détaché sa pensée de cette unique image. Ou plutôt, son esprit rattache à cette image toutes ses sensations et toutes ses pensées. De sorte que sur la plus imprécise connaissance, et volontairement imprécise, il construit un fantôme scintillant, tout chargé de grâces et d'attraits. Mais il le sait. Et son expérience a reconnu, dès la première



minute, les symptômes de cette cristallisation que Stendahl a décrite et que ce grand maître de la psychologie critique a donné comme le signe de l'amour-passion. Seulement ici la cristallisation est consciente. Ce qui ne veut pas dire qu'elle est volontaire. Alain sait qu'il fabule, qu'il crée un mythe, qu'il aime une ombre à laquelle il a donné le nom d'Émilienne. Il sait qu'il n'aime pas Émilienne. Mais il ne peut se distraire de ce mirage ni par le travail, ni par le plaisir. Et cette obsession lui est tout ensemble enivrante et amère. Celles qu'il nomme les liaisons en cours ont en vain manifesté leur existence. La vue d'autres femmes lui est importune, et leur commerce odieux. Il a tenté de reprendre un livre commencé. En vain. Tout le ramène à la seule préoccupation. Il sent tout ce qui passe dans sa conscience polarisé par cette influence unique.

Et pourtant, il en est sûr, il ne peut pas aimer cette petite fille. D'abord il ne la désire que faiblement, sans emportement, sans nulle jalousie. L'imaginer entre les bras de Jules le fait sourire avec des haussements d'épaule. La savoir morte ne le désespérerait pas ; et peut-être, pas davantage ne le guérirait : car ce n'est pas elle qui l'obnubile, mais un fantôme grandissant, né à cause

d'elle, et qu'il ne confond pas avec son corps de chair. « Je ne suis pas jolie, a dit Émilienne, mais j'ai du sex-appeal. » Alain n'a pas trouvé que cette déclaration exprimât la vérité ; la vérité relative ; la vérité par rapport à lui. Elle est, non pas jolie, du moins amusante. Mais elle n'est pas affolante. Il semble qu'Alain pourrait passer une nuit auprès d'elle sans que la continence prit figure de martyr.

Et, d'autre part, l'idée qu'il peut l'aimer pour des raisons intellectuelles lui paraît comique, et vraiment insoutenable. Elle n'a aucune culture, aucun fond. Et elle n'a pas d'esprit. L'esprit, c'est l'art de saisir les rapports superficiels des idées et des choses. Kant n'en avait à aucun degré. Spinoza, bien qu'israélite, n'en avait guère. Et l'affreux est que Balzac ou Victor Hugo aient tenté d'en avoir. Émilienne s'apparente au philosophe de Königsberg, en ce qu'elle a l'entendement dépourvu d'agilité. Là d'ailleurs s'arrête la ressemblance. Car s'il est trop certain qu'elle ne saisit pas avec vivacité les liens apparents des concepts, on doit reconnaître loyalement qu'elle peut beaucoup plus malaisément encore en saisir les contacts profonds. Mais comment le lui reprocher, lorsque tant de femmes qui ont

vécu parmi les intellectuels et leurs œuvres ne dépassent point son niveau.

Alain en est là de sa mélancolie et de son effort pour brûler, ainsi que le fier Sicambre, ce qu'il paraît adorer, lorsqu'Émilienne entre dans le studio. Cette présence est le seul baume à son mal. Il en a le besoin continu. Mais dès que la jeune femme est là, il cesse de décrier son esprit ou ses charmes. Et sans chercher à la mieux connaître, sans presque l'écouter, il recommence à construire, à partir d'elle, une fée qui porte son nom.

Le studio est presque tout entier dans la pénombre. Ils vont s'asseoir sur le divan. Leur conversation est à bâtons rompus, en ce sens que chacun suivant sa propre pensée, leur dialogue, si on l'écrivait, étonnerait par ses dissonances. Lorsqu'un visiteur est admis pour la première fois dans un de ces refuges où l'on surveille les malheureux atteints de déraison, il entend, dès le dehors, un bruit confus de voix qui semble celui d'un échange d'idées plein d'animation et de feu. Mais, sitôt la porte franchie, il est frappé par le spectacle hallucinant d'êtres à visages humains qui, assis côte à côte, s'ignorent, et dont chacun parle à voix haute pour soi seul. Entre ces âmes aliénées, il n'est plus de lien ni de contact ; chacune est seule dans un

monde qu'elle peuple de ses mythes et qu'elle construit au gré de son délire. Ainsi deux amants qui, pour le passant étranger, semblent mettre en commun tout ce dont leur ardeur enrichit leur pensée, raisonnent ou déraisonnent tête-à-tête, et fabulent, sans que nul échange s'établisse entre leurs rêves dissemblables. Et plus leur passion progresse, plus leur divorce est accusé.

Cependant, parce qu'il fait sombre, et parce qu'ils sont rapprochés, Alain prend Émilienne dans ses bras. Sans avoir délibéré de l'étreindre, il sent à n'en pas douter où cette attitude le mène. Émilienne fait une résistance mal assurée. Elle avait affirmé, dès le premier jour, qu'elle n'attache aucune importance aux brefs plaisirs des rencontres, et que seule l'amitié l'intéresse. Amis, rien qu'amis. Quand elle voit arriver ce qui ne peut plus ne pas être, elle se met à murmurer cette devise, ou comme disaient proprement les vieux juristes, ce brocard, avec une insistance qui prend, à cette minute, la valeur d'un reproche dolent ou d'une fâcheuse prophétie, jusqu'à l'instant où leur coïncidence topographique rend la prolongation de la résistance indécente. Émilienne, qui a le sens de l'opportunité, dit alors gentiment : « Prends-moi. » Et c'est fait. Sans nulle com-

plication. Pour un homme et une femme dont c'est, autant dire, le métier, ce tout petit incident n'est pas mémorable. Il leur apparaîtrait, dans l'instant, comme dénué d'importance, et peut-être même d'intérêt. Mais ce qui en a, ce sont les suites immédiates.

Dès que le petit désordre est réparé et que les attitudes sont à nouveau correctes, Émilienne affiche un visage tragique. Beaucoup plus, semble-t-il à Alain, que ne le comporte la banalité des circonstances. Et elle affirme la volonté de se retirer aussitôt chez elle parce qu'elle a besoin d'être seule et de réfléchir.

Ici Alain fait une faute. Il offre à son amie de l'accompagner jusqu'à sa porte, insiste et la convainc. Ils s'en vont le long des quais par une nuit que bleuit la lune. Et Alain qui, dans l'intimité d'une chambre close ou d'un salon eût tiré de l'accident au sens propre, qui venait de se produire, matière à développement, se trouve coi en plein air, parce qu'il ne peut pas déceimment entreprendre des périodes que la rencontre des passants obligerait d'interrompre ou de gazer. De sorte que n'osant se taire, il ne prononce que des platitudes pendant le court trajet qui est trop long. Devant la porte d'Émilienne il insiste vainement pour être admis

à monter. Elle veut décidément méditer en paix. Après un baisemain boudeur accueilli par une moue de signification obscure, Alain s'en va.

Un premier point est sûr. Alain n'éprouve ni joie ni fierté. Il n'a jamais eu ce qu'on peut appeler le sens du catalogue. Les « mille e tre » ne lui apparaissent pas comme un prétexte à match. Il compte parmi ses amis des spécialistes qui tiennent une sorte de livre-journal de leurs conquêtes, comme on disait au temps de Paul de Kock. Cela relève de l'esprit de compétition qui, tout bien pesé, n'est pas le véritable esprit sportif. Et d'ailleurs Alain n'a jamais considéré l'amour physique comme un sport. Il le tient pour une nécessité inévitable dans les relations avec des personnes d'un sexe différent. Cela fait seulement partie des rites inéluctables de sa carrière ; c'est une technique expérimentale dans laquelle il se sent assez adroit, mais qu'il ne préfère pas à une conversation. C'est bien plutôt un prétexte à des conversations fructueuses, et le point de départ de nouvelles découvertes. C'est une méthode d'exploration. Un géographe badin, — M. le Trouhadec, par exemple —, oserait le mot : un procédé de pénétration pacifique.

D'autre part, il est bien incapable de res-

sentir cette tristesse dont parle un proverbe latin qui, au surplus, ne vise que les animaux, et qui impliquerait que cet acte, le plus naturel de tous, emporte soit une fatigue physique, soit un dégoût, soit la notion d'une déchéance. Il n'est pas question de lassitude : Alain a la vertu de Maupassant, ou, si l'on préfère, celle qu'Hermant attribue au vicomte de Courpierre, et qui peut s'exprimer par cette gaillardise : jamais pressé, toujours prêt. Une jeune fille, jadis, lui a brodé une pochette avec cette devise : « *Semper paratus* » ; il est probable qu'elle avait dû vérifier l'exactitude de cette formule en bravant l'honnêteté plus sûrement que par l'emploi du latin. Il n'a pas en l'espèce le moindre dégoût d'Émilienne. Enfin il tient pour exécrable la doctrine qui attache l'idée de faute à autre chose qu'au péché de l'esprit.

Ni fier, ni triste, mais extrêmement mécontent. Et amer. Il se remémore le mot douloureux et profond : *surgit amari aliquid*. Mais il n'y a aucun rapport entre ce qu'il ressent et ce que prétend exprimer le moraliste romain. Son amertume a pour unique cause, non point d'avoir caressé Émilienne, mais le fait qu'elle s'est reprise aussitôt, et qu'elle s'est, ou à peu près, enfuie. Et, — mais

ce n'est pas la première fois, il s'en faut —, il perçoit que le contact des épidermes et l'échange des fantaisies ne constituent pas la possession. On est le maître d'une femme que l'on n'a pas eue si, pour vous voir une heure, elle dérange spontanément le programme d'une journée ; s'il suffit d'un regard pour la faire rougir, ou mieux pâlir ; si elle désire ce que précisément l'on n'a pas encore accompli. Mais Alain discerne qu'il n'a pas fait un pas dans la connaissance d'Émilienne. Elle n'a rien livré de son esprit ni de son cœur, alors que, pour parler ainsi que les romanciers du XVIII<sup>e</sup>, elle vient d'accorder tout. Bien plus, cette prompte retraite peut marquer un mécontentement de soi-même qui est inquiétant, ou un mécontentement d'autrui qui n'est pas du tout flatteur. Tout bien compté, ce qu'un autre eût pris pour une victoire, Alain l'apprécie comme un échec extrêmement désobligeant.

Surtout il lui est douloureux de si mal comprendre ce qui s'est passé. Il rejette comme une absurdité l'explication de la fuite par un mouvement de pudeur. Il juge Émilienne capable de tout sauf de cela. Pas davantage il n'accepte qu'elle ait besoin de réfléchir seule. Il lui suppose une assez faible vie intérieure. Il eût compris qu'elle se tût,

après l'incident ; qu'elle évitât les commentaires ; qu'elle se refusât à chanter un épithalame à deux voix ; qu'elle préférât même ne pas l'entendre psalmodié par lui. Il eût trouvé convenable, si elle avait à réfléchir, qu'elle le fît au studio ou chez elle, mais blottie dans ses bras, la tête sur son épaule, et bercée, sinon au propre, ce qui est écœurant, du moins au figuré. Au lieu de cela, qui était l'attitude correcte, si l'on suivait les règles du jeu ; elle s'est éloignée. C'est une dissonance. Alain en est indiscutablement vexé. Mais pas uniquement vexé. Peiné aussi. Car si, bien décidément, il n'éprouve aucune tendresse pour Émilienne, pas une fois il ne dit : pour sa maîtresse —, et un faible désir, — car en ce moment même, il n'a aucune envie de réitérer jamais le geste de tout à l'heure —, il sent redoubler sa curiosité. Elle lui est chère en ce sens qu'il lui serait atroce de passer la journée du lendemain sans la voir, et sans l'interroger sur ce qu'elle a éprouvé et sur ce qui, à cette heure, et loin de lui, est l'objet de sa méditation.

En arrivant à sa maison, il trouve des lettres auxquelles il est urgent de répondre. Il s'attelle sans joie et distraitement à sa besogne. Il doit constater qu'il lui est extrêmement difficile de fermer la cloison entre

l'aventure où est il engagé et le reste de sa vie. Émilienne, qu'il est sûr de ne pas aimer, envahit sa pensée. Elle devient sa principale, même son unique préoccupation. Et il s'endort, très tard, mécontent, ulcéré et amer.

V

*Stringendo*

Alain a le réveil acide. Un des plus parfaits orateurs de la Troisième République avouait à ses confidents, et, par exemple, aux huissiers du ministère quand il siégeait dans les conseils du gouvernement, ou à des personnes de petite vertu juchées sur les tabourets hauts des bars, que le premier mot qu'il prononçait, ou plutôt qu'il proférait, chaque matin en reprenant conscience était celui-là même dont Victor Hugo a dit qu'en une certaine circonstance guerrière, il fut le plus sublime de la langue française. Mais l'usage et même l'excès qu'ont fait de ce vocable les gens de peu lui a retiré une part notable de son caractère épique pour le ravalier au rang des

trivialités les plus basses. De sorte que le mot qui fut héroïque dans la morne plaine, risque, à trop en user, de ne pas sembler de bonne compagnie. C'est pourquoi on ne saurait louer un homme qui se targuait d'éteindre les étoiles au ciel, d'avoir fait de cette invocation à la matière son unique prière du matin. Et pourtant, lorsqu'on réfléchit, on découvre dans cette sorte d'oraison jaculatoire une malédiction universelle qui a quelque chose de prométhéen ; car elle enveloppe dans une même exécution toute la trame de ce qui fut la veille, tout le complexe de ce qui est, et toute les possibilités que la triste anagkê ménage pour le jour qui commence et pour tout l'avenir incertain. En ce sens, pas de plus vengeresse concision que ce cri où le travail des trois Nornes est évalué d'un seul mot. Tout Schopenhauer y est concentré. Et il y a bien quelque mérite à résumer en un dissyllabe un volume aussi dense que *Die Welt als Wille und Vorstellung*.

Alain, bien qu'il admire, comme il sied, ce miracle de condensation, n'imité pas le René du xx<sup>e</sup> siècle. Il ne faut jamais imiter. Mais il a, comme il vient d'être dit, le réveil acide, et la brève obsécration aux formes les plus ignobles de l'être, s'il ne l'exprime pas, il y consent en son for. Les neurones encore

mal accrochés, il discerne d'abord dans la grisaille de l'éveil la chaîne des ennuis prochains sur la trame des disgrâces acquises, et ces mille petites choses, passées, présentes ou instantes, qui, lorsqu'on ne sait pas s'en abstraire, rendent la vie peu supportable. Dès que le tableau s'est composé des obligations imminentes avec, comme fond, le souvenir de ce qui s'est passé la veille, et qui aurait pu se passer mieux, Alain conclut : « Je suis le dernier des imbéciles. » Ainsi salue-t-il le jour, présent des dieux.

Cette conclusion, chaque fois hâtive, mais chaque matin réitérée, Alain sait bien qu'elle n'est pas pleinement exacte. Car c'est une grande prétention, et une grave imprudence de s'affirmer à une extrémité quelconque d'une liste, en quelque domaine que ce soit. Un humoriste disait d'un contemporain notoirement stupide : « C'est l'avant-dernier des idiots. » « Pourquoi l'avant-dernier ? » « Parce qu'il ne faut décourager personne. » Mais, cette réserve faite, Alain dispose d'un certain nombre de sujets dont la méditation le dirige constamment vers cette conclusion pessimiste. Il se reconnaît au moins trois vertus qui ne passent point pour élégantes : la lâcheté, l'avarice et l'égoïsme. Il en discute une quatrième, qui est la vanité. Et de cet

ensemble, il déduit son imbécillité au sens latin, c'est-à-dire sa faiblesse.

Lâche, il l'est. Et tout homme. Non pas spécifiquement de cette lâcheté qui est rédhibitoire dans l'état militaire, qui était celle de Sosie, et qui consiste à craindre les coups. Alain a fait la guerre : en témoin, d'ailleurs, plutôt qu'en participant. Il déclare volontiers qu'il a eu peur pendant quatre années. C'est possible, et ce n'est point un déshonneur si l'on songe que des héros, parmi lesquels celui au panache blanc, eurent le sang froid au cerveau, mais non aux tripes. Ce qui incite Alain à un juste mépris de lui-même c'est bien plutôt les déficiences quotidiennes de cette bravoure qui consiste à être de son propre avis, à savoir dire non, à ne se point rallier au préopinant, ni surtout à des opiniants successifs, à ne pas transiger lorsqu'on médite en sa présence sur le compte d'un de ses amis, enfin à être Alceste. Alain s'exècre d'être trop souvent Philinte par veulerie, et d'être à peu près incapable de haine. Jamais il ne lui est arrivé de se venger, ni en colère ni à froid. C'est sans doute, — car il n'est pas bon —, que presque tout lui est indifférent, sauf précisément sa propre indignité qui lui est une cuisson lancinante.

Quant à l'égoïsme, il a le regret de le re-

trouver partout, quelle que soit la zone qu'il explore dans le champ de sa conscience. Et que cela soit le fond commun de tout esprit humain, et non l'orgueil ou la sensualité, Alain en est beaucoup moins sûr que La Rochefoucauld dont l'esprit de système est évident. Mais, pour son cas particulier, la lumière est là : Alain n'a jamais considéré une rencontre ou une conjoncture autrement que sous l'angle *suimet ipsius*. Et l'on entend ici par rencontre tout contact avec le monde extérieur. Ainsi, il n'est secourable que pour avoir la paix, généreux, — rarement, — que pour n'être pas incommodé par l'idée de la souffrance, tendre que par goût de l'expérience et pour savoir ce qui arrivera. Tout acte se ramène pour lui à la satisfaction de la curiosité intellectuelle qui est son vice dominant et sa raison de vivre.

Ce n'est pas qu'Alain se sente responsable. La plus minutieuse application ne lui a jamais fait découvrir un acte qu'il ait proprement voulu. Il se voit tiré en sens contraire par les désirs entre lesquels il ne choisit pas, mais qui choisissent pour lui, qui constituent une préférence, traduite plus ou moins vite en acte. Alain aimerait mieux ne pas avoir une conscience aussi claire de ce mécanisme où il se perçoit conditionné, et qui lui donne

la désagréable impression d'être quelque chose de flottant, une épave. Et que toute vie humaine soit ainsi, cela ne le console pas. Qu'un César Borgia, un Richelieu, un Bonaparte, ces monstres d'énergie, aient été comme lui conditionnés, cela n'importe guère. Il suffit qu'ils aient eu l'illusion du choix, la créance au libre arbitre, pour s'estimer puissants et forts. Et comme eux, tant d'hommes, et tant de femmes, qui ne sont que totons sous le fouet des contingences physiologiques, girouettes au souffle des cas fortuits, peuvent s'estimer actifs parce qu'ils ne contemplent pas leur passivité. Mais Alain décidément occupe trop d'heures à sarcler son jardin secret. Quand il s'est bien regardé agir, qu'il s'est jugé déterminé et contraint, il répète le gémissement de Manon : « Je ne suis que faiblesse et que fragilité. » Et cette assimilation, hélas ! trop juste, à une petite grue, ajoute à sa honte.

Toutes les fois qu'il est seul, — entendez qu'il n'a pas l'esprit occupé par une étude précise ou par une lecture —, Alain se répète, pour se tourmenter, ces épithètes, parce qu'elles sont flagellantes, parce qu'il est inélagant, parce qu'il est laid, parce qu'il est inavouable d'être lâche, d'être avare, d'être égoïste. Mais Alain, alors même qu'il se scrute



avec la plus amère sincérité, ne se découvre pas d'orgueil, bien qu'il en soit pétri. C'est sans doute que l'orgueil, — le péché de l'esprit, le seul péché —, a quelque noblesse et qu'Alain ne veut voir en lui que les facettes ignominieuses, et ne cherche que prétexte à dégoût de lui-même. Il se reconnaît seulement quelques formes basses de la vanité. Tout bien compté, l'humilité d'Alain tient en ceci qu'il méprise les grandeurs de chair. Mais à la condition d'en disposer. Il n'a jamais tant de dédain pour une société savante que lorsqu'il en devient président. Il ne porte aucun ordre, mais il n'avoue pas, ou ne reconnaît guère, qu'il a pu les désirer. Et il n'est pas impossible que pour certains, qui ont encore aux yeux des sots un vain prestige, il ait eu quelque rancœur de n'en être pas titulaire jusqu'au jour où de se les voir décerner lui donne le droit de les mésestimer sur sa personne, et lui-même par-dessus le marché. Il affecte de limiter ses accointances aux plus bas niveaux, et c'est à peine s'il sourit en coin lorsque, parodiant l'auteur sublime des *Fioretti*, il dit : « Mes frères les apaches, et mes sœurs les prostituées » ; il ne refuse jamais de prendre la parole dans des assemblées de pauvres et de malcontents ; il affirme qu'il s'y sent chez lui ; mais si quelqu'un lui rap-

pelle le nom d'un de ses parents qui occupait un emploi au quattroceto, son haussement d'épaules n'empêche pas la douceur d'un certain chatouillement. S'il rejette d'un air excédé les feuilles publiques où on parle de lui en bons termes, et si vraiment il méprise ce qu'il a fait, la lecture des malveillants lui a été longtemps un fiel inavoué, et il lui a fallu le progrès qu'apporte l'âge pour pouvoir, comme disait Talleyrand, s'endormir en lisant un pamphlet. Il sent au fond combien l'humilité à laquelle il s'efforce comme à la seule vertu est de médiocre aloi, puisque, s'il est déterminé il ne saurait en tirer nul mérite. Mais tout ce que la vie peut apporter de biens, Alain tâche à s'en détacher par le mépris. Et c'est une façon bien tendue et bien peu simple de mettre en pratique l'Évangile des Béatitudes, en quoi toute sagesse est enclose.

Cependant Alain réfléchit qu'il va être fort intéressant de se confesser à Émilienne, de se montrer tel qu'il se voit et de connaître si elle réagira et en quels termes. Mais quand, ce jour-là même, et sans plus d'allusions à l'incident de la veille, Alain commence les épanchements prémédités, il a le regret d'être peu suivi. L'ouverture de ses pires arcanes n'amène que des protestations distraites, tellement simples qu'elles en sont à peine

courtoises. C'est que, d'une part, Émilienne attendait en les redoutant des confidences d'une toute autre sorte, c'est-à-dire érotiques. Elle les attendait parce qu'elle a des traditions et qu'il lui semble inconvenant de voir ce qui s'est passé hier et sa fuite traités par prétérition. Elle les redoutait parce qu'elle n'a pas un dessin arrêté de récidive et que décidément elle ne se sent pas libre. Et d'autre part, ce qui l'attriste et ce qui la choque bien plus encore, c'est qu'elle a mis une robe neuve et qu'Alain, tout à ses développements psychologiques, ne semble pas s'en être aperçu.

## VI

*Allegro*

L'histoire enseigne que les pactes sont faits pour être violés. Alain n'a jamais pris au sérieux la formule « Amis, rien qu'amis ». En vain Émilienne prétend s'en envelopper, comme Mathô du Tanit, dans les minutes où précisément elle paraît agir à rebours de ce qu'elle proclame, — pour employer le langage kantien —, la maxime de son action. Et c'est dans la mesure où cette convention lui est obstacle qu'Alain est incité à la conquête.

Dans cette mesure. La jeune Émilienne —, qui fait si bon marché de ce à quoi Sainte Marie l'Égyptienne a montré aux plus sages qu'il est vain d'attacher un prix excessif, —

est demeurée fort prude quant aux élans du cœur. Ses discours sont vraiment adéquats à la formule qu'elle a proposée. C'est dans ses actes qu'elle contrevient aux engagements pris avec Alain, en même temps qu'à la foi jurée sur un autre autel. Mais dans les plans d'avenir, qu'elle ne développe d'ailleurs pas, et auxquels il ne semble pas qu'elle attache une importance extrême, il n'est jamais question que de camaraderie. Et c'est cela qui exaspère Alain et qui l'excite à foncer sur l'obstacle.

Comme Émilienne pénètre dans le studio, son ami arbore un sourire où l'on sent d'emblée de l'artifice. Et, les premières politesses échangées, sur un ton qui ne cessera jusqu'au bout d'être cérémonieux, il attaque :

— Madame, j'ai longuement réfléchi à notre situation. Elle est fort difficile et instable. Vous m'avez offert votre amitié, qui m'est un délice, et dont je sens bien qu'elle est désormais ma principale, sinon mon unique raison de vivre. Mais vous savez assez que l'on ne peut pas vous voir sans outrepasser les bornes de la seule amitié. Cependant j'ai accepté un pacte. Je dois, loyalement, m'y tenir. Je sais, d'ailleurs, que vous n'êtes pas libre. Cela a été dit dès le second jour et je vous prie de croire que je ne l'ai

pas oublié. Vous avez été d'une franchise parfaite : je vous dois une franchise égale. Je veux être votre « ami, rien qu'ami ». Mais, pour ne voir en vous qu'une amie, il faut que je rencontre ailleurs des raisons d'être calme, ou, comme disent les hommes politiques, — dans un sens d'ailleurs un peu autre —, des apaisements. Or, il y a assez longtemps que je suis en relations avec une enfant... Mais avez-vous lu *Les souffrances du jeune Werther* ?

Émilienne n'a certainement pas lu le sombre roman, ni d'ailleurs une ligne quelconque de Goethe, pas plus dans une traduction que dans le texte. Mais elle connaît le plat livret le long de quoi le Jules des longs volubilis et des roses trémières a déposé la vaseline mielleuse de ses romances. C'est pourquoi elle peut répondre avec une audacieuse sérénité qu'elle sait *Werther* par cœur.

— Alors, poursuit Alain, vous vous rappelez la blonde Sophie si douce et si injustement dédaignée. Le jeune Werther qui est un sot puisqu'il est un romantique, passe à côté d'un bonheur stable, — Épicure eût dit catastématique —, et poursuit le « plaisir en mouvement » qui est l'amour impossible de Charlotte, vierge confiturière, encore que sensible aux clairs de lune. Si Werther, qui s'appelait de son vrai nom Jérusalem, comme vous le

savez certainement, avait condescendu à goûter les compotes savantes et les rires frais de Sophie, il n'aurait pas eu à emprunter les pistolets de ce cocu d'Albert (comment Alain à cette seconde eût-il pu éviter de penser à Jules, non à celui d'*Esclarmonde*, mais à celui d'Émilienne); il eût été une préfiguration de l'ami Fritz et cela eût évité, entre 1774 et 1840, un nombre incalculable de suicides. Si vous le permettez, je ferai ce que ce diplomate à gilet Robespierre aurait dû faire. Je vais prendre Sophie.

— Mais qui est Sophie ?

— Ce n'est point une image. C'est une créature de chair, riante et blonde. Sophie était dans ce studio tout à l'heure. Elle a vingt-trois ans ; elle est délicieusement jolie, faite au tour, comme disaient nos grands'mères au temps de la comtesse de Ségur, née Rostopchine. Elle est un peu sottie : mais cela est dans son rôle ; et il n'est dit nulle part que la sœur de Charlotte eût de l'esprit. Elle ne saurait donc vous porter ombrage. Elle m'aime. En quoi elle a tort, car je ne le mérite pas. Vous êtes à Jules, je vais être à Sophie. Ainsi le jeu sera égal, et nous pourrons être « amis, rien qu'amis ».

Émilienne, pendant ce discours, a quitté le fauteuil et gagné sa place favorite qui est

un coin de la table monumentale. Elle a repoussé une pile de livres, déplacé un carton, et s'est assise au plus immédiat voisinage d'Alain, les jambes pendantes et le dos rond. Elle a écouté, tête basse, et méditative. Alain, dans son fauteuil, avance son visage et la regarde de bas en haut. Les moues successives ont descendu la gamme de la mélancolie, ou, plus précisément, du dépit. De grosses larmes chaudes coulent sur les joues et viennent rejoindre la lèvre frémissante. Émilienne pleure pour de bon.

— Eh quoi, très douce, ma confession ne semble pas vous sourire ?

— Avez-vous promis quelque chose à cette Sophie ?

— Rien encore. D'ailleurs elle ne se prénomme pas Sophie. C'est un nom symbolique emprunté au romantisme germain, comme je vous l'ai exposé tout à l'heure. Et puis c'est le nom qui convient en l'espèce. Sophie veut dire sagesse, en grec. Élire Sophie, c'est entrer dans la voie de la sagesse ; y entrer tous les deux, vous et moi. Bannir toute occasion de trouble. Éthérer nos rapports. C'est bien précisément ce que vous voulez ?

— C'est ce que je veux.

— Acceptez-vous que nous posions comme premier article du pacte que nous serons tou-

jours entièrement sincères. Vous avez pour moi de l'amitié. J'éprouve malheureusement pour vous tout autre chose. Ou plutôt je n'ai pas que de l'amitié. Nous risquons d'avoir des relations difficiles, compliquées, douloureuses. Je vous offre l'unique moyen de rester seulement amis. Vous n'avez pas à être jalouse de Sophie. Puis-je vous donner une preuve d'amitié plus sûre que de vous consulter même sur cela ? Que de vous confier même cela ? Vous avez un amant ; je vais avoir une maîtresse. Cela est équitable. Il nous reste ce que vous avez voulu : la communion intellectuelle. N'est-ce pas bien ainsi ? Car enfin vous ne m'aimez pas ?

— Qu'en savez-vous ?

— Émilienne !

Le nom a été dit selon toutes les traditions de semblables scènes. De la même voix sombre que « Raoul, ils te tueront », au quatrième acte des *Huguenots*. Et cela est tellement net qu'Alain, cependant tout à son rôle, l'a senti. Ainsi, le comédien qui, vibrant tout entier des émotions de son personnage, ne percevait ni la rampe ni rien de ce qui est au delà, en posant, dans un geste sincère, sa main sur le maquillage de ses traits ou sur sa perruque, perçoit tout à coup les portants et les toiles. Depuis un instant, Alain parlait à l'image

qu'il a créée et qu'il aime. Une fausse note l'a rejeté dans la vie, c'est-à-dire dans la scène qu'il joue. Cette femme qui pleure à côté de lui, sur lui, c'est l'ombre de son rêve. Elle lui est indifférente.

Émilienne ne soupçonne point d'aussi fâcheuses complications. Elle est émue. Et, comme toujours quand elle est émue, elle transpose le trouble de son âme dans le plan de la sensualité. Et, dans l'instant où Alain s'apprête à de vains commentaires, elle commence à se dégrader. Car, chez l'un toutes les réactions sont discursives, et, chez l'autre, réflexes. Un réflexe, a dit Maurice Donnay, est un acte que l'on fait sans réflexion. Émilienne fait sauter quelques pressions sans le moindre propos délibéré, mais parce qu'un fort instinct la pousse à exprimer par ce geste, bien plutôt que par des discours, l'émoi qui lui serre la gorge.

Lorsque Alain voit qu'Émilienne a dessein de ne plus rien dissimuler de ses attraits périssables, il entend chanter à son oreille la phrase par quoi Marouf, savetier du Caire, exprime d'injustes inquiétudes sur les charmes de Saamcheddine, à l'instant où cette princesse s'apprête à laisser tomber son yachmak et divers autres accessoires : « Allah, éloigne de nous les grandes dents et les gorges pe-

tites. » Car Alain est ainsi fait qu'aux minutes où d'autres frémissent d'espérance, et, à tout hasard, de désir, il ne prévoit que disgrâces et catastrophes. Ceci, en toutes occasions. Et, aussi bien qu'en la conjoncture présente, devant une œuvre d'art ou en face de la nature. Il n'a jamais abordé un paysage d'une gloire unanime, comme la baie de Rio, la cascade de Montmorency, le Palatin doré par le couchant, le Colisée au clair de lune, ou Taormine dans la lumière de mai sans s'être annoncé par avance qu'il serait déçu. Et, comme toute splendeur a ses ombres, son esprit chagrin ne découvre d'abord que les imperfections. Il se prive ainsi du coup au cœur qu'est la révélation fulgurante du beau. Au Niagara, il avait perçu d'abord les usines, au cañon du Colorado le plomb trop lourd du soleil, à Venise même le grotesque des caravanes Cook. Et, tout de même, il n'a jamais vu se dévoiler un corps sans en suspecter d'abord, puis en découvrir les défauts.

Alain n'estime pas qu'il fait montre en ceci d'un état d'esprit proprement pathologique. Il reconnaît seulement qu'il porte à l'excès une tendance normale. Celui qui ne veut pas risquer d'être déçu doit éviter de soulever les voiles. Car il n'est pas d'instant plus redoutable que celui où l'on va tout connaître de

ce que l'on a seulement imaginé. Et c'est ici que l'arbre de la science étale toute sa puissance de symbole funeste. Qui donne le corps ôte le rêve : c'est en ce sens qu'il n'est d'amours parfaites que les amours inachevées.

Ce qu'Émilienne montre n'a cependant rien de désobligeant pour la vue. Sa gorge est petite, mais d'un agréable dessin, et surtout d'un équilibre sans faiblesse. Ses jambes sont fuselées. Elle n'a pas la seule impardonnable disgrâce qui est, ainsi que dit Émile Zola, d'avoir les membres grêles entre la hanche et le genou. Les chevilles sont aussi fines que chez des personnes infiniment plus racées. Au lieu de s'aviser de tant d'avantages certains, Alain ne perçoit d'abord que les hanches trop lourdes et les épaules un peu étroites, alors qu'il devrait admirer combien l'ensemble est souple, gracieux et jeune. Il s'en avise pourtant assez pour se conduire ainsi qu'il sied.

Cependant Émilienne apporte à cette rencontre une application certes bien concevable, — car enfin, comme a dit un philosophe obscur, il faut faire avec zèle tout ce qu'on fait, fût-ce rempailler des chaises —, mais aussi une gravité propre à surprendre. Ainsi, dans ce moment même que le consentement universel estime celui de la joie, elle garde

ce caractère de tristesse qui paraît à son front un sceau de la fatalité. Et comme Alain, si occupé qu'il soit, est bien incapable de ne pas observer, il pense qu'une telle permanence de la mélancolie est quelque chose de fort remarquable, mais aussi de proprement indécent. Il eût préféré qu'elle se défît de sa moue en même temps que de ses voiles. Sans être plus qu'il ne convient, accessible à une superstition fort sotte, il éprouve un peu de crainte que la malchance ne soit contagieuse. Et il lui apparaît qu'une femme également sombre dans ses transports, et, si l'on peut dire, en temps de paix, exclut tout sourire de la destinée. De sorte que, dans le moment même où ils eussent dû s'accorder, fût-ce au titre le plus transitoire, il ne songe qu'à ce qui peut l'éloigner d'elle.

Les choses cependant vont leur train. Pendant un interlude, Émilienne qui, par fortune, sait les avantages et les grâces du silence, soupire cependant ce mot : « Vous êtes tellement l'amant. » Alain est touché. Il éprouve une vive reconnaissance de ce que l'on rende justice à son zèle et que, dans une circonstance où tant d'autres ne pensent qu'à elles-mêmes, Émilienne apprécie son altruisme. Elle ne le louerait peut-être pas si elle avait perçu ce que cette attention a d'in-

téressé et qu'Alain, en ne s'occupant que d'elle, s'inquiète surtout de connaître ses réactions. De sorte que cette abnégation et ces soins manifestent non point l'amour, ou, dans une forme, il est vrai, bien spéciale, la charité, mais l'affreux égoïsme d'un amateur d'âmes agitées, et une coupable inquisition dans le for le plus secret qui est celui de la volupté.

Mais ce n'est point à cela que songe Émilienne. Pendant que son amant note ses soupirs pour en composer des feuilles d'album, elle pense à Jules qui est un peu poussif, dont l'esthétique ne gagne pas à être exposée aux lumières, et qui, pendant les jeux de Cypris, tient des propos incongrus. Et pourtant, même à l'heure où elle offense le plus gravement, suivant les doctrines des sociétés occidentales, l'honneur de ce bourgeois pileux et discord, elle sent une inquiétude, légère mais tenace, de n'être point à sa place véritable, qui est entre les bras titulaires. Car elle a une petite âme d'esclave, et, dans les pires débordements, le sens de ce qui est dû au maître, à savoir la fidélité, et, quand on y manque, le remords. C'est surtout après diverses reprises, et lorsqu'il est question de recouvrir la faunesse des ornements de la femme civilisée que ces sentiments honorables prennent de l'amplitude et s'affirment victorieux.

Ainsi, apparemment associé par le synchronisme de quelques agitations, le couple n'a cessé de conduire des pensées étrangères ; et de n'être d'accord que dans le consentement à la désunion.

## VII

*Fugato*

Alain n'est pas, comme le jeune homme du *Booz* hugolien, accoutumé aux réveils triomphants. Cependant l'oarystis d'hier lui est un sujet de souriantes méditations. Émilienne a capitulé sans restrictions apparentes. Elle semble s'être donnée corps et âme.

Pour ce qui est du premier, il importe assez peu. Alain n'encombre pas sa mémoire des corps à corps révolus. Il tient pour de simples brutes ceux qui voient dans ces agitations la raison d'être de la vie. Et de fait, quand on songe aux malheureuses qui font le commerce de leurs charmes, aux gigolos qui tirent de gymnastiques coupables leurs moyens d'existence, aux maris qui gagnent la dot à



la sueur de leurs reins, aux épouses seulement obéissantes, aux amants seulement polis, on juge que ce qu'il y a de plus ennuyeux au monde pour un nombre immense d'hommes et de femmes, c'est de faire l'amour.

Mais Émilienne paraît avoir donné autre chose qu'une chair déjà offerte en holocauste sur de multiples autels. Elle a pleuré de vraies larmes, salées et chaudes. Elle a manifesté de la véhémence au sujet d'une rivale supposée. Elle a exprimé en termes heureux sa reconnaissance pour les soins que l'on prenait de son plaisir. Alain peut croire que le stade « amis, rien qu'amis » où il s'exaspérait est maintenant dépassé. Mais il importe de reprendre bien vite le contact et d'assurer les positions acquises. Alain téléphone. Grave erreur que l'emploi des moyens mécaniques dans une démarche sentimentale. Une voix mal éveillée, une voix sans sourire, annonce qu'Émilienne très prise, et d'ailleurs fort lasse, ne sera pas libre avant le soir. Encore est-on prié de venir tard. Encore doit-on s'engager à partir tôt. Alain répond avec une courtoisie qui dissimule une effroyable fureur. Et sitôt le malencontreux appareil raccroché, il se rue à sa table, et d'une plume exaspérée écrit un court billet : « Madame, une obligation à laquelle je ne puis me sous-

traire, m'impose un départ immédiat. Et je ne sais quand prévoir le retour. Mes hommages à vos pieds que je baise. Votre désespéré. » Alain fait porter la lettre, puis délibère si le départ sera effectif ou simulé. Quelques jours de solitude lui feraient grand bien. Dans un habert perdu de la haute montagne, en pleine neige d'hiver : Ailefroide, Saas-Fé, Val d'Isère. Ou mieux, une semaine à Londres : l'Angleterre, pays sans métaphysique et pays d'ordre, a sur les nerfs exaspérés d'Alain une merveilleuse vertu sédative. Mais non, la fuite, la véritable fuite, ce sera pour plus tard, quand il aura renoncé à cette désespérante petite fille, ou quand elle aura vraiment cédé ; enfin, quand le rêve sera dissipé. Pour le moment, il ne s'agit que d'une feinte. Alain reste : il va s'enfermer jusqu'à ce qu'elle vienne le chercher.

Cette tendance à quitter le champ de bataille, il l'a toujours eue. Il en fait un système ; ou plutôt il se l'est décrite comme un système, parce que cela lui arrive fréquemment. Il l'appelle le recul sur Moscou. Ainsi que Kutousov abandonnant les villes et les plaines pour laisser le vainqueur s'enfoncer loin de sa base jusqu'à l'heure où il sera vaincu par le steppe et par le froid, Alain, devant le moindre obstacle a pour première réaction de re-

noncer. Politique d'enfant gâté où l'on reconnaît la diagnose posée par Thibaudet entre les deux castes intellectuelles que conditionnent leurs origines sociales : les bourgeois et les héritiers. Ceux qui ont eu, dès leur enfance, l'habitude d'être servis, et, d'abord par le destin, s'étonnent devant les barrières baissées, et, si l'on ne vient les ouvrir, boudent plutôt que de les forcer ou de les franchir par leurs moyens propres. Mais quelques-uns qui savent guetter et qui ont appris à voir, observent que les barrières tombent parfois d'elles-mêmes, ou par l'effort d'un survenant. Ils prennent ainsi le goût d'attendre, et leur patience croît au lieu de leur énergie. Cette attitude qui comporte de sagesse ce qu'elle implique d'ataraxie au moins temporaire, est d'une douteuse efficace quand il faut lutter pour son pain, ce qui n'est pas affaire d'héritier, mais de boursier seulement. Elle est correcte quand il s'agit d'atteindre les honneurs après quoi il est fort laid de courir. Elle est exquise quand il ne faut que séduire. L'admettre c'est répéter en termes plus abstraits et moins clairs la boutade de don José : « Les femmes sont comme les chats qui se sauvent quand on les appelle et accourent quand on n'en veut plus. »

Et ce qui devait arriver fut. Le billet est porté le vendredi. Lundi, vers les dix heures, comme Alain rature pour la dixième fois une phrase qu'il désespère d'achever, la sonnerie du téléphone l'interrompt. C'est Émilienne. Un quart d'heure après, elle est là.

Pas une seconde, il n'est question du malaise prétendu de l'une, ni du voyage imaginaire de l'autre. A ce jeu, nul n'est dupe. Mais, avec la plus grave de ses moues, Émilienne attaque, comme parfois Bossuet, *ex abrupto*.

— Ami, dit-elle, j'ai beaucoup réfléchi à nous. Je ne voulais pas vous retrouver sans avoir vu clair. Vous m'avez menacée de me prendre au mot, de n'être pour moi qu'un camarade, et de chercher ailleurs ce que je ne pouvais vous donner. Au fond, je savais bien que c'était un artifice. Mais je m'y suis laissé prendre. Maintenant, que faut-il faire ? Vous savez que je ne suis pas libre. Il serait bien injuste de faire souffrir un malheureux qui a toujours été parfait et qui aurait le plus affreux chagrin. Je crois que vous m'aimez. Je vous ai montré toute ma faiblesse. N'en abusez pas. Laissez-moi dénouer peu à peu un lien ancien qu'il serait trop cruel de rompre. Plus tard, dès que ce sera possible, je serai

toute à vous. Mais ce n'est pas une chose qui se puisse faire en un jour.

On ne peut rien découvrir de reprochable à ce petit discours, soigneusement préparé, et qui est dit avec une grâce parfaite. Alain acquiesce donc au nouveau pacte : amitié au comptant, amour à terme. Ainsi se justifie la prétention d'Émilienne au grade de femme honnête, puisqu'elle se refuse à mener deux intrigues de front. Et pour montrer qu'elle prend fort au sérieux cet engagement solennel, elle n'accepte désormais rien de plus que de très sages baisemains. Si parfois il lui échappe de tendre ses lèvres, c'est tout à fait par distraction. Cela ne compte pas. Alain d'ailleurs la rassure au sujet de ces légères incartades en lui affirmant que les plus résolument tuteuristes parmi les maîtres de la casuistique, et saint Alphonse de Ligori lui-même, tiennent pour vénielles les caresses accordées *per jocum*, ce qui est évidemment le cas.

Pendant un temps fort long, presque une semaine, on vit sur ce pied d'entente cordiale. Alain discourt ; Émilienne écoute. D'autre part, elle fait chaque jour un fidèle rapport des insinuations qu'elle a présentées la veille à Jules. Mais ce barbare est rétif ; d'autant que les allusions à la rupture sont

imprécises, encore que réitérées, et qu'Émilienne ne fournit aucune raison qui vaille pour reprendre sa liberté. Car elle ne peut se résoudre à dire tout de go que son cœur a trouvé une nouvelle voie. Il faut cependant aboutir. Et c'est Alain qui va discerner l'argument décisif. Un soir qu'Émilienne distille le récit de ses démarches piétinantes, il dit : « Vous ne trouvez rien qui le convainque ? Dites-lui que vous êtes décidée à vous marier. Comme il ne songe pas à vous épouser, il sera bien obligé de vous laisser libre. » Puis, sans une seconde de réflexion, il ajoute : « D'ailleurs, c'est très simple, nous nous marierons en effet. »

Telle est la puissance du rêve : Alain, sortant ce soir-là de chez Émilienne, n'éprouve ni trouble ni regret. Ni sa liberté perdue, ni ce qu'une telle union comporte de follement déraisonnable, ne lui apparaissent alors. Car ce n'est pas à la maîtresse de Jules et de quelques autres, à la petite vendeuse d'il ne sait même quelle officine, qu'il vient de s'engager. C'est à un mythe forgé par lui et qui ne vit que dans son imagination. Il sait, ou mieux il sent, qu'il se réveillera quelque jour de ce songe, et que cette promesse, sans excuse dans le réel, fait partie du roman qu'il joue ou plutôt qu'il vit. Il perçoit que, pour parler

le langage des psychiatres, il est en état de délire onirique. Mais il ne réalise pas qu'il vient de prononcer avec ses lèvres de chair une phrase qui l'engage à une créature de chair qui, pour être une poupée triste, n'en est pas moins capable de souffrir pour de bon. Ou peut-être, — et c'est l'explication, non l'excuse, de son inconscience —, croit-il que tous deux rêvent face à face, désunis par la vie, d'accord seulement pour agiter à leur guise des fantômes dont chacun est pour l'autre le prétexte.

## VIII

*Marcia funebre*

Ce soir, Alain mélancolise. Comme d'autres soirs. Comme de nombreux matins. Mais l'obnubilation où le tient décidément Émilienne oriente vers elle son besoin d'être tourmenté. L'épine à laquelle il se déchire est parfois bien petite, souvent imaginaire. Aujourd'hui, il a une raison très précise de s'angoisser, qui est de se sentir le prisonnier d'un rêve et de ne pas trouver d'issue.

Car ce n'est point une solution que ce mariage si soudainement proposé. Ce n'est pas ici une comédie de Scribe. Et d'ailleurs Émilienne, qui n'a point marqué l'étonnement auquel on aurait pu s'attendre, n'a pas davantage manifesté de joie. Elle n'a pas

expressément dit oui. L'accord, s'il existe, s'est fait par prétérition. Ce peut-être de la défiance, à tout prendre bien légitime. Mais qui garantit que ce n'est pas regret de la situation actuelle. Émilienne n'a jamais positivement exprimé qu'elle renonçait à Jules sans remords. Elle paraît garder en son cœur certaine sympathie pour son amant, certaine tendresse peut-être. Et l'idée de ce partage est pour Alain quelque chose d'infamant par quoi son orgueil est crucifié. Si, même par la concession de l'union légale, il n'est pas décidément préféré, quelle conquête inachevée, quelle possession incertaine, quelle victoire précaire ! Et ce qui l'irrite surtout, c'est de démêler tout cela avec tant de lacunes et, pour tout dire, obscurément. Car il tient beaucoup moins à plaire qu'à savoir pourquoi et comment il déplaît.

Dans ce jeu de bataille, qui est devenu cruel pour lui, et dont il ne se demande pas s'il est moins cruel pour l'adversaire, dans ce kriegspiel sentimental où il se déchire en risquant de torturer une pauvre fille dont le seul tort est de lui avoir proposé son amitié, il n'y a plus, il le sent bien, qu'une solution logique, c'est de rompre et de fuir. S'il n'avait éprouvé pour Émilienne que du désir, il se

tiendrait pour satisfait. De ce point de vue, elle ne lui apprendra plus grand'chose. S'il ressentait pour elle de la tendresse ou simplement de l'amitié, bien plus sûrement encore il la laisserait au destin qui borne ses ambitions brèves, à son métier modeste, à son étalon rugueux ; car il est bien entendu qu'elle serait plus heureuse ainsi. S'il avait pour elle un amour-passion stendhalien, la cécité totale qu'implique un tel délire le mettrait à l'abri de l'angoisse : il n'aurait même pas à délibérer. Mais il n'a pour elle ni désir, ni tendresse, ni amitié, ni passion : il n'éprouve qu'un sentiment, qui est la curiosité.

— L'issue de cette aventure, pense-t-il, m'est indifférente. Je ne désire pas être aimé par elle, ni non plus la posséder. Mais je veux voir comment elle réagit à de certaines paroles et à de certaines attitudes, et comment ces réactions m'émeuvent. Et c'est, je crois, parce qu'elle est d'intelligence restreinte et de sensibilité obtuse que je me suis passionné à ce jeu.

Le motif qu'il se donne ainsi de son exaltation est bien malhonnête pour sa partenaire. Il en est un autre ; c'est précisément qu'Émilienne résistait et ne se résout pas en phrases de romances. Elle eut bien moins

intéressé Alain si elle avait été plus tendre. Alain éprouve toujours un peu de mépris pour les femmes qui se montrent sensibles à ses empresses. Car il n'admet pas qu'il soit aimable, étant d'une laideur certaine qui a été la croix de sa vie. Il considère l'affection que l'on prétend lui témoigner comme l'indice d'un esprit peu judicieux. Et d'ailleurs il n'y croit pas ; ou du moins, il conserve un doute perpétuel.

Donc Émilienne, parce qu'elle résiste, est l'objet, pour Alain, d'une curiosité passionnée. On peut dire que depuis leur première rencontre, il pense en Émilienne comme Malebranche, toutes proportions gardées, voyait en Dieu. Il n'est plus rien qu'il n'envisage, dirait un scolastique, *sub conspectu Emiliae*. Au point d'en perdre tout contact avec ce qui n'est pas elle. Il lui semble normal, et dans une assez large mesure, agréable, que de graves intérêts, et d'abord les siens propres, soient négligés systématiquement pour cette femme qu'il n'aime pas, dont il sait ou croit savoir avec évidence qu'il s'en détachera bientôt, puisque rien ne le lie ni dans l'ordre intellectuel, ni dans l'ordre sentimental et pas davantage dans l'ordre physiologique, mais qui, pour l'heure, est son

exclusive préoccupation, et, strictement, toute sa vie.

Un homme qui n'est pas dénué de culture et qui, au surplus, a passé son existence à étudier les phénomènes psychologiques, et plus particulièrement ce qui concerne l'âme féminine, uniquement occupé pendant plusieurs semaines à déchiffrer l'état d'esprit d'une cousette, devrait, semble-t-il, aboutir à une solution rapide et sûre. D'autant que ce décryptement, ainsi que parlent les techniciens des langages secrets, n'offrirait pas en l'espèce de difficultés particulières. Et, peut-être est-il temps de l'exposer ici. L'attitude intellectuelle d'Émilienne est fort simple ; et le plus remarquable, c'est qu'elle l'a expliquée elle-même sans détours et dès la première heure. Elle veut garder son amant, Jules, parce qu'elle y est habituée, et qu'elle est, comme tout homme, et comme toute femme, un animal d'habitude. Elle veut le garder parce qu'elle sait ce qu'elle a et qu'elle n'est pas sûre de gagner au change, quel que soit le successeur. Mais elle aurait voulu le compléter. Et, pour cela, elle a choisi Alain parce qu'elle croyait pouvoir compter sur lui pour apprendre quantité de choses qu'elle ignore, — et ceci est infiniment honorable — pour visiter les musées et peut-être pour

entrer en relations, par son truchement, avec des gens qui ne disent pas Messieurs-dames. Comme rétribution, elle lui eût accordé son amitié, et autre chose de temps en temps, à titre épisodique, et à condition qu'on y attachât de part et d'autre tout juste l'importance qui convient. Mais Alain ne l'a pas entendue : elle a, bien malgré elle, déclenché une tornade sentimentale, qu'elle comprend mal, qui la navre, qui, pour employer les couleurs de son langage, « chamboule son existence », et dont elle ne sait comment sortir.

Le miracle est qu'Alain, dont c'est pourtant la profession, et qui emprunterait volontiers à un compagnon du roi Richard, né dans le highland, l'ambitieuse devise : « J'ouvre les cœurs fermés », demeure complètement incapable de percevoir d'aussi pauvres mystères. Mais, pour voir les plus simples choses, il faut au moins ouvrir les yeux ; or il a tenu constamment les paupières closes, Alain ignore tout d'Émilienne parce qu'il ne l'a jamais regardée ; et moins encore écoutée. Il n'a suivi que sa propre pensée, ou plus exactement le rêve dont Émilienne a été l'occasion et le prétexte. Depuis la minute précise où on l'a annoncée chez lui, et où il a prononcé mentalement

cette phrase : « Ah oui ! cette petite femme si facile ! », il n'a pas cessé de construire à partir d'elle et malgré elle, un mythe où son imagination a joué seule et s'est déchaînée. Les heurts constants qui l'ont fait souffrir viennent de l'impossibilité où il était d'ajuster sa féerie aux sensations réelles que lui apportait l'Émilienne de chair, dont les mots, les gestes et les moues dissonaient durement avec les perfections de l'Émilienne idéale. On imagine Roméo, s'il avait eu vingt ans de plus, de la culture et le goût de la fabulation, tenant dans ses bras la fille de Capulet et murmurant : « Qu'elle se taise ! Ah ! qu'elle se taise, pour que je puisse entendre le rossignol ! »

Mais cette complication, Alain ne la connaît pas. Et, d'aimer une ombre l'empêche de discerner des sentiments cependant sans détours. Seulement il souffre, et il ne découvre point l'art de guérir. Il ne veut ni fuir ni rompre parce qu'il veut comprendre, et que pour savoir, il faut demeurer. Il n'attend rien d'une explication, d'un interrogatoire plutôt, avec Émilienne toujours réticente et déjà vingt fois questionnée. Il sait, après de vaines tentatives, que le remède à tous les maux, le sédatif de toutes les crises, le travail, lui est actuellement impossible. Et, pris de fu-

reur contre lui-même, il se répand en imprécations bien fâcheusement romantiques. Une fois de plus, il désire le silence enfin et le seul repos : ne plus être. Ainsi Wotan clame dans les nuées du Walhall : « Nur ein will ich, das Ende, das Ende. » Une seule chose, je veux : la fin, la fin !

Alain, perpétuel tourmenté, a toujours envisagé comme un dénouement heureux la cessation définitive de toute agitation. Comme, en tout, il prévoit le pire, il a fait la liste des cas où la vie ne serait décidément plus supportable : la cécité, le cancer, le ramollissement cérébral, quelques moindres déchéances, composent ses prévisions ordinaires. Il a décidé qu'il n'accepterait rien de cela. Dans un tiroir de son bureau, il a collectionné les parades à ces injures du destin : il tient en réserve le banal acide cyanhydrique et le cyanure de mercure, mais aussi la brucine et le curare qu'il a eu grand-peine à se procurer. Toutes les fois qu'un vague symptôme lui fait soupçonner un néoplasme naissant, toutes les fois qu'un mal métaphysique l'obsède, il s'enferme, sourit, et s'affirme : « Le remède est dans le tiroir de droite. » Parfois, il entr'ouvre le casier qui est à fermeture secrète, vérifie la présence des flacons et, instantanément, se porte

mieux. Mais il ne doute pas qu'un jour ou l'autre, le remède, en effet, ait à opérer tout de bon. Et pourquoi n'y pas recourir aujourd'hui, après avoir écrit à l'auteur de tant de peines quelque billet werthérien.

Alain en est là de sa méditation sans joie, quand on apporte une lettre d'Émilienne. Quelques lignes, et fort tremblées, annoncent un accident d'automobile. Pas de blessure inquiétante. Il a fallu néanmoins entrer pour quelques jours dans une clinique. Jules, auteur responsable et stupide du drame, indemne mais désespéré, s'est installé au chevet de sa victime et ne le quittera que pour le voyage de convalescence. Émilienne invite Alain à ne point s'impatienter, le supplie de ne pas écrire et de ne pas téléphoner, pour ne pas compliquer les choses, et affirme son indéfectible sympathie.

Cette catastrophe, au sens grec, fait passer Alain de la mélancolie au désespoir. La solution qu'il cherchait, le destin cependant la lui apporte. Émilienne lui échappe, et il sent bien que c'est pour toujours. Nul ne sait sa liaison : il n'a ni confident ni intermédiaire. Il n'avait avec Émilienne aucune relation commune qui puisse aujourd'hui le servir ;



il ne veut pas enfreindre l'interdiction d'écrire, parce qu'un éclair de bon sens vient de lui révéler que le bonheur de la jeune femme est de lui échapper enfin.

## IX

*Perdendosi*

— Monsieur, et je n'ose dire encore cher ami, ceci ne doit pas être un adieu. Je vais épouser celui qui, depuis plus d'un mois, a été le compagnon fidèle de ma souffrance. Mais je voudrais que vous fussiez encore le guide que j'avais choisi, et dont j'ai tant besoin. Nous avons eu le grand tort de faire d'autres projets. Vous sentez bien que ce n'était ni pour mon bonheur, ni pour le vôtre. Me faut-il cependant vous perdre tout à fait ? Gardez un peu d'affection à celle qui sera toujours si vous le voulez bien, votre amie.

Lorsque Alain reçoit cette lettre, il est en Amérique où le prétexte d'une mission lui a fait chercher l'éloignement et la paix. Le portier lui remet le billet d'Émilienne comme

il allait sortir de l'hôtel. Ce billet, il l'ouvre avec fièvre, le lit, et, pour le méditer, gagne la campagne proche. Il suit, au bas de Québec, la rive gauche du Saint-Laurent, descend les quais, et franchit les barrières de la ville. Sous ses yeux distraits se dispose un des paysages les plus nobles et les plus tristes du monde.

Il va devant lui, sans prendre garde à rien. Les courtes phrases résonnent dans sa tête. C'est, avec des formes gracieuses, un congédiement et un adieu. C'est aussi la liberté ; et une fin honorable pour une aventure où il aurait pu gâcher sa vie. Mais il ne sent ni joie de l'indépendance retrouvée, ni reconnaissance au destin qui, d'une main violente, l'a préservé de mal agir. Seulement la honte d'un échec et le déchirement d'un abandon. Cette femme qu'un pur accident arrache de ses bras, il se désespère, non pas de la savoir à un autre, mais de n'avoir jamais été vraiment le maître de son esprit et de son cœur. Elle ne lui devient pas étrangère : il est torturé par le sentiment qu'elle le lui a toujours été.

Cependant Alain s'est fort éloigné de la ville. Le silence qui l'enveloppe lui fait reprendre contact avec le monde extérieur. Il est au bord du fleuve, dans un chemin désert,

baigné d'une lumière assez nordique pour sembler crépusculaire, même au milieu du jour. Une brume couvre la campagne où joue toute la gamme du lilas. La douceur mauve des collines ondule en lignes molles. Un oiseau plane, gris de perle, dans le ciel opalescent. Tout est nuances, atténuation, pénombre. Le bleu lointain des Laurentides semble les jardins de la nuit. Dans ce décor où tant de grâces se composent, pas un heurt, parce que les lignes sont assez floues pour que nul détail ne s'affirme. Les contours vagues que dore si faiblement le printemps septentrional donnent à ceux qui connaissent seulement les traits nets et les courbes arrêtées des visions méditerranéennes, la volupté de découvrir un autre monde.

Un escarpement domine le fleuve. Alain s'y arrête. L'eau prodigieuse coule, large de plus d'une lieue. A perte de vue roulent les flots verts du Saint-Laurent. Mais, près de la rive, un courant boueux se détache, trace une ligne orange, nettement tranchée. C'est la rivière Ottawa. Jusqu'à l'Atlantique, si loin encore, les deux eaux s'en vont, voisines, toujours distinctes, dans un lit unique, sans se mêler.

Ainsi la nature répond à celui qui se confie à elle, et, en le berçant, l'éclaire. Tristan

s'est trompé. Un couple ne peut être ewig einig, éternellement un. Les âmes sont impénétrables, les cœurs restent étrangers. Toujours désespérément deux, toujours incompris l'un de l'autre, ils ont menti. Et lui plus qu'elle. Il n'a pensé qu'à elle pendant trois mois ; et il ne la connaît pas. Il n'a jamais su ce qu'elle pense ni ce qu'elle désire. Il n'a su qu'une image forgée et qui, sans doute, ne lui ressemble en rien. Ainsi que les deux fleuves, qui, à ses pieds, coulent jusqu'à la mer, sans mêler leurs eaux ennemies, elle et lui ont marché, la main dans la main, aussi désunis déjà qu'ils le seront maintenant, jusqu'à la mort.

Dans l'ombre qui gagne et brouille les des-  
sins du paysage pâle, Alain sent l'image  
d'Émilienne se dissoudre. Une vapeur qui  
s'efface ; le reflet d'un rêve qui s'éteint.  
Seul, amèrement seul, pleurant sur un fan-  
tôme qui, pour une heure, fut tout le réel,  
parce qu'il était toute sa pensée, Alain re-  
tourne vers les lumières de la ville. De ce  
court passé, voluptueux et triste, une seule  
chose demeure : une raison nouvelle, ex-  
cellente celle-là, de se mépriser soi-même et de  
se haïr.

## TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE .....	7
Violette .....	9
Une tasse de thé.....	57
Les cheveux .....	77
Une histoire de bonne .....	87
Les deux pigeons .....	103
Sous le tunnel de Perrache.....	113
La grande vie .....	127
Ligotée.....	145
L'œil du lapin .....	159
Émilienne .....	173

---

Imprimé par R. Bussière  
à Saint-Amand (Cher), France. — 29 4-1942.

---

*A. K. W., n° 3572, visa du 6 mars 1942*

*Sous la référence des*

**ÉDITIONS LUGDUNUM**

54, Rue Centrale à LYON

*demandez à votre Libraire :*

**Pernette et son Amour**

par Pierre SCIZE

---

**L'Equipe de l'Ombre**

par Frédéric DARD

Prix Lugdunum 1941

---

**LE PRÉTOIRE DANS LA BOUTIQUE**

un roman très gai

de Henry-Clos JOUVE

Prix Claude le Marguet 1941

---

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

**Ariel Cheval**

ou " L'ÉCOLE DES LITTÉRATEURS "

par René DAUMIÈRE

Prix Lugdunum 1942